Daniel Hénard
Le grand flot

L'auteur tient à adresser ses vifs remerciements
aux membres de la Société scientifique et artistique
de Clamecy qui lui ont aimablement donné accès
aux archives concernant tant la technique du flottage
que la vie des flotteurs.

© Nouvelles Éditions Baudinière 1979
© Éditions de l'Armançon 1995
© Les Bons Caractères 2019
ISBN : 978-2-915727-71-5
Dépôt légal : 4e trimestre 2019

Le grand flot

Daniel Hénard

roman

Vous exilez un homme.
Soit. Et après ?
Vous pouvez arracher
un arbre de ses racines,
vous n'arracherez pas
le jour du ciel.
Demain, l'aurore.

Victor Hugo - *L'Exil*

à Monique, ma femme

Première partie

I

La fanfare éclata comme un tonnerre. Juché sur une étroite estrade, à gauche de la tribune où paradait tout ce qu'en cette année 1847 Clamecy comptait de notables, Léon Croquet venait de déchaîner les cuivres de la Société philarmonique. Les joutes allaient commencer. Aussitôt, une bousculade anima la foule massée sur les rives de l'Yonne, ultime tentative des spectateurs les plus éloignés pour percer le rempart des premiers rangs. Vaine manœuvre, le rempart tint bon, et les infortunés durent se résigner à passer l'après-midi sur la pointe des pieds, tous les observatoires de choix étant depuis longtemps inaccessibles. Les piles de bois, alignées à distance de la rivière, avaient été prises d'assaut vers midi ; quant au pont de Bethléem, son occupation remontait aux premières heures de la matinée.

Les enfants, particulièrement excités, se mirent à singer M. Croquet, qui dirigeait trombones et pistons avec une fougue capable de le jeter à bas de son perchoir. L'incident, secrètement espéré, n'eut pas lieu. Sur trois accords vigoureux, l'assourdissante ouverture musicale prit fin. Le chef de la Philarmonique pivota et cassa son grand corps en deux pour saluer M. le sous-préfet, M. le maire, M. l'administrateur des Eaux et Forêts, l'agent général de la Compagnie de commerce du flot, les membres du conseil municipal, tous les messieurs à redingote et chapeau haut-de-forme dont les

visages s'encadraient de ces lourds favoris mis à la mode par Louis-Philippe, roi des Français.

Au sein de ce digne aréopage les cachemires soyeux et les robes à volants des femmes jetaient des taches de couleur qui paraissaient défier autant le ciel gris de septembre que les blouses fanées du populaire. Exhibition inutile : la foule ne s'était pas dérangée pour admirer les élégances bourgeoises, elle était venue palpiter au spectacle des duels nautiques qui lui feraient oublier, l'espace de quelque heures, les misères du temps Elle guettait donc avec impatience l'apparition des seuls vrais héros du jour, les jouteurs.

Son attente allait prendre fin. M. Delavant, mercier rue des Moulins et président des Jeux, avait quitté la tribune pour gagner l'extrémité d'un ponton près duquel se balançaient une barque bleue et une barque rouge. C'étaient les embarcations qui jetteraient l'un contre l'autre les champions montés sur le trinquet, la plate-forme exiguë fixée à l'arrière de chacune d'elles.

M. Delavant se pencha vers les rameurs. À leurs hochements de tête, la foule comprit qu'ils étaient prêts, et le silence s'établit. Plaçant alors un porte-voix devant sa bouche, le président des Jeux s'écria :

— Habitants de Clamecy, c'est avec un immense plaisir que je me fais le porte-parole de notre maire, M. Rameau, pour vous remercier d'être venus si nombreux. Ainsi, cette année encore, fidèles à une tradition...

— Les rouges ! Les rouges !

— Les bleus ! Les bleus !

Pauvre président ! Une foule peu respectueuse l'arrêtait net à l'orée d'un discours subi tant de fois qu'on ne voulait plus l'entendre.

— Les bleus ! Les bleus ! continuaient de réclamer les rangs serrés de part et d'autre de la tribune.

— Les rouges ! Les rouges ! répliquaient ceux d'en face.

Car la petite cité nivernaise, le temps d'un après-midi, s'était partagée en deux camps. Rive droite, on soutenait les rouges, tous gars du faubourg ouvrier de Bethléem, collé à

la rivière d'Yonne. La rive gauche défendait les bleus, travailleurs du Crot-des-Grenouilles, le quartier qui s'étirait le long du Beuvron. Descendus du populaire Crot-Pinçon, d'autres spectateurs partageaient leurs faveurs entre l'un et l'autre camp, renforçant un tumulte qui laissait l'orateur complètement perdu. Le malheureux se retourna vers l'assemblée des notables, mais de là ne lui vint aucun secours. Ces gens n'avaient pas délaissé leurs maisons de la haute ville, pressées autour de la cathédrale et du palais de justice, à l'écart de la multitude, pour se mêler d'apaiser un vacarme qu'une fâcheuse éloquence avait déclenché. Dans son irrésolution, le président des Jeux ne trouva rien de mieux à faire que d'agiter son porte-voix comme une cloche au-dessus de sa tête. À coup sûr, ce fut lui le plus surpris du silence qui se rétablit soudain. Il resta même muet plusieurs secondes avant de jeter, comme on cède à un enfant capricieux :

— Je vais procéder à l'appel des équipes !

Un long « Ah... » lui prouva qu'il avait enfin trouvé ce qu'il fallait dire.

— Voici donc l'équipe des bleus !

La fanfare souligna d'une brève marche l'apparition au premier plan de six gaillards coiffés d'une calotte bleue, la poitrine barrée d'une écharpe, bleue également. Une formidable ovation salua cette fine fleur de la joute clamecycoise, derrière laquelle la foule s'était refermée. Une acclamation non moins éclatante s'éleva de la rive opposée quand se présentèrent les rouges, mais l'hommage se brisa soudain, remplacé par des appels inquiets.

— Ils ne sont que cinq !

— Qui manque ?

— P'tite-Bûche !

— Sûrement pas, il est derrière l'Africain ! C'est Juste qui manque !

— Bon sang, Juste !

La nouvelle assommait la rive droite. Juste Bourdon n'était pas parmi les rouges !

— Son fils ! Demandez à son fils !

— Paul ! Eh, le P'tit-Parisien, où te caches-tu ?

Le fils de Juste Bourdon, un garçon d'une douzaine d'années, ne se cachait pas. Il se trouvait au premier rang des spectateurs, racontant que son père était parti pour la forêt de Sanclerge, en Morvan.

— Joseph, le colporteur, est passé à la maison, il y a quatre jours, expliquait-il. Il paraît que mon grand-père est malade, là-bas.

— Malade, malade, c'est pas une raison ! bougonna dans son dos Pignon, le cabaretier de la place des Jeux chez qui s'effectuait le premier tirage au sort des concurrents. Il aurait pu me prévenir !

— S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il était sûr d'arriver à temps ! se fâcha Paul en lui faisant face. Et puis, vous pouvez encore lui trouver un remplaçant ! Pourquoi pas vous, m'sieur Pignon ?

Le cabaretier resta sans voix.

— Oui, oui, m'sieur Pignon, m'sieur Pignon ! commencèrent à chanter les enfants groupés autour de Paul.

La certitude qu'il ne resterait pas cinq secondes en équilibre sur le trinquet éteignit la mauvaise humeur du cabaretier, qui n'aimait l'eau ni de près ni de loin. Il grogna :

— Suffit ! Bien sûr que Juste va arriver ! Il ne passe que le troisième, contre le Fernand de la rue des Granges.

Son attitude se voulait rassurante, tout à coup, mais les visages qui l'entouraient demeuraient perplexes. Dans l'équipe des rouges, c'était franchement l'inquiétude. Non que les cinq présents fussent de médiocres jouteurs — ils avaient en commun avec les bleus, comme avec la plupart des hommes venus les soutenir, d'appartenir à la population des flotteurs de Clamecy. Cela signifiait que, dans l'exercice même de leur métier, qui consistait à diriger au fil de l'Yonne, puis de la Seine, d'immenses radeaux de bûches destinés à approvisionner Paris en bois de chauffage, ils avaient acquis un sens de l'équilibre tout à fait exceptionnel. Mais les joutes d'aujourd'hui n'étaient pas joutes ordinaires. Dans l'équipe des bleus figurait la terreur des

jouteurs, Thomas Maquignon, un colosse au poids énorme que les flotteurs, toujours prompts à affubler leur voisin d'un sobriquet malicieux, avaient surnommé le Bouffeu. Thomas Maquignon, c'était un pilier, un tas, une masse qui transformait en graisse tout ce qu'il mangeait. Imbattable, il était sacré Roi sec chaque fois qu'il participait. « J'sais point l'goût qu'a l'ieau ! », clamait-il après ses victoires. Il ajoutait, peu compatissant pour le Roi mou, son adversaire trempé et grelottant : « J't'a bouffé, p'tit rouge ! »

Voilà le phénomène que pourtant, un an plus tôt, Juste Bourdon avait terrassé. C'est dire si, en l'absence de ce dernier, devenaient précaires les chances de victoire des rouges. Ceux-là n'étaient d'ailleurs pas les seuls intéressés à la présence de Juste. L'assistance entière attendait la revanche, d'autant plus impatiemment qu'elle avait un temps redouté de la voir différée. En effet le travail, très inégalement réparti entre les flotteurs, profitait davantage à certains d'entre eux. C'est ainsi que le Bouffeu, l'un de ces privilégiés, avait une nouvelle fois été désigné pour conduire un grand radeau vers Paris, au moment même où se tiendraient les Jeux. Excédé par un favoritisme aussi ponctuel, l'Avocat, un flotteur à la langue mordante qui n'avait pas eu la chance d'être embauché, comme son ami Juste, avait décidé de répandre à tout venant le bruit que le Bouffeu se défilait. Il n'en avait pas fallu plus pour atteindre le colosse dans son épaisse vanité, et rendre le choc possible.

Le Bouffeu avait couru tout droit chez Victor Anicet, le faiseur de flottage, pour que celui-ci lui trouvât un remplaçant, puis chez M. Delavant, qui recevait les inscriptions. Là, péremptoire, il déclara :

— C'est pas vot'Bourdon qui va m'piquer !

Et comme il n'avait jamais accouché d'un tel mot d'esprit, il ricana un bon coup, avant de conclure : « Vot'Juste, j'vas l'bouffer ! », ce qui était moins original, puisqu'il voulait « bouffer » tout le monde.

Ce projet vorace, il le répétait à l'envi, à présent, tourné vers ses adversaires. Il ajoutait, perfide :

— Qui c'est qui s'défile ?

P'tite-Bûche, un autre ami de Juste, énervé par une absence qui condamnait sans appel son équipe, l'interpella vertement :

— Toi, le gras à lard, j'crèverai ta piau !

— Pas d'insultes ! gendarma le président des Jeux qui venait de consulter ses adjoints pour statuer sur l'absence du concurrent rouge. Le règlement interdit tout écart de langage ! Nous ne sommes plus au temps... Bref, les commissaires sont formels, tout concurrent qui ne monte pas sur le trinquet à l'appel de son nom est déclaré battu. Nous ne décalerons pas les passages. Désirez-vous remplacer Juste Bourdon, pour le cas où il ne se présenterait pas ?

Les cinq rouges se regardèrent. Un remplaçant ? Pour quoi faire ? Il se ferait bousculer, comme eux...

— Ça ira comme ça, répondit Hubert, un flotteur qui habitait, quai de Bethléem, une maison voisine de celle de Juste.

— Il va arriver, ajouta laconiquement l'Avocat.

— Comme vous voudrez.

M. Delavant emboucha son porte-voix. Il appela :

— Auguste Carrier !

Un homme, pas très grand, mais bien enveloppé, sauta sur le trinquet de la barque bleue et saisit la lance qu'un rameur lui tendait.

— Hubert Dumoulin !

L'équipier de Juste, physiquement assez semblable à son adversaire, se retrouva à son tour sur son trinquet, une lance en main.

Toujours conduite par son alerte chef, la fanfare joua un air pendant que la barque rouge descendait l'Yonne pour aller se placer sous l'arche centrale du pont de Bethléem, tandis que la bleue remontait le courant pour atteindre le pertuis de Clamecy. Parvenues à environ deux cents mètres l'une de l'autre, les embarcations pivotèrent. Alors, sur un geste de Léon Croquet, la fanfare se tut. Un instant de

silence plana puis, sur un nouveau geste, les baguettes se mirent à rouler sur les tambours.

Guidées par un godilleux, propulsées par deux rameurs, les barques s'élancèrent. Tant que dura leur course, de longs roulements ponctués de doubles coups secs les accompagnèrent. Ce rythme de batterie, régulier, obsédant, rendait l'atmosphère grave, un peu angoissante en regard du joyeux tumulte qui avait précédé. Figés sur place, les spectateurs n'avaient d'yeux que pour les silhouettes campées sur leur plate-forme. Jambe droite en avant, jambe gauche en arrière, la lance levée vers le ciel, les deux champions fixaient le point du corps où ils frapperaient. Les proues se rapprochaient, et toujours les tambours battaient.

Soudain, ils ne battirent plus. Les barques glissèrent dans le silence, les lances s'abaissèrent... et ce fut le choc !

— À l'ieau !

Le cri avait libéré l'air retenu par mille poitrines. Sur leur trinquet, les deux jouteurs vacillaient. Les tampons qui entouraient l'extrémité des lances avaient frappé au même endroit, au défaut de l'épaule. C'est dans ces moments périlleux que la longue pratique du flottage apportait son secours. Tels deux funambules, Hubert et Auguste tentaient de retrouver l'équilibre, se servant de leur lance comme d'un balancier.

— À l'ieau l'bleu ! À l'ieau l'rouge ! hurlait la foule.

Aucun des deux ne tomba. Leur assise rétablie, ils se massèrent bien vite l'épaule endolorie, car la deuxième passe allait suivre immédiatement.

Un coup pour rien ? Pas exactement. Si un tampon amortissait le choc, seule une chemise protégeait la poitrine, autant dire rien. Les habitants de Clamecy étaient du reste fiers de leurs jouteurs qui combattaient ainsi, sans bouclier, à l'inverse de ce qui se pratiquait dans d'autres régions. Mais naturellement, les coups ne laissaient pas les muscles intacts. Descendre le courant devenait dès lors un avantage appréciable, qu'Hubert sut mettre à profit. Auguste eut beau exciter ses rameurs, quand les tambours se turent pour la

seconde fois, il reçut la lance de son rival exactement au même endroit, avant d'avoir pu pousser la sienne. Irrésistiblement décollé, il bascula par-dessus bord.

La rive droite exulta. Pas longtemps, car ce succès ne présageait pas la victoire de son équipe. Devant le Bouffeu, Hubert n'avait jamais tenu plus d'un passage. Et Juste qui n'arrivait toujours pas ! Les commentaires reprirent bon train. À mesure que le temps passait, Paul se recroquevillait. Il n'aurait plus juré que son père répondrait à l'appel ! Rive gauche, on ne faisait pas trop grise mine. Un coup d'œil sur l'énorme champion avait de quoi soutenir l'espérance.

La fanfare jouait l'aubade au vaincu pendant que le malchanceux brassait l'eau pour regagner la rive et que les barques se dirigeaient vers le ponton. Dans la tribune officielle, belles dames et beaux messieurs tenaient leur rang avec distinction, c'est-à-dire sans manifester la moindre émotion pour le spectacle qui se déroulait sous leurs yeux. Propos aimables, sourires, s'échangeaient comme dans une réception mondaine. La population massée alentour était certes bruyante, nerveuse, mais cette turbulence n'avait aucun caractère menaçant. Les flotteurs ne revendiquaient aujourd'hui que le droit de s'amuser. Il n'en avait pas toujours été de même, dans le passé, mais pourquoi réveiller des souvenirs pénibles, le ciel seul menaçait. On papotait, à l'abri sous une belle grande toile, tout allait bien.

Tout n'allait pas aussi bien pour le prochain concurrent de l'équipe du faubourg de Bethléem, P'tite-Bûche. Ironie du tirage au sort des premières éliminatoires, ce flotteur minuscule devait affronter...

— Thomas Maquignon !

Le Bouffeu, oui, opposé à ce petit bonhomme qui se glorifiait pourtant d'avoir remporté une joute à l'âge où les enfants tètent encore leur mère. Gloire fort discutable : le jour de cette victoire originale P'tite-Bûche se trouvait... dans les bras de son père ! Un fameux jouteur, cet homme, qui s'était mis dans la tête de combattre avec son « ch'tit René » contre son cœur, pour prouver à tous qu'il ne craignait personne.

Rien n'avait pu le faire renoncer à son extravagante décision. Si P'tite-Bûche était lui-même d'un rare entêtement, il avait de qui tenir. Jamais il n'avait réussi à être sacré Roi sec, par exemple. Cela ne l'empêchait pas de courir s'inscrire dès que des joutes étaient annoncées. C'est ce qu'il avait fait cette fois encore, alors que bien des prétendants à la royauté d'un jour s'étaient défilés sitôt qu'ils avaient eu vent de la participation de Juste et du Bouffeu. Heureusement, l'attrait des primes en avait attiré suffisamment d'autres, parmi lesquels P'tite-Bûche ne faisait nullement piètre figure. Excellent flotteur, il guidait ses trains de main de maître, avec une connaissance de la rivière que beaucoup lui enviaient. Seulement, dans une minute, personne n'en doutait, cet adroit criquet ne déplacerait pas d'un millimètre le mastodonte. Une fois de plus, il se ferait balayer... C'est ce qui arriva. La lance de P'tite-Bûche rebondit contre la panse du Bouffeu, la lance du Bouffeu éjecta P'tite-Bûche. Le malheureux fit un saut de carpe si réussi que, des deux rives et du pont, tout le monde applaudit !

— Repêchez-le, il va encore rétrécir ! lança un plaisantin. L'aubade au vaincu coupa court aux quolibets. P'tite-Bûche, nageant comme un poisson, rejoignit ses équipiers.

— Il a encore grossi ! jeta le petit homme en essorant son bonnet. J'aurais dû m'y prendre autrement. Tenez, si Juste n'arrive pas, je...

Il s'arrêta. Hubert, l'Avocat, Maurice — celui qu'on appelait l'Africain parce qu'il avait fait son temps en Algérie — le fusillaient du regard. P'tite-Bûche, dégoulinant, piteux, chercha un réconfort sur le seul visage serein de l'équipe, celui d'Ernest, le cinquième homme. Ernest, c'était le rimeur du Faubourg, le nourrisson des Muses, en un mot, l'Artiste. Le goût pour la poésie lui était venu le jour de l'inauguration du buste de Jean Rouvet, que les Clamecycois considéraient comme l'inventeur du flottage. Une chanson créée alors avait enthousiasmé Ernest encore gamin, au point qu'il s'en souvenait vingt ans après, et la resservait dans toutes les grandes occasions. Voilà sans doute pourquoi il désigna du

doigt la statue qui trônait au milieu du pont de Bethléem, tout en entonnant quatre vers du chef-d'œuvre ancré dans sa mémoire :

Du haut du piédestal
Là ousque t'es placé,
Sois pour nous un fanal
Dans notre adversité !

— Peuh ! fit P'tite-Bûche. Du haut du piédestal, le Rouvet f'rait mieux de nous dire s'il voit pas not'Juste arriver !

C'est alors qu'un cri retentit, vers le pertuis de Clamecy. « Le voilà ! » Les cinq rouges tournèrent la tête. Avaient-ils bien entendu ?

— Le voilà !... Le voilà !...

Mais oui, le cri volait de bouche en bouche sur la rive droite, ricochait sur le pont, venait tomber dans leurs oreilles incrédules.

Ils ne crurent vraiment au miracle que lorsqu'ils virent la foule s'ouvrir et leur camarade apparaître.

— Vous m'attendiez ? leur lança Juste Bourdon. J'ai couru... Bon sang... je n'en peux plus !

Il soufflait comme un bœuf, tout en remettant en place sa calotte rouge et son écharpe.

— Écoutez ça, glapit l'Avocat. Tu disparais pendant plusieurs jours, on s'inquiète, on passe chez toi... Que nous répond Marie ? Que tu devrais rentrer à temps ! Elle n'est pas bavarde, ta femme.

— Et toi... tu parles... pour deux..., haleta le retardataire.

— Je suis content de vous voir, Juste Bourdon, interrompit M. Delavant. Êtes-vous prêt ?

Juste hocha la tête. Sans attendre, salué par une ovation prodigieuse, il sauta sur le trinquet. Les barques prirent leurs distances.

Fernand Potet, un bleu sec et vif, avait remarqué l'essoufflement de son prestigieux adversaire. Peu décidé à se laisser bousculer pour faire plaisir à ceux qui attendaient le choc du jour, il ajusta soigneusement son coup, et toucha au

but, en plein dans la cage thoracique, avec une force décuplée par la perspective de réussir un exploit. Juste resta un moment bouche ouverte, cherchant l'air, puis, souffle coupé, s'écroula sur la petite plate-forme. L'assistance était médusée par l'événement. Ce fut dans un silence total qu'elle attendit la seconde passe, mais lorsque retentirent les tambours, elle eut l'impression qu'ils battaient une marche funèbre. Juste, replié sur la plate-forme, comme hébété. Il allait se faire éliminer ! Quelle déception !... Mais non... non ! Voilà qu'il dépliait son grand corps, qu'il calait son pied gauche contre l'arrêt de bois qui barre le trinquet, qu'il plaçait sa lance en appui sur sa jambe droite ! Un long murmure accompagna cette résurrection. Immobile à présent, la tête fièrement levée, l'homme faisait front. Fernand banda ses muscles, pressentant que les choses se gâtaient pour lui. Les tambours se turent, les lances se croisèrent... « À l'ieau ! »

Le cri salua le plongeon du bleu. Curieusement, des voix de la rive gauche firent chorus avec celles de la rive droite. Non qu'on n'éprouvât pas de sympathie pour Fernand, mais ce maladroit avait failli compromettre la revanche ! Juste et le Bouffeu devaient impérativement rester en lice pour que le tirage au sort des éliminatoires suivantes — affaire du président aidé de ses commissaires — puisse les opposer.

Le reste de l'après-midi, les spectateurs vécurent de grands moments d'émotion. Des bleus éliminèrent des rouges, des rouges éliminèrent des bleus, pas une fois le sort ne mit en présence les deux champions, qui témoignaient d'une forme superbe. Juste avait retrouvé tout son souffle. Il frappait avec une force, une précision, qui faisaient monter l'optimisme chez les gens du faubourg de Bethléem. Contre le Bouffeu, forteresse inexpugnable, tous les assauts se brisaient. Pourtant, on redoutait l'accident. C'est si étroit, un trinquet, cela se dérobe si vite sous les pieds ! Aussi les malheureux, opposés à l'un ou à l'autre, essuyaient-ils les imprécations de la foule surexcitée dès qu'ils parvenaient à placer un beau coup. Personne n'eût résisté à ce travail de sape. Finalement, la place resta libre pour le duel tant attendu.

Le cérémonial imposait d'abord aux finalistes un passage « courtois », lance levée. Les barques se croisèrent à hauteur de la tribune d'honneur, vers laquelle le Bouffeu se tourna en inclinant respectueusement la tête. Juste regarda vers la rive droite. Les bourgeois collés sur leurs chaises ne l'intéressaient pas, il cherchait Marie. Si dès le second passage contre Fernand Potet il avait remarqué Paul, installé à la meilleure place, il n'avait pas encore aperçu sa femme.

Tandis que les rameurs le conduisaient sous le pont, ses yeux fouillaient les rangs serrés. De toutes ses forces, il souhaitait que Marie fût venue. « Elle est sans doute chez les Desrouet, pensa-t-il. Ils partent bientôt pour Paris, ils auront eu besoin d'elle... » Les tambours résonnaient depuis un moment qu'il cherchait encore à déceler, dans l'épaisse pâte humaine, la petite forme dont la présence vaudrait pour lui tous les encouragements du faubourg.

Soudain, il se rendit compte que sa barque filait dans le silence. Brusquement, il tourna la tête : le Bouffeu l'ajustait ! Sans un déchanchement désespéré, c'était l'estocade. Il ne sentit qu'un frôlement le long de ses côtes... Immédiatement jaillis de la rive gauche des cris indignés soulignèrent sa dérobade. La rive droite garda un silence réprobateur : si une chose avait le don de déclencher la mauvaise humeur, c'était bien le refus du combat !

Le calme ne revint qu'avec le martèlement des tambours, qui bientôt se turent... Second passage ! Juste, concentré cette fois, sans une œillade pour la foule, abaissa sa lance. Stupéfaction ! À l'ultime seconde il déporta son corps, esquivant une nouvelle fois le coup fatal. C'était à ne pas croire ! Le rouge, cela devenait évident, refusait l'assaut ! Il ne se sentait pas de taille ! Des injures fusèrent :

— Qu'on le balance à l'ieau !

— Noyez-le !

Rive droite, consternation. Fallait-il croire Pignon, qui répétait :

— C'est une feinte ! Je m'y connais !

N'empêche que l'on s'indigna ferme quand cet optimiste eut l'inconscience d'ajouter :

— Il va même recommencer ! Juste, c'est un technicien, il a une idée derrière la tête !

Non, le champion rouge n'allait pas se dérober une troisième fois ! Il n'allait pas leur faire « ça » !

Il « le » leur fit. Avec un calme olympien, comme si le but des joutes était d'éviter les coups plutôt que d'en donner, il effaça une fois de plus son buste en pivotant sur lui-même. C'était scandaleux, inacceptable. Dire qu'on s'était déplacé pour assister à une chose pareille ! Ricanements, railleries, huées se mirent à pleuvoir. Aux cris d'humeur se mêlaient des : « Pieds joints ! Pieds joints ! » destinés à faire pression sur le jury.

— J'vous l'disais ! triomphait le cabaretier. Arrêtez donc de rouspéter ! Vous ne comprenez rien à la tactique !

Visiblement, non, personne ne comprenait. L'année dernière, Juste avait bousculé le Bouffeu dès le premier passage.

Pourtant, il n'avait pas tort, M. Pignon. Juste n'avait pas oublié les circonstances un peu particulières de son succès. La première fois, le Bouffeu croyait l'éjecter comme les autres. Il n'avait même pas pris le soin d'écarter ses grosses jambes pour assurer son aplomb. La violence du coup qu'il avait reçu alors l'avait malgré lui contraint à déporter sa jambe gauche de côté, au moment précis où il se penchait en avant pour frapper. Ce double mouvement avait été fatal à l'équilibre de sa grosse carcasse, que Juste, le premier stupéfait, avait vu tomber comme un roc. Mais aujourd'hui, à voir le Bouffeu les jambes bien plantées sur le trinquet, Juste avait compris que le miracle n'aurait pas lieu deux fois. À moins qu'il ne parvienne, au risque de contrarier un temps son faubourg, à créer la situation qui mettrait cette énorme souche dans l'obligation de quitter le support de la petite plate-forme.

— Pieds joints ! Pieds joints ! réclamaient de plus en plus fort les deux rives.

Le président des Jeux s'avança sur le ponton.

— Trois passages sans résultat, clama-t-il, les concurrents devront exécuter un pieds joints !

Une explosion de satisfaction secoua la foule. Impassible malgré la tourmente, Juste jubila intérieurement. En prenant cette décision, à coup sûr pour le forcer à combattre, les commissaires ignoraient qu'ils étaient allés exactement au-devant de ses désirs. Lors d'un pieds joints, chaque jouteur devait se placer effectivement les pieds joints, mais tout à fait à l'arrière du trinquet, juste au-dessus de l'eau. Or, qui a l'expérience des tournois nautiques sait que, dans cette position d'équilibre précaire, le poids est loin de constituer le meilleur atout. Mieux vaut, par exemple, posséder de longs bras, et toucher le premier. Juste se retrouvait donc avec des chances singulièrement accrues, ce dont ne semblait pas se douter le Bouffeu, qui n'avait jamais eu à effectuer une passe dans ces conditions. Il lançait des clins d'yeux aux bleus, sur la rive, l'air de dire : « Cette fois, le rouge n'y coupera pas ! »

La batterie des tambours retentit. L'assistance se figea. Le Bouffeu remontait le courant, Juste le descendait. Les rameurs, galvanisés par l'importance de l'affrontement, oubliaient la fatigue accumulée dans leurs muscles. Chaque godilleux menait sa barque d'une main ferme pour ne pas trahir l'équilibre de son champion. Puis les tambours se turent, les lances s'abaissèrent, se frôlèrent, et Juste toucha ! Il toucha le premier, avec une violence extraordinaire. La poitrine vrillée par la douleur, le colosse ne put réprimer un léger mouvement de recul. Malheureusement, si léger fût-il, un tel mouvement dans la position pieds-joints poussait instinctivement le jouteur à récupérer son aplomb en se jetant vers l'avant. Réaction trop brutale : pour éviter de piquer du nez, l'homme se cambrait aussitôt, pour se rejeter vers l'avant... mouvement de bascule qui aboutissait inéluctablement à la chute. Le Bouffeu, dont la lance avait à peine effleuré Juste, tenta un dernier rétablissement. Mais c'en était fait, son coup de rein désespéré acheva de le déséquilibrer. Il resta deux secondes une jambe en l'air, puis s'écroula d'un bloc, faisant jaillir une gerbe à la mesure de sa masse.

Ce fut comme si un vent de folie s'abattait sur la rive droite. La tension avait été si forte que l'explosion libératrice poussait les gens à crier, à sauter, à s'embrasser.

— Juste, c'est un technicien, j'vous l'avais dit ! Dites, vous direz pas que j'vous l'avais pas dit ! bafouillait le cabaretier Pignon.

— Tuladi ! Tuladi ! raillaient les gosses.

Paul battait des mains, les yeux rivés sur son père, que la barque victorieuse ramenait près du ponton. Il s'avisa soudain que s'il restait là, il n'assisterait pas à la remise des prix. Il s'élança vers l'escalier pour passer sur la rive opposée, au moment où toute la rive droite venait d'avoir la même idée. La descente vers la tribune d'honneur figura assez bien un raz-de-marée humain. Cependant, un instant frappée de stupeur par la chute de son champion, la rive gauche réagit contre les envahisseurs. Certes, cris et injures faisaient partie du spectacle, et s'il était nécessaire de se détester copieusement pour donner du piquant aux affrontements, la fin des joutes sonnait tout de même l'arrêt des hostilités. Après la remise des prix, tout le monde se retrouverait dans la grande salle de la mairie pour danser, la fête battrait son plein une partie de la nuit. L'heure était donc à la réconciliation. Seulement, se réconcilier est une chose, céder sa place pour assister au couronnement du Roi sec en est une autre ! Une houle agita l'énorme foule, menaça d'emporter la tribune et fit se lever les dames et les messieurs, dont les mines se teintèrent d'inquiétude. De leur côté, les concurrents eurent bien du mal à se présenter devant les autorités. M. Rameau, le maire, les enveloppes contenant les primes à la main, échangeait quelques paroles avec M. Charrier, le sous-préfet, tandis que le président des Jeux, impuissant à obtenir le silence en criant dans son porte-voix, adressait des signes à Léon Croquet. Finalement, la fanfare eut le dernier mot et, dans le silence rétabli, le maire s'étonna d'abord de ne pas voir Thomas Maquignon.

— Où donc est notre malchanceux finaliste ? Il mérite également nos compliments.

— S'il était là, on le verrait ! coupa quelqu'un.

— Il a filé, révéla une autre voix. C'est qu'il n'aime pas être battu, le Bouffeu ! Comme mauvais joueur...

— Mauvais jouteur ! corrigea un troisième.

— Ne dites pas cela, intervint M. Rameau visiblement contrarié par ces interruptions, le Bouf..., pardon, Thomas Maquignon est un excellent jouteur. Il a simplement trouvé plus fort que lui aujourd'hui...

Le maire adressa au vainqueur un sourire aimable. Juste, les bras croisés, resta de marbre. La vie lui avait appris à ne pas être dupe des sourires de M. Rameau.

II

Le maire toussota et se détourna vers le sous-préfet. Celui-ci, nommé depuis peu dans l'arrondissement, découvrait d'un œil curieux cette population dont il avait la responsabilité administrative. M. Rameau l'interrompit dans son examen.

— Permettez-moi, Monsieur le Sous-Préfet, de vous présenter les flotteurs qui se sont illustrés devant vous. Et, à tout seigneur tout honneur, voici Juste Bourdon, que je consacre solennellement Roi sec pour l'année 1847 !

Une salve d'applaudissements souligna la proclamation. M. Charrier attendit le retour au calme pour déclarer posément :

— Roi sec ? Le titre est bien choisi... Je vous adresse mes félicitations, Juste Bourdon. Vous avez été... magnifique... magnifique... Vous avez pourtant failli ne pas participer !

Juste ne broncha pas. Il n'entendait pas ces paroles de circonstance. Il pensait à Marie. L'avait-elle vu triompher du Bouffeu ? « Si elle est dans la foule, elle sait que je vais toucher la plus belle prime ! Elle doit être contente, nous avons tant de mal... Bien sûr, ça ne remplacera pas un gain régulier... »

— M. le sous-préfet vous parle !

Le Roi sec sursauta. M. Rameau, sur un ton pincé, l'invitait à répondre quelque chose. Juste considéra le représentant

du gouvernement, sa figure jeune déjà empâtée, son toupet à la Louis-Philippe, son ventre rondelet orné d'une chaîne de montre, ses souliers vernis... Parler à cet homme ? Il n'avait rien à lui dire. Ou plutôt si, il avait à lui apprendre que le travail manquait, qu'on n'arrivait plus à joindre les deux bouts, que les autorités devraient bien se décider à s'occuper d'un peu plus près du sort des ouvriers.

Le maire connaissait Juste, et lorsqu'il vit la ride qui barrait son front se creuser, sa tête se relever lentement pour toiser ses interlocuteurs, il eut le pressentiment que le héros du jour n'allait pas ouvrir la bouche pour débiter des banalités. Les flotteurs éprouvèrent à coup sûr cette impression, car leurs regards s'accrochèrent aux lèvres de leur compagnon. M. Rameau prit les devants, soucieux d'épargner à son supérieur un dialogue qui risquait de tourner à l'aigre rapidement :

— M. le sous-préfet a raison, vous avez été ma-gni-fi-que, dit-il en forçant nettement son enthousiasme. Moi aussi, j'ai craint un moment que vous n'arriviez pas... Ce n'était pas un jour à aller vous promener ! ajouta-t-il en admonestant paternellement Juste du doigt.

— Me promener ? J'aurais aimé, oui, à Paris, avec un bon train de bois ! lança Juste en plongeant ses yeux dans ceux du maire.

— Bien sûr... Écoutez, Juste Bourdon, c'est la fête aujourd'hui, vous êtes même le héros de cette fête... Là-dedans, il y a quelque chose pour vous — il agitait ses enveloppes. Oublions un peu le travail...

Le sous-préfet approuva sur-le-champ, agacé par l'attitude de ce flotteur qui s'était soucié comme d'une guigne de ses amabilités.

— C'est plutôt le travail qui nous oublie ! ironisa Juste sans se départir de son calme. Savez-vous, Monsieur le Maire, depuis combien de temps je n'ai pas flotté ? Depuis quatre mois !

L'interpellé se raidit. Il l'aurait juré que ce Bourdon profiterait de la situation pour le prendre à partie. Pourtant,

quel flotteur ne savait pertinemment que l'embauche des ouvriers, leur paie, c'était l'affaire des faiseurs de flottage, que les quantités de bois expédiées vers Paris ou leur répartition sur les ports ne dépendaient pas de lui, le maire, mais de l'agent général, des jurés-compteurs ou autres gardes-ports ! Voulait-il donc, comme lors de la grande grève d'avril 41, le harceler devant tous pour le contraindre à intervenir auprès de gens que son autorité n'impressionnait aucunement ? Merci ! Le rôle d'intermédiaire ne lui avait jamais rapporté qu'insultes d'un côté et mépris de l'autre. Au lieu de poursuivre le dialogue avec Juste, M. Rameau estima plus habile de s'adresser directement à la foule qui se taisait pour entendre :

— Vraiment, quand trois joueurs de musette attendent pour vous faire danser, vous voudriez encore vous soucier de flottage ?

— Vous avez raison, l'interrompit Juste, ne parlons pas de flottage.

— Ah !...

— Parlons plutôt de chômage. La misère grandit chez les flotteurs, Monsieur le Maire. L'agent général ici présent a refusé de nous entendre. Retournez-vous. Demandez-lui quand la Compagnie nous donnera du travail.

L'individu ainsi placé sur la sellette était le représentant de la Compagnie des intéressés aux flots de la Haute-Yonne, communément appelée le Commerce, la plus importante organisation responsable de l'approvisionnement de Paris en bois. Personnage osseux, raide comme s'il avait été empesé avec sa chemise, il affectait pour l'heure de ne rien voir, de ne rien entendre, les yeux fixés sur le ciel maussade. Ce masque d'indifférence découragea tout à fait M. Rameau de l'interpeller. Ah, comme il aurait voulu voir Juste Bourdon au diable, M. le maire ! Malheureusement, l'homme était bel et bien là, avec derrière lui une foule devenue subitement si tendue, si grave, que la petite bande des notables, sentant le vent tourner, faisait plutôt grise mine. C'est dire la surprise de Juste lorsque ses yeux rencontrèrent dans cette

galerie inquiète une figure affable et souriante. C'était celle d'Étienne Jusserant, agent-voyer municipal, qu'il connaissait vaguement. L'homme lui adressa un petit clin d'œil, qui semblait dire : « Bien joué. Tu les tiens. »

Le flotteur n'eut pas le temps de s'étonner davantage. M. Rameau, sachant d'expérience que le mécontentement des Clamecycois pouvait rapidement prendre de redoutables proportions, brisait le silence menaçant en expliquant à M. Charrier les raisons de ce pénible intermède :

— Clamecy vit du flottage, Monsieur le Sous-Préfet. Hélas, le commerce du bois connaît des difficultés sérieuses depuis quelque temps. Il faut comprendre que, sans travail, ces hommes — de braves garçons, je vous assure — puissent avoir des mouvements d'humeur. Si, grâce à votre autorité...

Juste ne fut pas le seul à constater que le maire tentait de faire cadeau de ses embarras à son supérieur, tout en donnant aux flotteurs l'impression qu'il prenait leur parti.

Le mot d'autorité dut sonner fort aux oreilles du sous-préfet, car ce dernier prit la parole instantanément :

— Mon autorité ? Je saurai l'exercer sans faille !

Cela dit avec un mouvement de menton qui fit trembler ses bajoues.

— D'abord, reprit-il avec une voix de chef qui a décidé de prendre les choses en main, j'aimerais savoir comment des hommes qui n'ont pas travaillé depuis quatre mois arrivent à faire vivre leur famille. Il y aurait une petite exagération là-dessous...

— Que ça ne vous étonnerait pas ! coupa Juste dont les narines palpitèrent. Sachez, Monsieur, que lorsque j'affirme n'avoir pas flotté depuis quatre mois, c'est que je n'ai pas flotté depuis quatre mois ! Et que je ne suis pas le seul ! L'Avocat, dis à M. le sous-préfet depuis combien de temps tu n'as pas travaillé pour Jean Rouvet.

— Comme toi, quatre mois ! jeta le flotteur.

— Et toi, l'Africain ?

— Comme toi, quatre mois !

— Moi pareil, et j'ai plus d'sous, se plaignit P'tite-Bûche.

— Même plus d'quoi boire un ch'tit coup ! ajouta le trop bien nommé Pied-de-Vigne.

— Du travail !... Juste a raison !... Pour quand les prochains trains ?

Le sous-préfet plia un instant sous les répliques qui fusaient de partout. Les flotteurs serraient les rangs, voulaient s'approcher de ce représentant du gouvernement qui osait mettre en doute leur misère. Le maire se retourna vers ses conseillers, qui se retournèrent vers l'agent général. Allait-il parler sans qu'on ait à le supplier, celui-là ? En vérité, c'est de lui que les flotteurs attendaient des paroles d'espoir. Cependant, le sous-préfet, qui avait horreur des criailleries populaires, se fâchait pour de bon :

— Assez de cris ! Assez de cris ! Écoutez-moi !

Le tumulte s'apaisa difficilement. Tout de même, M. Charrier put reprendre, sur un ton fort sec :

— Soit, soit, vous n'avez pas flotté depuis quelque temps, et je conçois que vos économies ont dû fondre...

Vos économies ! Les flotteurs n'en revenaient pas. Vos économies ! Cet homme ventru, épais, replet, les faisait taire pour leur parler d'économies ! Juste secoua la tête avec commisération. Il ne pouvait laisser le sous-préfet continuer. Il devait lui expliquer ce qu'était la vie d'un flotteur, ce qu'il gagnait ! Des économies !

— On vous aura parlé de nous, Monsieur — et Juste coula un regard vers le maire — mais on aura oublié de vous dire qu'avec ce que nous gagnons, il n'est pas possible de faire des économies. Trois francs par jour, quand nous flottons. Un remontage de rien du tout pour le retour de Paris à Clamecy. Et rien quand nous ne flottons pas ! Je vous assure que les périodes de chômage forcé, l'été, lorsque les eaux sont trop basses, ou au cours de l'année, quand on n'a pas la chance d'être embauchés, ne laissent pas au fond de nos bourses de quoi faire des économies !

Juste sentit qu'il s'échauffait. Il tenait à rester calme, persuasif, mais la figure épanouie de ce petit sous-préfet, le teint frais de ce maire, les mines florissantes de tous ces notables,

ranimaient en lui le ressentiment des hommes qui n'ont rien contre ceux qui ont tout. Il s'interrompit un instant, mais ne put s'empêcher de reprendre :

— Pour survivre, Monsieur le Sous-Préfet, nous devons rechercher de petites tâches, ici ou là. Moi, par exemple, j'ai coupé du bois chez des particuliers, d'autres ont taillé les vignes, ou fabriqué des fagots d'allumage... De la misère, tout ça ! Des aumônes, quand le kilo de pain atteint cinquante centimes !

— Soixante ce matin chez Plassard ! informa une voix.

— Deux fois plus cher qu'au printemps ! hurla une femme. C'est une honte !

Cet éclat indigné fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres.

Cent, mille échos lui répondirent.

— La honte !... Du pain !... Du travail !

D'un seul coup, comme une hydre furieuse, la foule se mit à lancer les bras en tous sens, à tendre les poings. Le sous-préfet était médusé. Le maire, lui, comprit qu'une nouvelle tempête allait secouer la ville. Bientôt, hommes et femmes se mettraient en mouvement, ce serait l'émeute, comme en 35, comme en 37. Il se retourna d'un bloc vers l'agent du Commerce.

— Monsieur Marcoux, approchez, parlez-leur, je vous en prie...

Le ton était fébrile, presque suppliant. L'agent général daigna redescendre sur terre.

— Monsieur le Maire, fit-il d'une voix tranquille, gardez votre sang-froid. Je vais leur parler. J'ai d'ailleurs des choses à leur dire.

M. Rameau ne releva pas l'impertinence. Il s'effaça avec empressement devant le tout-puissant représentant de la toute-puissante Compagnie, qui avança jusqu'à se trouver à quelques pas de la populace hurlante, puis leva son bras droit à la manière d'un empereur romain.

Des « chut... écoutez... l'agent du Commerce va parler... » se répandirent de proche en proche, gagnèrent les derniers

rangs et, avec une rapidité surprenante, éteignirent la flambée de colère.

Un imperceptible sourire passa sur les lèvres de l'agent général. Ce césar maigre savourait une autorité qui imposait silence à la plèbe frondeuse. Il abaissa le bras, croisa les mains derrière son dos, puis desserra ses lèvres minces :

— Les temps sont durs ! Le travail manque, le travail manquera ! Votre agitation, je la ressens comme une attaque contre la compagnie que je représente. Cette attaque est injuste !

La voix métallique avait projeté chaque mot comme une balle. Les flotteurs sursautèrent. Comment, cet homme, dévoué à une compagnie qui payait si chichement ses ouvriers, venait leur parler de justice ? Ils en entendaient de belles, cet après-midi ! Partagés entre l'indignation et la curiosité de savoir où voulait en venir l'agent général, ils demeurèrent silencieux, les yeux fixés sur ce visage aux angles vifs, énigmatique, le plus déplaisant des visages au dire des femmes de Clamecy. Mais, figé dans une immobilité attentive, le sieur Marcoux cherchait moins à améliorer son image qu'à juger si sa vigoureuse entrée en matière avait refroidi les esprits surchauffés. Le silence prolongé dut lui apparaître comme un signe encourageant car il reprit, articulant presque exagérément ses mots :

— Injuste, oui ! Injuste parce que ma compagnie s'efforce de vous procurer du travail malgré les difficultés du commerce. J'ai rencontré les marchands parisiens, il y a peu. Je vous affirme qu'ils ne m'ont pas annoncé des nouvelles rassurantes. Un temps viendra, je vous le dis — solennel, il tendit un doigt vers le ciel — où l'Yonne ne portera plus un seul train de bois ! Déjà le charbon de terre a remplacé la bûche dans un grand nombre de fabriques. L'exploitation des mines du Nord se développe chaque jour davantage. Bientôt les Parisiens se chaufferont avec le nouveau combustible, votre ennemi !

L'orateur se tut, afin que les esprits se pénètrent bien de ce qu'il venait de déclarer. Quand sa voix résonna de nouveau, elle s'était singulièrement radoucie.

— Vous devez savoir que ma compagnie se penche sur cette préoccupante situation. Des cris, des troubles, des excès de toute sorte n'avanceraient donc à rien, sinon à éloigner de vous la sollicitude que vous pourriez espérer des pouvoirs publics.

Ces dernières paroles furent prononcées en direction du maire et du sous-préfet, qui les approuvèrent de fermes hochements de tête.

— Ne gâchons donc pas une journée si bien commencée, termina-t-il, songeons plutôt à fêter nos vainqueurs dans la joie et la bonne humeur !

Et, à l'ébahissement des flotteurs, l'homme illumina d'un sourire son visage. Ça, ce n'était pas naturel ! « Prophète de malheur, pensa Juste, tu veux nous endormir avec tes mauvaises nouvelles ! »

Mais ses compagnons non plus n'étaient pas dupes d'un discours qui éludait le problème de l'embauche. Qu'un jour les Parisiens ne se chauffent plus au bois, ils avaient trop de soucis pour s'en préoccuper maintenant. La vraie question restait celle-ci : allait-on, oui ou non, enfin travailler ?

Plusieurs voix s'élevèrent, hargneuses, pour la poser, gommant d'un seul coup le sourire de l'agent général. Ce fut le moment que choisit le sous-préfet pour revenir se planter au côté du représentant de la Compagnie qui l'avait cavalièrement relégué au second rang.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, lança-t-il en tournant alternativement la tête vers l'agent général et vers les flotteurs, ces hommes se plaignent de ne pas travailler, or j'ai vu, de mes yeux, des trains de bois partir vers Paris ; je vois, là, en face, et là, derrière nous, partout, des piles et des piles de bûches. Qui assure le flottage, des fantômes ?

Belle question ! Sans le savoir, le sous-préfet mettait le doigt sur la plaie : le partage du travail. Juste, décidé à ne pas

laisser l'agent général s'en tirer avec des mots creux, répondit, en écho à l'étonnement du sous-préfet :

— Qui flotte ? Trop souvent les mêmes ! M. Marcoux veut nous faire croire que la capitale se chauffe moins au bois. C'est peut-être vrai, mais alors n'est-il pas plus injuste encore de répartir le travail en avantageant certains ouvriers ? Il suffit d'avoir un parent employé à la Compagnie ou, qui sait, d'accepter de gagner moins...

L'agent général eut un haut-le-corps. Il coupa Juste :

— Je vous en prie, pas de ces sous-entendus ! Vous savez bien que les ouvriers sont désignés par les faiseurs de flottage, auxquels nous accordons toute notre confiance.

— Malheureusement, ils favorisent toujours qui bon leur semble ! rétorqua Juste en haussant le ton à son tour. Ce qu'il faut, c'est que les flotteurs soient désignés à tour de rôle ! Tout le monde a le droit de vivre, à moins que ce droit ne soit aussi un privilège...

Oh, ce mot ! Depuis quatre-vingt-neuf, il avait le don de hérisser quiconque détenait une once d'autorité. Il fit perdre un peu de son sang-froid à l'agent général.

— Si les faiseurs de flottage ont notre confiance, c'est qu'ils ont toujours su choisir les ouvriers les plus habiles !

En d'autres termes, ceux qui n'étaient pas choisis... Le sous-préfet mesura immédiatement l'imprudence du propos. Déjà de nouveaux murmures s'élevaient. Il s'écria, converti à une sollicitude fort opportune :

— Nos flotteurs sont tous d'excellents ouvriers, Monsieur l'Agent général. Il faudrait que tous puissent gagner leur vie...

Le représentant du Commerce s'était tout de suite rendu compte que sa réplique risquait d'allumer un nouveau brûlot. Vite, il lâcha du lest.

— Si au moins vous m'aviez laissé terminer, grogna-t-il. Je voulais ajouter qu'en dépit des difficultés présentes, ma compagnie a décidé une éclusée supplémentaire pour le mois d'octobre. Que ceux qui n'ont pas flotté depuis longtemps se rassurent, ils seront inscrits en priorité.

Le formidable hourra de satisfaction qui accueillit ces paroles ne fit que crisper un peu plus les traits de celui qui les avait prononcées. En revanche, il libéra les notables regroupés derrière lui de l'inquiétude qui les oppressait. Brusquement, ces gens distingués sortirent de leur mutisme pour approuver la décision, de cette voix un peu trop forte qui trahit une émotion récente. M. le maire lui-même ressuscita. Agitant ses petites enveloppes, il se glissa entre le sous-préfet et l'agent général, et au sourire de contentement qui fleurissait sur ses lèvres, on l'eût facilement pris pour l'artisan du revirement populaire. Mais les flotteurs se souciaient peu de leur maire. Ils se tapaient sur l'épaule, heureux d'avoir fait plier le représentant de la Compagnie. Certains se poussaient du coude, se montraient du doigt quelques figures bourgeoises, riaient de la frousse qui s'y lisait encore. Décidément, si le chef de la Philarmonique n'intervenait pas, jamais le maire ne pourrait clore la cérémonie. Léon Croquet comprit cela tout seul, et remonta sur son piédestal, abandonné dans le dessein bien compréhensible de ne pas devenir le point de mire de la foule en colère... D'une baguette ferme, il invita les pistons à se soulager de quelques accords plus bruyants que mélodieux, mais qui agirent comme des bâillons sur toutes ces bouches ouvertes. Le maire put enfin annoncer :

— Juste Bourdon, Roi sec 1847, voici pour vous...

Le vainqueur reçut son enveloppe, sans manifester aucun sentiment. M. Rameau sembla préférer cela. Il enchaîna immédiatement :

— J'espère que Thomas Maquignon se joindra bientôt à nous. Monsieur le Président des Jeux, je vous confie sa prime. Pouvez-vous à présent m'annoncer le classement ?

L'air généreux, comme si l'argent sortait de sa propre poche, il entreprit de récompenser les joueurs. À l'appel de chaque nom, les flotteurs applaudissaient. Bravo l'Africain ! Bravo P'tite-Bûche ! Bravo Caboche, Cacouée, Goyette !... le sous-préfet ouvrait des yeux ronds. Comment les Clamecycois pouvaient-ils passer en si peu de temps de la colère

séditieuse à la joie la plus folle ? Cette population était vraiment singulière. Quelle étrange manie également de ne jamais appeler les gens par leur vrai nom ! Cette habitude fit naître soudain en lui l'idée d'échanger quelques mots avec les flotteurs. En donnant l'impression de s'intéresser à eux, il avait des chances de redorer une popularité un peu ternie. Il attendit que M. Rameau en eût terminé, puis il s'adressa à P'tite-Bûche, dont la taille semblait lui garantir une réaction moins hostile que celle de Juste, auquel il n'aurait d'ailleurs parlé pour rien au monde.

— Dites-moi, est-ce que tous les flotteurs ont un sobriquet ? C'est vraiment une coutume curieuse !

P'tite-Bûche hésita une seconde avant de répondre. Il n'aimait pas les sous-préfets, ni les préfets, ni les maires, personne ! Mais enfin, il tenait dans ses doigts une enveloppe garnie, il allait danser, tout à l'heure... Allons, un bon geste ! D'une voix un peu bourrue, il répondit :

— Presque tous. J'sais point depuis quand ça date. Mon père, c'était un Rousselet, mais on l'appelait pas autrement que Grande-Bûche, et mon grand-père aussi. Pour moi, forcément, on a dû changer...

— Cela ne vous a pas empêché d'être un brillant jouteur, répondit aimablement le sous-préfet. Comme... comme... Cacouée, c'est cela ?

— Ah, Cacouée ! Chez nous, c'est un hanneton, l'cacouée. Il s'cogne partout... Un étourdi, quoi... N'empêche qu'aujourd'hui, c'est sur les rouges qu'il a cogné !

— Et Gayette ?

— Go-yette ! s'esclaffèrent plusieurs hommes en se tournant vers un grand gars qui se tenait deux rangs derrière P'tite-Bûche.

— Les goyettes, c'est les escargots des vignes, pas pressés...

Le flotteur en question secouait la tête en faisant la grimace, comme s'il ne trouvait pas cela très malin. Le sous-préfet reprit, pour éviter de froisser quiconque :

— Mais vous, est-ce que je ne vous ai pas déjà vu ? À la sous-préfecture, il me semble ?

— Possible. J'y suis allé avec deux aut', l'aut'semaine, couper du bois.

— C'est donc ça... Et qui étaient vos compagnons ?

— Heu... Pissalieau... i doit être par là, fit P'tite-Bûche en désignant vaguement un endroit dans la foule.

— Pissalieau ? C'est le jeu des devinettes ! rit le sous-préfet en se tournant vers les notables, comme s'il invitait tout ce monde à un divertissement de salon. Pissalieau..., je ne vois pas ! Et vous, mesdames ?

Le sous-préfet ne s'adressait à aucune en particulier, mais comme son regard s'arrêta sur le visage des deux sœurs du contrôleur des contributions, Edgar Pointu, celles-ci se crurent obligées de répondre. Un non flûté, du reste, qui ne dérangea aucune ride dans leur pâle visage. P'tite-Bûche n'était pas le seul à fendre sa bouche d'un énorme sourire.

— Pissalieau... répéta-t-il... ben, c'est qu'il a l'habitude de... de... enfin quoi, i pisse dans l'ieau !

C'était embarrassé, mais suffisamment clair pour rosir les joues des sœurs Pointu.

— Hum... et votre second camarade ? jeta à la hâte le sous-préfet.

Là, P'tite-Bûche tiqua. On a beau railler le grand monde, quand on se trouve ainsi, en face des gens...

— C'était Raymond Letourneur, se contenta-t-il de dire.

— Ah, pas de sobriquet ?

Autour de P'tite-Bûche, les flotteurs s'en payaient, égayés par la gêne de leur compagnon. L'Artiste, mis en verve par l'enveloppe du maire, improvisa pour le taquiner :

Quand j'suis loin des bourgeois
J'aboie !
Mais quand d'eux j'suis près
Je m'tais !

P'tite-Bûche prit un air méchant. Il regarda le sous-préfet dans les yeux, et lui jeta :

— Si, il en a un ! Chiefoin ! C'est pas difficile à deviner !

— En effet, c'est lumineux, toussota M. Charrier, dont les contacts avec le peuple avaient au moins procuré de belles couleurs aux joues des dames qui lui tenaient compagnie. Bon, fit-il sur le ton de quelqu'un qui veut prendre congé, je vous laisse, je vous laisse...

Sur ce, il se détourna pour engager une conversation moins rugueuse, le temps que les flotteurs quittent les rives de l'Yonne.

Ce départ provoqua de nouvelles bousculades, car l'unique escalier par lequel on accédait au pont de Bethléem canalisait très étroitement l'afflux des spectateurs. Quelle huée retentit lorsque Bobotte, tel un Atlas fatigué, croula sous le faix de sa grosse caisse, refoulant jusqu'au bas des marches les impatients qui piaffaient derrière lui. Empoigné, projeté, le malheureux atterrit cinq secondes plus tard sur le pont, suivi de près par l'instrument que des mains salvatrices protégèrent d'un fatal écrasement. L'ascension du Roi sec fut plus glorieuse. Elle s'effectua au bout d'une douzaine de bras qui le portèrent en triomphe jusque derrière la fanfare regroupée.

— Allez, laissez-moi filer, maintenant, lança Juste en riant.

— Filer ? s'étonnèrent plusieurs voix.

— Hé... on veut revoir sa petite femme..., minauda Tête-d'Ail, un flotteur au long cou surmonté d'une petite tête.

— Se faire pardonner sa longue absence, ajouta l'Avocat, railleur.

Juste écartait les bras, un peu gêné.

— Ah, vous n'allez pas recommencer...

Ses compagnons ne cherchaient au fond qu'à le faire enrager, car ils l'aimaient bien. Ils appréciaient particulièrement ses impulsions généreuses qui le poussaient brusquement à parler, comme cet après-midi. Ils ne lui avaient d'ailleurs pas cherché d'autre sobriquet que son propre prénom. Ce qu'ils regrettaient, néanmoins, c'était le côté casanier de son caractère. Avant de connaître Marie, Juste s'attablait volontiers au café, aimait bavarder avec les camarades, assis sur

un parapet du pont, flânait le soir, le long des ports, pas toujours seul... Un jour de décembre 1835 — encore une année où les flotteurs avaient dû montrer les dents — il était parti s'embaucher comme bûcheron en Morvan. Quand il revint, vers la mi-mars, à l'époque où le grand flot de l'Yonne amène des millions de bûches à Clamecy, il était accompagné d'une brunette charmante, menue dans une robe fleurie comme un printemps. C'était Marie, à peine vingt ans, et une mine effarouchée, moins tout de même que celle de son père, qui chaperonnait le jeune couple. Un sauvage, cet être-là, une sorte d'homme des bois qui, pendant une dizaine de jours, fureta le long des ports, sans jamais adresser la parole à personne. Juste avait demandé asile à un ami du Crot-Pinçon pour installer sa fiancée et son futur beau-père dans la maison du quai de Bethléem, qu'il occupait depuis la mort de ses parents. La cérémonie terminée, le père regagna son Morvan natal. Dès le lendemain, Juste partit pour Paris avec un train de bois. Pas seul... Au petit matin, il dissimula Marie dans la hutte qui servait d'abri au flotteur. Ce fut sa façon à lui, ouvrier riche de ses seuls vingt-cinq ans, d'offrir à sa jeune épouse un voyage de noces. Neuf mois plus tard naissait Paul, surnommé malicieusement le P'tit-Parisien.

— On te laisse partir, consentit l'Artiste, à une condition : tu reviens au bal avec Marie.

— Bien sûr ! C'est même elle que je... Tiens, mon p'tit gars ! s'interrompit Juste en se retournant vers son fils qui s'était faufilé entre les hommes pour lui prendre la main. Je t'ai vu, au premier rang ! Où est Maman ?

— Je crois qu'elle est restée à la maison. Elle reprisait du linge quand je suis parti.

— Ah... Bon, va t'amuser, je te retrouverai dans la salle des fêtes.

Une ombre de tristesse avait passé sur le visage de Juste, qui soudain interpella un flotteur par-dessus la tête des autres.

— Oh, Matelot, mon sac !... À tout à l'heure, vous tous. Promis, je viendrai !

Il se faufila jusqu'à celui que trois années passées dans la marine royale avaient fait baptiser le Matelot. Tandis que la foule s'organisait en cortège pour se rendre à la mairie derrière la fanfare claironnante, les deux hommes descendirent vers les quais de la rive droite.

— Je t'accompagne, dit le Matelot en rendant son sac à Juste. Leur fête, moi...

Juste lui mit une main sur l'épaule. Il aimait bien ce compagnon avec qui il avait joué tout gamin. Ils ne s'étaient jamais quittés. Quand leurs parents eurent disparu, ils continuèrent d'habiter dans leurs maisons voisines. Juste avait amené Marie dans la sienne trois ans après que l'Eugénie du Matelot eut déjà donné un petit Lucas à son gaillard de mari. Trois filles devaient suivre le seul rejeton mâle de la famille. Tout ce petit monde, c'était une rude charge, mais le Matelot n'était pas fainéant. Lorsqu'il ne flottait pas, il coupait du bois, en ville, ou là-haut, en Morvan, avec Juste. L'un et l'autre épiaient tout bricolage susceptible de leur rapporter une pièce ou deux. Leurs familles s'entendaient bien. Elles partaient ensemble, de temps en temps, dans les bois des environs. Marie et Eugénie coupaient des manciennes, tiges flexibles idéales pour lier les fagots d'allumage ; les hommes et les enfants faisaient le tour des étangs mis à sec par les éclusées pour récolter les châtaignes d'eau, ces succulentes cornouelles dont on se régalait, le soir à la veillée.

On avait ainsi vécu, bon an mal an, jusqu'à ce mois de mars de l'année dernière où le destin avait frappé. Le Matelot conduisait un train de bois quand, parvenu aux bosses de Régennes, près d'Auxerre, là où l'Yonne décrit des méandres accentués, il avait soudain senti que son immense radeau n'obéissait plus à ses coups de perche, que le courant violent l'emportait vers la rive, qu'il allait heurter le bord... Dans un fracas épouvantable, le malheur était arrivé. Le flotteur s'était retrouvé dans l'eau glacée, se défendant du bras contre les bûches qui tournoyaient, mortelles, autour de sa tête. Des mariniers l'avaient secouru, mais leur mince couverture ne lui avait pas épargné une congestion dont il

ne s'était pas remis. En quelques semaines, il avait fondu comme neige au soleil. Une toux persistante le harcelait. Ombre de lui-même, il hantait les ports, répétait qu'il n'avait pas eu de chance, que c'était son unique accident en vingt ans, mais qu'il flotterait dès qu'on lui donnerait du travail. Ses compagnons en doutaient, mais comment décourager un homme qu'un nouveau malheur avait frappé peu de temps après ? Eugénie, prise de malaise alors qu'elle tapait son linge au lavoir, avait glissé dans l'eau ! Sans Marie, arrivée à ce moment même, c'en était fait de la pauvre femme. Marie s'était précipitée et, en tirant de toutes ses forces sur le jupon qui flottait, elle avait réussi à ramener sa voisine à la surface. Mais, comme son mari, Eugénie avait attrapé la mort, ainsi que le répétaient à voix basse les gens du Faubourg. Depuis six mois, elle traînait un corps languissant, vite fatigué.

— Comment va Eugénie ? demanda Juste. Je ne l'ai pas vue depuis une semaine.

Le Matelot haussa les épaules et lança, sur ce ton amer devenu habituel chez lui :

— On a attrapé la crève, tous les deux ! La crève ! Contre ça, y a rien à faire...

Les deux hommes circulaient entre les piles de bois alignées perpendiculairement à la rivière. Les éclats de la fanfare s'estompaient. Dans le ciel, les nuages s'amoncelaient. Il ferait nuit de bonne heure.

— C'est vrai que vous n'avez pas eu de chance, reprit Juste. Encore heureux que Lucas était descendu à Auxerre !

— Je ne sais pas. Peut-être qu'avec un p'tit homme l'accident ne serait pas arrivé. C'est qu'il est costaud mon gamin !

Le p'tit homme, c'était un garçon de quatorze-quinze ans qui dirigeait l'arrière du train de bois. Les flotteurs choisissaient autant que possible un de leurs fils pour cette fonction qui rapportait quelques francs de plus. Les gamins quittaient les trains à Bassou, un peu avant Joigny. À partir de là, ils étaient moins utiles, la navigation devenant plus facile. Mais cette fois, le Matelot avait croisé le bateau de

Mathieu Servan, qui remontait vers Clamecy. Il lui avait confié son gars, pour que celui-ci rentre plus vite.

— Ah, notre métier n'est pas facile, soupira Juste. Tu as entendu le sous-préfet ? « Il y aurait une petite exagération là-dessous... », fit-il en mimant le magistrat.

— Tu l'as mouché, Juste. L'agent général aussi ! Et le Bouffeu ! J'peux pas le voir, ce gros porc. D'abord, je te l'ai dit cent fois, pour moi, c'est un mouchard. Pourquoi qu'ils le feraient travailler, lui ? Ils le récompensent ! Tu verras qu'un jour ils le nommeront garde-port !

— Il n'est pas le seul à flotter régulièrement. Pense au Tondu, au Rouquin. Ils vont bien ensemble ces trois-là !

— Ta, ta, ta... lui, il ne rate pas une éclusée. Tu vas voir, il sera encore du prochain convoi ! En tout cas...

Il dut s'interrompre, terrassé par un brutal accès de toux. Juste lâcha son épaule, comme pour lui permettre de mieux retrouver son souffle, mais pendant un très long moment le malheureux resta les bras croisés sur la poitrine, en proie à une convulsion de tout son corps. Pourtant, sa quinte à peine calmée, d'une voix encore haletante, il reprit :

— En tout cas... j'espère que mon nom sera sur la liste. L'agent du Commerce a bien dit qu'on n'avait pas à s'en faire.

Juste baissa la tête pour ne pas rencontrer un regard en quête d'approbation. Il se sentait incapable d'entretenir chez son ami une espérance vaine. Il était entré dans le bureau du garde-port Raoul Martin, un jour de mai dernier, au moment où Victor Anicet, le faiseur de flottage, déclarait qu'il n'embaucherait plus ce Brulard — c'était le nom du Matelot — un homme fini auquel on ne pouvait plus confier un train. Alors, les yeux sur le bout de ses chaussures, la mémoire pleine de ces mots terribles : « un homme fini », Juste s'efforça de préparer doucement son ami à une déception inéluctable.

— Est-ce qu'il y aura du travail pour tout le monde, seulement !

Il ajouta, entraînant de nouveau son compagnon le long du quai désert :

— Je me méfie de leurs promesses, pas toi ?

Le Matelot se mit à marcher à côté de Juste sans rien dire. Ils coupèrent la ruelle du Pré-Baillant, puis s'arrêtèrent peu après à quelques pas de la bâtisse qui regroupait leurs logis sous un même toit de tuiles plates. Sur le point de se séparer, les deux hommes se retrouvèrent face à face. Juste ne put éviter les yeux brillants de fièvre dans le visage ruiné. Un élan de compassion monta en lui, si fort qu'il eut soudain envie de crier des mots d'espoir, de crier à son ami que tout finirait par s'arranger, que la vie... Mais non, mensonge ! Demain, l'homme humilié rentrerait dans sa pièce misérable, brisé, fini, oui fini...

— Il n'y aura pas du travail pour tout le monde, tu as raison, dit tout à coup le Matelot, sortant de son silence. Mais moi, je suis celui qui n'a pas flotté depuis le plus longtemps !

— Oui, bien sûr... se contenta de répondre Juste.

— Bon, alors à demain, à l'aube ! Et toi, emmène donc Marie danser, les occasions de s'amuser sont rares !

Le Matelot rentra chez lui. Juste demeura un instant songeur, mais la pensée de Marie lui revint. Il se retrouva la main sur la poignée de la porte, essayant de voir dans la pièce à travers les mailles du rideau tendu devant la vitre. Personne ? Il tourna le bouton de cuivre, la porte céda...

Marie était là, assise dans la pénombre, une main tirant l'aiguille, l'autre retenant sur ses genoux la chemise qu'elle était en train de repriser.

— Marie... que fais-tu là ? C'est la nuit dans cette maison.

La femme se leva. Elle posa son ouvrage sur sa chaise, puis s'approcha de son mari, qui avait poussé la porte derrière lui et suspendu son sac à un clou planté dans le chambranle.

— Est-ce que tu trouverais raisonnable d'allumer déjà la chandelle ? J'y vois bien assez.

Juste attira Marie contre lui.

— Ce qui n'est pas raisonnable, c'est de rester enfermée un dimanche de fête ! As-tu oublié les joutes ?

Ses grandes mains avaient emprisonné le visage de sa femme, et il interrompit ses reproches pour déposer ici et là un baiser. Marie secoua la tête :

— J'aurais voulu les oublier que je n'aurais pas pu. D'ici, j'entendais les gens hurler. Ils sont un peu fous.

Il sourit.

— Tu ne les connais pas encore, depuis douze ans ?

Si, elle les connaissait, et ils l'effrayaient toujours un peu. Son père, charbonnier morvandiau, n'avait jamais offert d'autre horizon à ses regards que celui des forêts tranquilles. L'agitation, le bruit, les explosions populaires la paralysaient. Elle avait travaillé quelque temps sur les ports, mais elle n'avait pu se faire aux plaisanteries incessantes des ouvriers, ni aux chamailleries des tordeuses, ces femmes qui préparaient les rouettes avec lesquelles les flotteurs liaient les bûches sur leur train. Elle avait recherché, en ville, quelques heures de ménage, des travaux d'aiguille : cela convenait mieux à son tempérament.

— J'aurais voulu que tu me voies jouter contre le Bouffeu ! poursuivit Juste. Je l'ai eu ! La preuve...

Il tira son enveloppe et la fit danser devant les yeux de Marie.

— Il y a là-dedans plusieurs journées de flottage.

— C'est le bon côté des joutes, dit calmement Marie. Je n'étais pas sûre que tu serais rentré du Morvan, sinon... Et puis, Eugénie ne se sentait pas bien. C'est à elle, cela...

Elle montra du linge, en attente sur la table, à côté de son nécessaire à couture. Juste hocha la tête, eut une pensée pour le Matelot.

— Parle-moi de mon père, comment va-t-il ? questionna Marie.

— Oh, très bien... Enfin, pas plus mal que d'habitude. Ses douleurs... Il répète qu'il craque comme un vieil arbre, mais qu'il tiendra debout encore longtemps.

— Alors Joseph nous a raconté des histoires ! À le croire, on imaginait que mon père allait passer ! Ce n'est pas malin de nous faire des peurs pareilles.

— Joseph, tu ne le changeras jamais !... Si tu ne lui achètes pas ses tisanes, il te donne ton billet pour l'enfer ! À ce que j'ai compris, ton père l'a envoyé lui-même au diable... De toute façon, te voilà rassurée. Et regarde ce que je te rapporte...

Juste alla détacher son sac, y plongea une main et, triomphant, en ressortit une superbe poule faisane. Marie battit des mains.

— C'est Paul qui va être content, il adore ça ! Comment l'as-tu attrapée ?

— Sans peine, puisque c'est ton père qui me l'a donnée. Marie ouvrit de grands yeux.

— C'est lui qui...

— Oui madame, il s'est jeté dessus alors qu'elle sortait d'un fourré ! Tu vois, pour un malade...

Ils se mirent à rire tous les deux.

— Attends, je vais t'en raconter une autre, ajouta Juste en accrochant la poule au-dessus du fourneau. Devine ce qu'il m'a dit avant de la glisser dans mon sac... Tu ne vois pas ?... Je m'doutais ben qu'un comédien viendrait m'la chiper, alle est trop belle !

Marie éclata franchement de rire. Son père avait prononcé exactement les mêmes paroles lorsque Juste était venu la demander en mariage.

— Tu es resté un comédien pour lui ! plaisanta-t-elle. Juste revint vers le centre de la pièce et enlaça sa femme.

— Un bon comédien, alors, puisque je ramène toujours un beau petit oiseau...

Il aimait la serrer contre lui, elle aimait se faire toute petite entre ses bras. Ils restèrent silencieux, pressés l'un contre l'autre.

— J'ai une autre bonne nouvelle, dit Juste tout à coup. L'agent général a promis d'embaucher tous ceux qui n'ont pas flotté depuis longtemps !

— Marcoux a promis ça ? Qu'est-ce qui lui a pris ?

— On l'a un peu forcé..., lâcha Juste. Devant le sous-préfet, et devant nous, il pouvait difficilement faire autrement.

Marie s'écarta légèrement pour sonder son époux.

— Tu n'es pour rien dans cette décision, toi ?

Juste haussa les épaules, manière de laisser entendre qu'il n'avait pas joué un rôle plus voyant que les autres. Mais Marie avait trop de souvenirs pour ne pas insister.

— Raconte-moi... Des mots ont été échangés entre l'agent général et les flotteurs ? Entre toi — elle appuya sur le mot — et Marcoux ?

Juste, un peu à regret, et sur le ton que l'on prend pour relater des choses sans importance, mit sa femme au courant de ce qui s'était passé. Il ne parla pas trop de lui, car il savait que Marie n'aimait pas qu'il se fasse « remarquer ». D'ailleurs, en toute conscience, il était persuadé que c'était la détermination de tous les flotteurs qui avait fait pression sur l'agent général, et il le dit. Marie ne partagea pas sa façon de voir, Juste le comprit à l'inquiétude qui perça dans sa voix.

— Tu ne te serais pas mis en avant, il n'y aurait pas eu d'histoires...

— Et nous n'aurions pas obtenu nos trains ! Comprends, Marie...

— Oh, je comprends... que tu vas passer une fois de plus pour un meneur, aux yeux du sous-préfet cette fois !

— Un meneur, un meneur, protesta Juste, je ne suis meneur de rien du tout ! Je dis les choses, simplement, je parle pour moi...

— Tu crois cela ? Si les ouvriers t'aiment bien, ce n'est pas seulement parce que tu es un bon jouteur.

Juste secoua la tête. Cette fois, il sourit.

— Demande au Bouffeu, ou au Rouquin, s'ils m'aiment comme tu le dis ! Allons, Marie, il y a bal ce soir. C'est triste, ici. Fais-toi belle, je t'emmène !

Marie soupira, puis se dirigea vers le bahut qui siégeait à la gauche de leur lit. Elle y prit un fichu dont elle enserra ses cheveux. De son côté, Juste se débarrassa de son bonnet et de son écharpe rouges, en clignant de l'œil vers sa femme.

— Hop, pas de ça ! Nos magistrats sont comme les taureaux, le rouge les excite !

— Tu peux rire ! N'empêche qu'en 41, c'est bien de rouge que t'a traité le garde-port...

— Caillot ? Ce... Marie, prends ton châle, il fera froid quand nous rentrerons. Et ne me parle plus de cet oiseau de malheur, il doit faire assez de mal là où il est. Viens, penser à lui me gâcherait ma soirée.

Juste donna un tour de clé, avant de passer un bras autour des épaules de sa femme qu'un coup de vent vif avait fait frissonner. Cependant, Marie gardait les yeux fixés sur la porte d'Eugénie.

— Elle n'est pas seule, dit doucement Juste, Hector est rentré avec moi. Écoute, demain, il ne sera pas sur la liste des flotteurs, et je ne me sens pas capable de lui mentir...

Marie hocha la tête.

— Partons, lança-t-elle. Il y a longtemps que nous n'avons pas dansé.

La nuit était tombée. Sur le pont, la femme manqua perdre son fichu tant le vent soufflait. Grande rue de Bethléem, toutes les portes étaient closes. La mairie se trouvant dans le haut de la ville, ils gravirent les marches de la rue du Canal, toujours sans rencontrer personne. C'est en arrivant rue de la Monnaie qu'ils perçurent les premiers flonflons du bal, et lorsqu'ils débouchèrent face à l'église Saint-Martin, place Saint-Jean, ils eurent la surprise de voir, là dehors, de nombreux danseurs battre le pavé.

— La salle des fêtes déborde, commenta Juste en serrant Marie pour l'aider à se faufiler jusqu'à la porte grande ouverte de la mairie.

Ils évitèrent plus facilement les couples qui évoluaient avec entrain que les gosses acharnés à se courir après. Paul passa près d'eux sans les remarquer, en compagnie de Lucas, le fils du Matelot, pourchassé par une ribambelle de fillettes qui réclamaient des rubans.

— Il n'a pas l'air de s'ennuyer, ton P'tit-Parisien !... Eh là !...

Juste s'était retourné vivement car une main venait de s'appesantir sur son épaule.

— Bra... bra... bravo, camarade ! Tu... tu... les as...

C'était Pied-de-Vigne, qui trouvait en Juste un soutien à son équilibre chancelant. Marie fit la grimace. L'haleine du flotteur prouvait qu'il avait dû retrouver quelques sous à investir dans le commerce.

— Tu as fait le plein ! coupa Juste avec bonne humeur.

Pied-de-Vigne oscilla, prit un air de réflexion grave, puis révéla, en guise d'excuse :

— Le vin d'Tannay, il est trop gou..., trop gou gou... gouleyant !

Il lâcha l'épaule secourable pour faire glisser ses doigts le long de son gosier, ce dont Juste profita pour grimper avec Marie les marches du perron de la mairie. Soudain, ce fut la rencontre, nez à nez, ou plutôt ventre à ventre, avec le Bouffeu. Aussitôt, redoutant un éclat, la femme saisit le bras droit de son époux à deux mains. Juste se renfrogna : son adversaire affichait une lippe dédaigneuse qui ne lui disait rien de bon. Des flotteurs les entourèrent immédiatement.

— Roi sec ! jeta le gros homme. Dire que ça, c'est Roi sec !

Le Bouffeu tendait lentement les mains vers Juste, des mains énormes comme des battoirs. Devant la menace imprévue de cette espèce d'hercule de foire, ce dernier écarta doucement Marie, puis leva les mains à son tour, prêt à la riposte.

— Ah, nos jouteurs vont se serrer la main, c'est ce que j'appelle de la bonne camaraderie !

Toutes les têtes pivotèrent. M. le sous-préfet, en compagnie du maire et de quelques adjoints, quittait la mairie où il avait tenu à honorer le bal de sa présence. Sa méprise eut le don de détendre l'atmosphère. Des rires fusèrent. M. Charrier marqua un temps d'arrêt sur le perron, dévisagea sans comprendre les têtes hilares, puis descendit les marches en haussant les épaules. Décidément, ses nouveaux administrés avaient des réactions déroutantes !

Le maire, avant de rejoindre son supérieur, s'adressa au Bouffeu :

— Eh bien, Thomas Maquignon, pas trop déçu ? Vous aurez votre revanche, allez, vous n'avez pas du tout démérité.

— Merci, Monsieur le Maire.

— Vous quittiez le bal, peut-être ?

— Oui, Monsieur le Maire.

— Voudriez-vous faire quelques pas en ma compagnie ?

— Bien sûr, Monsieur le Maire !

Au côté de M. Rameau, Thomas Maquignon s'éloigna, avec une docilité qui lui valut des ricanements goguenards. À ce moment, Juste se rappela le jugement du Matelot concernant le Bouffeu. Mais il sentit une petite main se glisser dans la sienne. Marie... Elle le regardait, le visage défait. Il lui sourit et l'entraîna résolument dans la salle de bal où Léon Croquet relayait avec fougue les joueurs de musette. Les danses paysannes qu'il faisait interpréter aux membres choisis de son ensemble philarmonique avaient certes un caractère martial affirmé, mais cela ne gênait personne. On était venu danser, il y avait de la musique, on dansait !

— Tournez, tournez, les amoureux ! lança l'Artiste lorsque Marie et Juste passèrent devant lui.

Conseil de poète, bon conseil... Ils dansèrent longtemps. Quand la cloche de l'église Saint-Martin sonna les douze coups de minuit, Juste confia sa clé, et son fils saisi au vol, à Hubert Dumoulin qui rentrait parce qu'Adrienne, sa femme, ne tenait plus les pieds dans ses sabots. Marie résista mieux, accorda des danses aux amis de Juste dont les cavalières, vaincues par les ampoules, renonçaient les unes après les autres.

Puis vint le moment où les musettes rendirent leur dernier soupir, où Léon Croquet lui-même fut incapable de commander à ses bras saisis de crampes, et le bal prit fin.

Dehors, la place Saint-Jean était vide. Juste et Marie, derrière sept ou huit voisins du faubourg de Bethléem, pressèrent le pas, tête baissée pour échapper aux rafales coupantes du vent. Tout à coup, sur le pont qui enjambe le canal, une ombre surgie devant eux les obligea à s'arrêter net. Quelqu'un leur barrait le passage, un individu de

haute taille, dont le couple essaya de deviner le visage. Juste reconnut alors Étienne Jusserant, l'agent-voyer municipal, qui l'avait observé avec intérêt cet après-midi, au moment de son altercation avec les autorités. L'homme ouvrit la bouche, mais resta silencieux. Il hésitait. Puis, brusquement, il s'effaça, tout en ôtant son chapeau pour saluer.

— Excusez-moi, dit-il simplement.

Juste et Marie s'éloignèrent, un peu interdits.

— Qui est-ce ? souffla la femme quelques pas plus loin.

— Jusserant, l'agent-voyer, celui qui a la charge des chemins communaux.

— J'ai cru qu'il allait te parler.

— Que voulais-tu qu'il me dise ? Pressons-nous, tu frissonnes.

La clé fut récupérée derrière le baquet qui recevait le trop-plein de la gouttière. Dans leur petite maison, le silence n'était troublé que par la respiration régulière de leur enfant. Marie battit le briquet, alluma une chandelle et se dirigea vers le lit encastré dans une étroite alcôve, près du fourneau. Paul s'était endormi tout habillé.

— Ne le réveille pas, murmura Juste.

La mère ramena la couverture sur le corps de Paul et frôla de sa main les cheveux ébouriffés.

— Laisse-le, il dort si bien !

Elle se redressa, s'approcha de son mari et promena sa petite lumière autour de son visage. Elle lui sourit.

— Et toi, tu n'es pas fatigué ?

Juste souffla la chandelle et enveloppa Marie dans ses grands bras.

III

Autour du bureau du garde-port Raoul Martin, installé rive gauche, à proximité du Pré-aux-Oies, c'était la presse. Les ouvriers jouaient des coudes pour reconnaître leur nom sur les listes promises par l'agent général. Pied-de-Vigne, ignare complet, dut faire appel à Juste, qui savait lire, lui, avant de pénétrer dans le bureau où le faiseur de flottage

Victor Anicet cochait les noms des heureux élus sur ses registres. Assis auprès de ce personnage, Raoul Martin prodiguait les recommandations d'usage concernant l'épaisseur réglementaire des trains, avec son air éternellement affairé. De fait, Raoul — comme l'appelaient sans trop de respect les flotteurs — avait toujours eu beaucoup de peine à remplir ses multiples fonctions : surveiller le tirage des bûches sur la terre ferme, lors du grand flot de mars, contrôler l'empilage le long des ports, inspecter la fabrication des trains, tenir la comptabilité des entrées et des sorties, viser les lettres de voiture que les flotteurs devaient remettre à leurs destinataires parisiens. Vraiment, c'était beaucoup pour un homme qui, en sus, avait à cœur d'honorer assidûment les cabarets de la haute ville...

Une fois dégagés des formalités d'inscription, les ouvriers se rendaient sur leurs ateliers. P'tite-Bûche et l'Avocat tempêtaient déjà contre le Bouffeu, désigné comme eux pour le port aux Laines.

— Je préfère qu'on m'ait envoyé au port de la Bouille, déclara Juste. D'abord, c'est derrière chez moi !

— Je suis à côté de toi, signala Tête-d'Ail.

— Moi aussi, dit Goyette. Si on y allait ?

— Attendez, je vous accompagne, jeta alors la voix du Matelot qu'on n'avait pas vu approcher.

— Vrai ? cria Juste avec une joie sincère. Tu viens avec nous ?

— Bien sûr, puisque je rentre chez moi...

Le ton était neutre mais, sans transition, le malheureux éclata :

— Les gars, j'en ai marre ! Marre, marre, vous entendez ? J'ai plus qu'à crever, on veut plus d'moi !

Les flotteurs ne savaient que dire. Le Matelot les effrayait avec ses yeux de bête perdue. Il était tellement l'homme qu'ils pouvaient devenir du jour au lendemain ! Il suffisait de manquer un pertuis, de heurter une pile de pont, de fermer les yeux sur un coup de fatigue pour se retrouver dans l'Yonne glacée, emporté comme un rat crevé au fil de l'eau.

— Écoute, Matelot, se décida l'Avocat, nous ne te laisserons pas tomber. Tu iras mieux au printemps, faut pas risquer ta vie en ce moment.

Les flotteurs approuvèrent. Tous avaient rogné déjà sur leurs maigres gains pour lui glisser une pièce. Mais l'homme avait sa fierté, et c'est bien souvent en cachette, à Eugénie, qu'ils avaient remis leur obole.

— Au printemps, reprit le Matelot, j'serai plus là...

Juste adressa un clin d'œil entendu à ses compagnons : qu'ils s'en aillent, il allait s'occuper de lui. Les flotteurs s'écartèrent, prenant la direction des ateliers.

— Ne dis pas de bêtises, Hector, gronda Juste. Bien sûr que tu iras mieux au printemps. Avec le soleil, tu verras, tes poumons reprendront des forces. Il faut être plus patient que ça ! Regarde Eugénie, comme elle est courageuse !

C'est alors qu'une idée lui vint.

— Tiens, ma petite virée en Morvan ne m'a pas permis de couper tout le bois chez les Desrouet. Tu iras à ma place. Marie parlera pour toi, ça s'arrangera.

Le Matelot se tourna vers son ami avec une certaine brusquerie.

— Alors, tu m'crois encore capable de travailler, toi ? J'suis pas foutu ?

— Imbécile, rétorqua Juste en riant, est-ce que je te proposerais de me remplacer ?

— Alors je vais emmener Lucas pour m'aider.

— Pas question ! Ton gamin, je le prends comme p'tit homme !

— Oh, Juste... ça, c'est bien... ça, c'est bien...

— Viens donc. Marie ne va pas tarder à partir chez ses patrons.

Lorsque Juste, quelques instants plus tard, eut averti sa femme de son projet, il se dirigea vers le port de la Bouille, soulagé.

À courte distance, au-delà du lavoir, Goyette, et un peu plus loin, Tête-d'Ail, ajustaient déjà leurs collières, les perches destinées à servir de fondement aux trains. Son

propre atelier se trouvait en face du Pré-aux-Oies, légèrement en amont du confluent de l'Yonne et du Beuvron. Là, il serra la main aux membres de la famille Rémuzat, de Pousseaux, désignés pour l'aider à la confection du train. Charles, Marguerite, et leur fils Jacquot, voilà des gens sérieux, actifs. La preuve, ils avaient déjà disposé les collières sur l'atelier et la femme avait mis une bonne quantité de ces minces baguettes qui servaient de lien, les rouettes, à s'assouplir dans l'eau d'un bac.

— On y va ? proposa Juste tout de suite.

— Le temps de préparer encore quelques couplières, répondit Charles, un brave homme aux petits doigts boudinés qui se contentait de tenir les huit brins avec lesquels sa femme, tordeuse depuis quinze ans, réalisait une tresse solide et souple.

— Marguerite, tu serais capable de nater une princesse en un clin d'œil ! plaisanta Juste en détachant de sa ceinture son « goué », l'outil à rogner des flotteurs.

Il mit son genou droit en terre, plaça l'extrémité d'une perche en appui sur sa cuisse gauche, et d'un mouvement assuré pratiqua dans l'écorce une encoche circulaire.

Marguerite avait suivi l'opération.

— Et toi, repartit-elle, tu entaillerais le cou d'un prince en un tour de main !

Dans ce climat détendu, Juste termina d'encocher ses collières, alors que la tordeuse achevait elle-même de former des sortes de nœuds coulants à l'extrémité de ses tresses. La confection du train pouvait dès lors commencer, mais avant son achèvement définitif, Marguerite aurait à en tordre beaucoup d'autres, de ces rouettes, et Juste à en encocher beaucoup d'autres, de ces bûches !

Un train, c'était une énorme masse de bois de soixante-douze mètres de long sur près de cinq mètres de large qu'il faudrait conduire jusqu'à Paris. Pendant une dizaine de jours, le grand radeau serait en butte aux mauvais coups de la rivière, secoué par les courants, tordu par les méandres, cogné par les piles des ponts, râclé par les hauts-fonds.

Maintes fois il devrait résister aux sauts de plusieurs mètres que lui imposerait le franchissement des pertuis, ces étroits passages pratiqués dans les retenues d'eau qui coupaient la rivière et dans lesquels, pour l'emporter avec un surcroît de puissance, l'Yonne s'engouffrait en bouillonnantes cascades.

Alors, malheur au flotteur qui bâclait ses encochages ! Les rouettes qui liaient les bûches entre elles avaient tôt fait de s'échapper, les rondins libérés de rouler les uns sur les autres, et le train de se dissoudre !

Pour l'heure, Juste terminait la mise en place des couplières dans les encoches qu'il avait préparées pour les recevoir, afin d'assurer un fondement solide à son train. Ensuite, il dut encocher des « chantiers », autres perches qu'il attachait entre elles de manière à constituer une sorte de cage où les bûches seraient retenues prisonnières. C'est Jacquot, garnisseur en titre, qui lui donna la main pour y tasser les rondins à l'aide de sa mailloche. Charles, de son côté, s'était attelé à son vrai travail d'approcheur en allant s'approvisionner dans les piles avec sa brouette.

Ainsi prenait naissance le grand radeau. La première « mise », ainsi qu'on appelait la tête du train, serait suivie de cinq autres, et à ce moment, les ouvriers n'auraient constitué qu'une courte longueur du train : la première « branche ». Voilà pourquoi il ne fallait pas s'endormir si l'on voulait être prêts pour le départ. Juste, condamné au chômage depuis des mois, goûtait un véritable plaisir à travailler dans l'odeur de forêt qui se dégageait des bûches. Il aimait le contact rugueux du bois de chêne, celui plus lisse du charme, il aimait la senteur de la sève qui s'échappait de blessures mal cicatrisées. Il baignait de nouveau dans un petit monde de sensations qui lui parlaient de travail, donc de vie, et c'était déjà, pour lui, un peu le bonheur.

Il ne donna le signal de la pause que lorsque Paul arriva, une tranche de pain dans la main droite, un cadrain dans la main gauche.

— À table ! cria l'enfant. Dis Papa, quand tu m'emmènes comme p'tit homme ?

Juste prit un air sévère, tout en se massant le bas des reins.

— Tu ne flotteras pas avant de savoir bien lire, je te l'ai assez répété !

La déception se peignit sur l'espiègle visage de Paul, qui écarta les bras en signe d'abandon au tragique destin tracé par son père.

— Eh, ma gamelle ! sursauta Juste. Donne !... Et maintenant, rentre manger à la maison, le ciel est bien noir au fond. D'ici qu'il pleuve...

— Tu ne manges pas chez toi, Juste ? questionna Charles en s'asseyant sur un rondin, en face de Jacquot et de Marguerite qui sortait d'un sac des morceaux de pain et trois bouts d'un fromage à croûte jaune.

— Non, c'est mon habitude de manger sur l'atelier.

Ce disant, Juste souleva le couvercle de son cadrain. Une bonne odeur se répandit dans l'air. « La faisane ! pensa-t-il. Je n'oserai jamais en manger devant eux ! »

Il n'eut pas à vaincre ses scrupules : de faisane, il n'y avait que l'odeur. Seules des pommes de terre habitaient la gamelle. Étonnant. Quoi qu'il en fût, il préféra cela, et expédia son ragoût comme ses compagnons expédièrent leur fromage.

— Faut rien laisser perdre ! fit Charles en récupérant dans le creux d'une main les miettes tombées sur ses cuisses. Surtout pas le pain !

— Ni le temps, gouailla Marguerite. Pour ça, la Compagnie nous aide. Vus les salaires qu'elle nous donne, on ne risque pas de perdre des heures à faire la queue chez le boucher ou l'épicier !

— Nous réclamons du pain et du travail, ajouta Juste en affûtant son goué. Le Commerce ne va pas nous donner plus que ce que nous réclamons !

— Alors demandons plus, au lieu de nous croiser les bras ! s'écria Jacquot. Ils n'ont pas mangé comme nous, ce midi, tous ces beaux messieurs !

— Nous croiser les bras ! s'insurgea son père. T'es trop jeune pour te souvenir, gars, mais on les a pris plusieurs

fois les picots, les crocs, et même les fusils ! Tiens, en 35, la Compagnie voulait pas arrêter le flot à Clamecy. Il a fallu que l'maire et l'sous-préfet appellent à la rescousse deux escadrons de hussards de Nevers pour nous arrêter... Dis-lui, Juste !

Mais Juste n'avait pas besoin de répéter cette histoire, ni aucune autre. Sur les ports, le rappel des luttes menées par le petit peuple de Clamecy constituait un sujet de conversation aussi traditionnel que l'augmentation du prix du pain, ou les prévisions touchant au temps qu'il ferait. C'est pourquoi il montra plutôt du doigt les cohortes de nuages noirs qui envahissaient le ciel au-dessus de la ville. Charles oublia ce qu'il disait à son fils pour égrener un long chapelet de grossièretés où le nom de dieu figurait en très mauvaise compagnie.

De tous les ateliers, d'ailleurs, fusaient les jurons de circonstance. Hélas, les gros mots n'ont pas plus que les prières le pouvoir de retenir les cataractes. Quelques gouttes d'avertissement claquèrent, ici et là, puis d'un seul coup les vannes s'ouvrirent. Une pluie torrentielle s'abattit sur la vallée.

Pendant des heures, les ouvriers durent tenir le coup, trempés jusqu'à la peau, et pataugeant dans la boue. Le soir, ils prélevèrent quelques rondins aux bûchers des cours pour faire une flambée, et ils se couchèrent tôt pour permettre aux pantalons de coutil, aux gilets rouges, aux chaussettes et aux casquettes d'être à peu près secs le lendemain. Juste n'eut qu'une consolation : Marie avait gardé la poule faisane pour le soir car, dit-elle, « je savais bien que tu n'aurais pas le cœur d'en manger devant les autres ».

Paul se fit gronder pour être rentré à la maison mouillé comme un canard, mais il sut se faire pardonner en racontant les démêlés entre P'tite-Bûche et le Bouffeu, dont les ateliers se touchaient. Naturellement, les deux hommes s'étaient insultés, P'tite-Bûche ayant laissé entendre que certains ne respectaient pas les normes d'épaisseur, que c'était louche, qu'on allait voir ça, et patati et patata... Quand il avait voulu aller trinquer avec l'Avocat, le Bouffeu lui avait

carrément interdit de traverser son atelier, aussi les deux hommes en seraient-ils venus aux mains sans l'intervention de Raoul.

— Raoul est arrivé au moment où ils allaient se cogner dessus ? Tu as vu ça, toi ? demanda le père.

— Tout le monde l'a vu ! Fallait voir P'tite-Bûche rouge de colère ! C'était à se tordre...

— Qu'a décidé le garde-port ? La mise à pied ?

— Mais non ! Il a commandé à P'tite-Bûche de retourner sur son atelier. Et puis il est resté un moment à discuter avec le gros. Ce n'était plus drôle, on est partis.

— Avec Caillot, ça se serait passé autrement ! conclut Juste. Avec lui, la discipline...

— Ne t'énerve pas, intervint Marie. Toi-même, tu me demandes de ne pas te parler de ce Caillot, viens plutôt te coucher.

Dans les petites maisons des flotteurs, les hommes ouvrirent l'œil dès le point du jour. Ils prêtèrent l'oreille... La pluie, toujours. Ils enfilèrent des vêtements moites et repartirent vers les ateliers dans l'aube grise. Toute la journée des torrents se déversèrent, le lendemain aussi, et la semaine copia les jours précédents, et le travail traîna. Pourtant, la tâche ne manquait pas ! À la première branche, il fallait en assembler trois autres. Cela donnait un « coupon », soit environ quatre mètres sur les soixante-douze que compterait le train. C'était donc dix-huit coupons que chaque atelier avait à construire. Que de bûches à brouetter, de rouettes à tordre, de chantiers à encocher, sans compter les assemblages particuliers : poser la « nage », ce beau brin de bois vert que le flotteur fixait sur l'encoignure du coupon de tête et qui servait d'arc-boutant à la perche utilisée pour conduire le train ; poser les « allèges » de bois blanc moins lourd, de bouleau par exemple, aux extrémités du radeau pour les empêcher de trop s'enfoncer. Autant d'ajustages délicats que les ouvriers auraient préféré exécuter sans recevoir des rafales de pluie dans les yeux !

À la surprise générale, le premier à avoir terminé une part, c'est-à-dire un demi-train, fut Goyette. Ce dernier avait sans doute tenu à mériter le surnom d'escargot dont on l'avait affublé, car s'il avait travaillé lentement, à son habitude, il avait travaillé tout le temps, indifférent à ce qui lui tombait sur la tête.

La vision de ce demi-train conduit par les lâcheurs qui allaient le garer au port de départ relança les énergies un peu érodées par le déluge. Le lendemain, un défilé continu de parts descendit vers la station des Gords, choisie à cause des sinuosités de la rivière et de l'étroitesse de certains pertuis en aval direct de Clamecy, à une vingtaine de kilomètres plus bas, entre Lucy-sur-Yonne et Châtel-Censoir.

Cet assemblage en deux parties égales s'articulant l'une sur l'autre permettait au radeau de mieux se plier au courant. Il permettait aussi de libérer les ateliers pour commencer l'exécution de la seconde moitié, avec une ardeur d'autant plus regonflée que la date de l'éclusée qui emporterait près de cent trains d'un coup avait été annoncée par Raoul Martin :

— Dix-sept octobre, à neuf heures ! Et pas question de retarder cette date car au retour, peut-être, une bonne surprise...

Un tel sous-entendu alimenta les conversations. Allait-on flotter une fois de plus, en novembre ? On ne savait, mais beaucoup virent un heureux présage dans l'éloignement progressif des nuages. Sous un ciel moins bas, le quinze octobre, les dernières parts furent couplées aux Gords, et le seize, sans essuyer une seule goutte, chaque flotteur put construire la petite hutte triangulaire qui lui servirait d'abri. Après cela, il ne resta plus qu'à faire provision de rouettes pour parer aux incidents de la route, et à préparer les perches d'Avallan, longs brins de taillis qui dépassaient les cinq mètres avec lesquels les flotteurs dirigeaient leur train.

Le retour des Gords à Clamecy fut franchement joyeux. P'tite-Bûche, toujours remonté contre le Bouffeu, forçait l'hilarité.

— J'vais lui jouer un tour, au gros, promettait-il. Vous avez vu, j'suis garé juste derrière lui, j'ai payé l'coup aux lâcheurs pour ça. Vous allez voir c'que vous allez voir !

— On verra rien, comme d'habitude, l'excitait l'Avocat.

— J'vous répète que j'vais l'clouer, qu'i pourra plus bouger ! J'ai l'œil, moi, j'suis sûr qu'il en a mis de plus sur son train. J'vais l'clouer !

Bref, tout lui fut bon pour s'exciter. Sa dernière bordée, il la lâcha contre le personnage en uniforme qui les obligea à patienter à la porte du bureau du garde-port où ils étaient venus chercher leur paie pour l'arrangement des trains, ainsi que la lettre de voiture grâce à laquelle ils encaisseraient le prix du transport auprès du destinataire parisien.

— Gallard, la Gale, encore un inutile, gronda P'tite-Bûche entre ses dents lorsque le juré-compteur quitta enfin le bureau, raccompagné par un Raoul Martin débordant de déférence à l'égard de l'homme chargé de surveiller sa gestion.

Quand les ouvriers se présentèrent, le garde-port les toisa, avec d'autant plus de hauteur qu'il venait de s'abaisser plus bas. Mais, indifférents aux mines de Raoul, les flotteurs touchèrent leur paie, rangèrent le document qui rendait officiel leur voyage vers Paris, puis reprirent la direction du Faubourg.

Sur le pont de Bethléem, un homme agitait le bras pour les engager à se presser. C'était le Matelot, qui les interpella dès qu'ils furent à portée de voix :

— Un almanach, les gars ! Approchez, c'est plein d'écritures là-dedans !

Le propos naïf ne fit pas sourire les flotteurs. Au contraire, serrés autour de leur compagnon, ils considérèrent un moment, avec une sorte de respect, les pages imprimées de signes mystérieux. Puis, d'un même mouvement, leurs têtes

se tournèrent vers Juste, le seul qui sût lire, dans leur groupe. D'ailleurs, le Matelot s'adressa directement à lui :

— Marie t'a peut-être dit ? Quand j'ai eu fini de couper le bois, M^me^ Desrouet m'a embauché pour débarrasser son grenier. Il y en avait, des vieilleries ! Cet almanach, elle voulait le jeter, alors je l'ai gardé. Tu vas pouvoir nous le lire.

Pas question pour Juste de refuser : unanimes, les camarades reprirent la demande du Matelot. Chaque fois qu'un livre tombait entre leurs mains, du reste, c'était la même prière. Ces hommes ne savaient pas lire, mais ils aimaient entendre des histoires, le soir, à la veillée. Un livre, c'était pour eux comme une fête, une promesse de rêve, un plaisir si rare qu'ils l'économisaient en n'écoutant que quelques pages par soirée. Voilà pourquoi, de retour chez lui, Juste avertit sa femme qu'ils auraient de la visite après la soupe.

— Parce que tu vas nous mijoter une bonne soupe ! ajouta-t-il en déposant son argent sur la table.

— Avec du lard ? suggéra Marie.

— Avec du lard ! Et du chou ! J'ai envie de ça depuis des semaines !

Il prit une pièce, sortit dans la cour, appela Paul qui s'amusait avec les deux fillettes les plus âgées d'Eugénie, Martine et Thérèse, à qui sauterait le plus loin du haut du bûcher, et l'envoya Grande-Rue-de-Bethléem chez l'épicier Degas.

Le soir, alors que Marie plaçait une boule de pain sur les pommes de terre tassées dans la musette que son époux emporterait le lendemain, l'Artiste arriva. Il arrivait toujours le premier, remettait sa bûche à la maîtresse de maison, s'installait à côté de Juste sur le tabouret qu'il avait apporté, et demandait, avec un air détaché :

— On peut le voir, ce livre ?

Il ne manqua pas au rite cette fois non plus. Juste lui confia l'almanach jauni. Le flotteur poète se plongea dedans, son index cahotant de mot en mot le long des lignes. À un certain moment, il se redressa pour frotter ses yeux. Marie lui sourit pour l'encourager.

— Ah, ce n'est pas facile, lui dit l'homme. Tu as de la chance, toi, ton mari t'a appris.

Puis, se tournant vers Juste :

— Et toi aussi, tu as eu de la chance d'avoir un père qui sache lire !

— C'est tout ce qu'il a rapporté de ses campagnes derrière l'Empereur, répondit Juste. Sais-tu que mon père a appris avec un capitaine, dans un manuel où il n'était question que de grenadiers et de cuirassiers ?

Mais des coups heurtés à la vitre l'interrompirent. L'Artiste posa le livre sur la table. Entrèrent alors le Matelot et Eugénie, Hubert et Adrienne, Tête-d'Ail et Mélanie, l'Africain et Justine. Les femmes apportaient une bûche, les hommes les tabourets. Tout ce monde se disposa en cercle, près du fourneau, tout en parlant du temps souhaité pour le lendemain, des gosses laissés à la maison, de tout le petit quotidien qui faisait la vie.

Juste tournait la première page quand la porte s'ouvrit devant l'Avocat, qui agitait devant lui un sac de toile.

— Juste, tu fournis la chandelle, et vous autres la chauffe. Moi j'apporte (il secoua fortement son sac) des châtaignes !

Un cri de contentement retentit. Vite, on mit à griller les fruits bruns sur le fourneau.

— Oh là, ne commencez pas sans moi, jeta soudain une voix qui fit tourner les têtes.

Pied-de-Vigne se tenait sur le pas de la porte, les mains dans le dos, la tête en avant du corps, son long nez busqué humant l'odeur qui commençait de se répandre dans la pièce.

— Des châtaignes ? Alors, vous serez contents d'avoir de quoi les faire couler !

Il exhiba ce qu'il tenait caché derrière lui : deux bouteilles de vin. Décidément, la soirée s'annonçait bonne.

— Allez, Juste, au travail ! dit l'Africain. On va t'éplucher tes châtaignes, toi tu lis.

— Entendu, fit l'interpellé. Mais je vais d'abord vous faire jouer aux devinettes. Cet almanach ne date pas d'hier,

il a presque dix ans. J'ai sous les yeux les noms de tous les notables de l'arrondissement. Nous allons voir ceux qui ont de la mémoire !

Et Juste demanda qui était député, sous-préfet, conseiller d'arrondissement, maire, président du tribunal, juge, procureur du roi... en 1838 ! Beaucoup de noms avaient changé, et l'on se rappelait les anciennes figures, les bonnes, les mauvaises... L'Artiste remporta l'épreuve : il se souvenait de presque tout le monde. On but à son succès.

— Je vais vous lire une histoire, maintenant, annonça Juste. Elle parle d'un certain M. Édouard, un bourgeois parisien...

— Une histoire de bourgeois ? coupa Pied-de-Vigne sur un ton dégoûté.

Mais il dut se taire.

— Chut... Écoute donc !

— Oui, écoute, fit Juste. C'est un bourgeois qui rend visite à un ouvrier qui fut autrefois son employé.

Suivit une histoire très morale dans laquelle ce bourgeois, « aisé mais humain », prodiguait au malheureux ouvrier engagé sur la mauvaise pente de la paresse et de l'alcool des conseils de sagesse, de sobriété et d'amour du travail. Le fin mot de la rédemption de cet égaré tenait dans l'ouverture d'un livret de Caisse d'Épargne, sur lequel les petits sous finissaient par faire de grosses sommes. Touchante histoire, qui impressionnait particulièrement les femmes parce que son auteur évoquait en termes pathétiques les misères de l'épouse et des enfants lorsque l'ouvrier s'abandonnait à ses tristes penchants — entre deux épluchages de châtaigne, Adrienne et Mélanie essuyèrent une larme — tandis qu'il peignait sous de riantes couleurs la joie de ces gens calculant l'intérêt des sommes épargnées. Pour rendre plus frappant le bon exemple à suivre, le rédacteur n'hésitait pas à détailler l'arithmétique des pourcentages et des capitalisations, si bien que Justine, l'épouse de l'Africain, s'exclama, une fois que Juste eut terminé la peinture du bonheur retrouvé grâce aux conseils judicieux de M. Édouard :

— Ben j'vas faire comme ça, moi. J'y vas demain, placer mes sous !

— Écoutez-la ! sursauta son homme. Et avec quoi qu'on vivra, nous autres ?

— Elle aurait dû épouser le sous-préfet, ta Justine, renchérit Tête-d'Ail. Celui-là nous parlait bien d'économies, le dimanche des joutes, vous vous rappelez ?

Justine baissa la tête, vexée, et s'éplucha nerveusement une châtaigne. Qu'aurait-elle pu répliquer ? Elle avait parlé spontanément, poussée par ce besoin de sécurité qui obsédait toutes les femmes de flotteurs. Avoir un peu d'argent d'avance, c'était leur rêve. Mais ce rêve leur était interdit. Eugénie, qui pensait comme elle, dit doucement :

— Ton histoire est belle, Juste. Pourtant, quelque chose ne va pas. Ton ouvrier, il a du travail, lui. Il change de place, il s'embauche ici, puis là... Nous...

Son geste de la main voulait tout dire.

— Ben moi, j'trouve que tout ça, c'est pour des innocents. Parfaitement, des innocents ! répéta Pied-de-Vigne qui avait assez bien aidé les châtaignes à glisser dans son gosier. La Caisse d'Épargne, elle vous prend vos sous, et qu'est-ce qu'elle en fait d'vos sous ? Moi, j'y donnerai jamais.

— Quoi donc t'en ferais, d'tes sous, si t'en avais ? ironisa Hubert.

Pied-de-Vigne fit un geste, comme s'il entourait quelque chose de rond.

— J'm'achèterais un fût de vin, gars, un gros, et les intérêts, j'les tirerais à la canelle !

L'Artiste, silencieux dans son coin, se leva soudain, un doigt pointé sur le buveur. Brutale, l'inspiration venait de fondre sur lui.

Épargner est difficile,
Boire un coup bien plus facile,
Mais à force d'être soûl
Il ne t'rest'ra plus un sou !

Rires, applaudissements... grognements de Pied-de-Vigne :

— Mes sous, j'en fais c'que j'veux ! Et d'abord, l'alcool, ça conserve.

Juste intervint.

— Ne commencez pas à vous chamailler. D'ailleurs, il se fait tard, et demain l'éclusée ne nous attendra pas.

Ce rappel fit lever tout le monde. Quelques baisers claquèrent, les hommes reprirent les tabourets, puis les visiteurs quittèrent la pièce chaude pour plonger dans la nuit. Juste rappela au Matelot et à Eugénie de secouer Lucas de bonne heure, car il fallait se rendre aux Gords avant neuf heures. Puis il poussa le loquet, remit un peu d'ordre tandis que Paul se glissait sous sa couverture et que Marie balayait les épluchures de châtaignes pour les jeter dans le feu.

— Je vais remettre une bûche, ajouta-t-elle, ça maintiendra un peu de chaleur pendant la nuit.

Elle repoussa le loquet et sortit dans la cour. Juste déboutonnait sa vareuse quand un cri le fit sursauter. Il se précipita vers la porte et se heurta à Marie, dont le visage trahissait un coup de frayeur. Derrière elle se découpa immédiatement une haute silhouette.

— Excusez-moi, je n'ai pas voulu vous faire peur, dit la voix de l'ombre. Juste attira Marie à l'intérieur et interrogea :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

La silhouette fit un pas, le visage s'éclaira.

— Monsieur Jusserant..., dit Juste lentement.

Il ne chercha pas à masquer son étonnement de voir, chez lui, à cette heure, l'agent-voyer municipal.

— Pardonnez-moi, Madame, je n'ai pas l'intention de m'introduire dans votre logis. Je souhaiterais simplement avoir un entretien avec vous, Monsieur Bourdon, si possible seul à seul...

— Je n'ai rien à cacher à ma femme, dit Juste.

— Je comprends bien... Mais je préférerais que vous en jugiez après m'avoir entendu...

Le bras du visiteur montrait la direction de l'Yonne. Juste sentit la main de Marie saisir la sienne. Il ne se retourna pas, mais il la devina, déjà inquiète. L'homme, enveloppé dans

une longue cape, chapeauté, avait une allure de conspirateur. Pourtant, sa figure encadrée d'une barbe blonde dégageait la même impression d'affabilité qui avait arrêté le regard du flotteur le dimanche des joutes, et le caractère de franchise qui émanait de ses yeux bleus prêchait de manière indiscutable en sa faveur. Juste, d'ordinaire peu enclin à faire confiance au premier venu, pressentait une nature loyale chez cet homme, qui l'avait tout de même intrigué à deux reprises, déjà. Il se décida.

— Enferme-toi, Marie. Je te promets de revenir vite.

— Je ne retiendrai pas votre mari longtemps, Madame, ajouta l'homme. Permettez-moi de vous souhaiter la bonne nuit.

Marie salua d'un simple signe de tête et regarda partir Juste sans beaucoup de plaisir.

Dehors, la nuit était fraîche, mais belle. Quelques étoiles brillaient. Pas de vent. La première pensée de Juste fut que le beau temps serait au rendez-vous du grand départ, mais vite il revint à son voisin, qui l'entraînait vers le chemin de halage. Ils s'arrêtèrent derrière une pile, un peu au-delà du lavoir.

— Vous ne désirez pas qu'on nous voie ensemble ? remarqua le flotteur.

— En effet, Juste Bourdon, je ne tiens pas à vous compromettre. Vous m'écoutez ?

— Je suis là pour ça.

— Alors, je n'emprunterai pas de chemins détournés, et je vous dirai tout de suite que les choses bougent en France, et qu'elles vont bouger de plus en plus. La révolution se prépare. Je l'avoue tout net : je suis favorable à ce bouleversement, et j'essaie de contribuer à ce qu'il arrive le plus tôt possible.

L'homme se tut. Juste ne dit rien. La révélation ne le surprenait pas vraiment. Cette visite nocturne, cette conversation secrète, c'était bien dans les manières de ceux qui souhaitaient le départ du roi, l'avènement de la République. Il en avait rencontré, à Paris, de ces hommes-là, au café À

la flotte, surtout, où les flotteurs se retrouvaient avant de rentrer au pays. Un entre autres les avait amusés, au début des années quarante. Il leur parlait toujours à voix basse, vidait un verre et s'enfuyait, prétendant que la police était à ses trousses. Mille fois, il leur avait soufflé la grande nouvelle : « La République est pour demain ! » Les flotteurs l'avaient baptisé Saint-Glin-Glin, tant la République se faisait désirer...

Étienne Jusserant n'avait rien de ce pitre, Juste en convenait. Il le trouva cependant bien léger de dévoiler ses opinions si franchement.

— Vous ignorez qui je suis, prononça-t-il. Je pourrais vous dénoncer. Pourquoi courez-vous ce risque ?

— On ne prépare pas une révolution sans risque, répondit doucement Jusserant. Mais est-ce que j'en cours un en m'adressant à l'homme qui a tenu tête au sous-préfet, au maire, à l'agent général ?

Juste pensa que Marie avait raison : il s'était fait remarquer.

— Je n'ai parlé que pour réclamer le droit de travailler, répondit-il. N'importe qui pouvait parler de même. D'ailleurs, je n'étais pas seul, ce jour-là, tous les flotteurs étaient derrière moi !

— C'est exact... derrière vous ! Vous ne le savez peut-être pas, mais beaucoup d'hommes pensent comme vous, ils réclament aussi le droit au travail. Dès que la République sera établie, elle reconnaîtra par la loi ce droit sacré. C'est une de nos premières revendications...

— Dès que la République sera établie ? Vous avez rudement l'air sûr de ce que vous dites !

— La France bouge, je vous le répète, insista Étienne Jusserant. Sous couvert de banquets, dans toutes les villes d'importance, les partisans de la Réforme se réunissent, et réclament une modification de la loi électorale, réclament l'éducation gratuite pour tous les citoyens, ré...

— Oh, ne vous emballez pas, coupa Juste avec calme. Tout cela, c'est très beau, mais nous savons, nous, les flotteurs, qu'il ne suffit pas de réclamer pour obtenir !

— Je m'en suis rendu compte, le dimanche des joutes, reprit l'agent-voyer en s'efforçant d'adopter un ton moins passionné. M. Rameau a redouté l'émeute, il l'a dit, après, dans la tribune. Eh bien, nous, nous n'éviterons peut-être pas l'émeute... Mais enfin, le progrès social, la liberté, le droit au travail méritent bien un peu de remue-ménage, non ?

Juste ne répondit pas. Les flotteurs étaient des hommes réalistes. S'ils flottaient, ils touchaient la paie. S'ils ne flottaient pas, c'était la misère. Les grands mots, les promesses, du vent ! Pourtant, il n'était pas insensible à la chaleur des propos de son interlocuteur. Certes, l'agent-voyer n'avait rien d'un ouvrier. Ses manières, son langage trahissaient une éducation bourgeoise. Mais il parlait avec son cœur, Juste sentait cela, et il eut l'impression que garder le silence revenait à opposer l'indifférence à la générosité. Ce sentiment l'engagea à expliquer ses réticences :

— Nous souhaitons des choses simples, Monsieur. Travailler, bien sûr, pour ne pas vivre comme des miséreux, élever nos enfants, dignement... Vous, vous semblez attendre beaucoup plus, et je me demande si vous ne vous faites pas des illusions. Non, ne le prenez pas mal, fit-il en réponse à un sursaut d'Étienne Jusserant, tous les flotteurs vous parleraient comme je fais. Du travail, du pain, c'est le cri que depuis mon enfance j'entends pousser sur les ports. Je n'en ai jamais entendu d'autre. Est-ce que les hommes qui préparent la République savent ce que c'est que d'avoir faim, d'avoir froid ? C'est de cela, d'abord, qu'elle devra s'occuper, la République. De la faim et du froid.

— Elle s'en occupera, Juste ! Et vous êtes de ceux qui peuvent nous aider ! répliqua Étienne Jusserant avec élan.

Juste remarqua que son interlocuteur l'avait appelé par son prénom, emporté par la ferveur qui le prenait dès qu'il évoquait la République. Pour la seconde fois, cet enthousiasme le toucha.

— Qu'attendez-vous de moi, exactement ? se décida-t-il à demander.

L'agent-voyer se mit à chercher sous sa cape quelque chose qu'il avait soigneusement dissimulé. Il extirpa finalement une enveloppe.

— Voilà, fit-il. Il s'agirait de transmettre ceci à une personne que je vous indiquerai si vous acceptez. Jusqu'à aujourd'hui, cette mission était assurée par quelqu'un que vous connaîtrez si vous œuvrez encore avec nous à l'avenir. Sachez simplement que, malgré nos précautions, la police parvient à casser le fil qui rattache les uns aux autres les partisans de la Réforme. Filatures, dénonciations, imprudences, nous devons compter avec tout cela et, précisément, le messager en question ne pouvait se permettre un déplacement dans la capitale sans attirer sur lui l'attention.

— C'est donc moi que vous avez choisi. À qui dois-je remettre...?

Il montra l'enveloppe.

— Clément Géraud. Deux, passage de la Main-d'Or, deuxième étage, porte face. La ruelle donne dans le faubourg Saint-Antoine, à environ cinq cents mètres de la place de la Bastille. L'homme est menuisier. Vous direz : « Je viens de faire un long voyage. » Il répondra : « Vous êtes sur le bon chemin. »

Juste se contenta de tendre la main sans poser aucune question. Il ne voulait pas le montrer, mais ce rôle inattendu de commissionnaire le troublait grandement. Quand l'enveloppe glissa des mains d'Étienne Jusserant entre ses doigts, il eut l'impression de devenir d'un seul coup l'homme que l'on épie, que l'on traque, que l'on saisit... La voix de son « complice » le réveilla :

— Quand vous serez de retour, d'ici une petite quinzaine, je m'arrangerai pour vous rencontrer. Il peut y avoir une réponse. Voilà. C'est tout. Merci, Juste. Au revoir.

Le flotteur attendit qu'Étienne Jusserant se fût éloigné vers le pont de Bethléem pour quitter l'abri de la pile. Quand il atteignit la cour, il ne remarqua aucune lueur filtrant de

chez lui. Tant mieux si Marie s'était couchée. Il n'avait pas envie de subir son interrogatoire.

Il tourna la clé avec des précautions de voleur, poussa la porte, la referma sans bruit et, profitant des ronflements de Paul, il se défit de ses vêtements. Il s'approcha du lit, s'allongea en essayant de se faire léger, léger...

— Que te voulait cet homme ?

Naturellement, Marie ne dormait pas. Juste bâilla, histoire de se donner du temps.

— Bah, des histoires sans intérêt qu'il n'osait pas raconter devant toi... Il a connu une femme, autrefois, à Paris, inventa-t-il sans savoir où son imagination le menait. Il a eu un enfant avec elle, qu'il voudrait revoir. Mais la femme a changé de domicile. Alors, il m'a demandé si je pouvais me rendre auprès de son frère... de son frère à elle, pour apprendre la nouvelle adresse...

— Il ne peut pas lui écrire, à ce frère ?

— Euh... non, il ne veut pas laisser de trace, question de justice... Tu sais, je ne lui ai pas trop posé de questions...

— Tu aurais dû. Il ne peut pas faire ses commissions lui-même ?

— Penses-tu ! Ses fonctions le retiennent ici. Il ne peut pas s'absenter comme il veut !

— Mais pourquoi te demander à toi ? Tu n'es pas le seul à aller à Paris !

— Eh, c'est ce que je lui ai dit : pourquoi moi ? Alors il m'a répondu : pourquoi pas vous ? Eh !

Marie soupira. Elle trouvait avec raison l'histoire extravagante. Juste bâilla de nouveau.

— Je tombe de sommeil ! Ne te tracasse pas, va, je ferai un saut chez ce frère, ça ne me retardera guère. Et ce n'est peut-être pas mauvais de rendre service à un homme qui a régulièrement affaire au maire...

— Ah bon ? fit Marie en se pelotonnant contre lui.

Juste, mal à l'aise d'avoir si facilement menti, serra sa femme, très fort, comme pour se faire pardonner.

IV

L'aube arriva vite. Tout le monde dans le faubourg se leva de bonne heure. Le départ des flotteurs, cela faisait penser aux marins qui partaient sur la mer pour de longs jours. Les dangers étaient moins grands, peut-être, mais de mauvais coups risquaient aussi sûrement de vous briser, et de vous transformer en Matelot, ou pis encore, en épave flottant dans un océan de bûches tourbillonnantes. C'est pourquoi les hommes, le sac de provisions au dos, embrassaient femme et enfants avant de prendre la direction des Gords.

Sur la route, les groupes s'échelonnaient, bavards. Dans celui où l'Avocat ne cessait de taquiner P'tite-Bûche, qui ne démordait pas de son projet de clouer le Bouffeu, Juste marchait sans mot dire. L'idée qu'il transportait un pli compromettant ne le quittait pas. Agent des républicains, donc partisan du désordre, ennemi de la société, rouge, meneur... Il n'avait pas oublié ces accusations dont Caillot, l'ancien garde-port, le maire, ensuite, l'avaient gratifié, lors de la grande grève de 41. Ces mots avaient sonné comme des menaces. Marie en avait été bouleversée parce qu'elle redoutait que Juste ne soit surveillé, fiché, et ce n'est qu'au fil des mois qu'elle avait retrouvé la tranquillité.

« Pourtant, cette fois-là, je n'ai fait que réclamer un meilleur partage du travail, comme toujours...», se disait Juste. Un coup de coude le tira de ses pensées. P'tite-Bûche, d'un clin d'œil, rengageait à traîner un peu.

— J'ai quèqu'chose à t'dire, Juste, commença le petit flotteur à voix basse. J'ai payé le coup aux lâcheurs pour qu'ils placent mon train après çui du Bouffeu.

— Tu l'as déjà dit.

— Ouais... mais j'ai aussi demandé qu'ils placent le tien pile devant. Comme ça on l'coince !

Juste fit la grimace.

— Qu'est-ce t'as encore manigancé ?

— J'veux clouer l'gros entre Sery et Trucy, dans l'épingle à cheveux. Seulement, j'peux prendre du retard au passage

des pertuis. Alors toi, tu l'freines, le temps qu'j'arrive ! Là, j'coupe tout droit au lieu de suivre la courbe et j'lui fais une queue de poisson. Il aura peur que je l'cogne, il déviera, et comme le courant est terrible à la sortie du virage, il filera direct sur les bassiers ! Cloué sur le banc de sable !

— Es-tu sûr, avec toute la pluie qui est tombée ?

— Il ne pleut plus depuis deux jours ! En plus, j'suis certain qu'il a épaissi son train. Et puis, tu connais l'coin, s'il reste pas cloué, il ira dire bonjour au talus... crac !

Crac ! C'était tout simple. P'tite-Bûche se mit à siffloter, fier de son idée.

— Suppose qu'il ne dévie pas, qu'il t'accroche ? Crac ! Mais tous les deux !

— Alors tu m'laisses pas dans l'ieau, hein ? N'aie crainte, va, tu m'connais !

Et il recolla au groupe, qui atteignit les Gords sous un ciel sans nuage : que du bleu, un bleu d'aquarelle, dont on eût vainement cherché les reflets sur l'Yonne car les eaux disparaissaient sous les gigantesques radeaux.

Chaque flotteur, accompagné de son p'tit homme, se rendit sur son train et procéda aux ultimes vérifications avant le départ, tandis que les commis de navigation s'assuraient que tout le monde partait avec sa lettre de voiture. Au-dessus d'Armes, en amont de Clamecy, les meneurs d'eau avaient fait ouvrir les vannes afin de vider les biefs, créant ainsi la crue artificielle qui emporterait les trains à partir de neuf heures. Les flotteurs détachèrent le chantier qui retenait leur radeau à la rive puis, leur longue perche d'Avallan en main, se mirent à guetter l'arrivée de l'éclusée.

Les cloches de l'église de Châtel-Censoir sonnèrent neuf coups. Le grand moment était arrivé. Les hommes sentirent sous leur plancher de bois le courant prendre de la vitesse.

— La pointe de l'eau ! crièrent commis et gardes, plantés sur la rive.

Alors, un à un, poussés par les flotteurs aidés des p'tits hommes, les grands radeaux s'éloignèrent du bord, gagnèrent la pleine eau, puis s'abandonnèrent à la puissance

du courant. Spectacle impressionnant : semblable à un monstrueux animal brun, la rivière se mettait en marche.

Jambes écartées, mains serrées sur sa perche, Juste prenait la brise à pleins poumons. Il goûtait avec un plaisir intense la fraîcheur de l'air, la limpidité du ciel, le roulis du radeau. Mais très vite, il lui fallut s'arracher à la griserie. En aval de Châtel-Censoir, une succession de méandres confisquait l'attention. Dès l'amorce de la première courbe, par appuis de sa perche sur le talus herbeux, Juste contraignit la proue à garder ses distances par rapport à la rive. Seulement, les méandres se suivent et ne se ressemblent pas. Tout y est affaire de calcul et de connaissance parfaite de la rivière. Pour éviter de s'engraver sur un bassier, il était ici nécessaire de longer la berge, là de s'en éloigner. Vigilance, technique, expérience, on n'était bon flotteur que si l'on possédait au meilleur degré ces qualités.

Commander au p'tit homme demandait également le geste sûr, la décision prompte. En compagnie de Lucas, Juste se sentait tranquille. Avec son père, le garçon avait été à bonne école. Au demeurant, heureusement pour les conducteurs, la rivière filait droit parfois. Après le passage au pied des rochers du Saussois, par exemple, le train voguait calmement sur près de cinq kilomètres. Précieuse halte avant le nouvel effort, car bientôt se présentait le pont de Mailly-le-Château, dont les piles rapprochées plongeaient dans l'Yonne au beau milieu d'un méandre très serré. Là, le train devait se glisser sous l'arche comme un fil dans le chas d'une aiguille. Dès que le nez du radeau pointait sous le pont, le p'tit homme laissait filer l'arrière vers la rive, tout en en maîtrisant l'élan. Le flotteur maintenait alors la masse de bois au ras des piles puis, le train engagé, abandonnait ce travail au gamin et se hâtait de redresser la proue pour amorcer le virage.

L'opération, à cause de l'angle fermé du méandre, demandait au flotteur un engagement physique total. Pas question de souffler, cependant. À courte distance, un pertuis ouvert dans une retenue d'eau attirait les radeaux comme l'aimant

attire le fer. À l'approche de la chute, la rivière devenait lisse, huileuse, profonde. Ajustant sa trajectoire sur celle du train précédent, le flotteur voyait tout à coup celui-ci disparaître, littéralement avalé par le gouffre. L'étroit passage entre les murs du pertuis était libre... Aspiré, le radeau filait, filait vite, de plus en plus vite, et soudain, sous le nez, le vide ! À ce moment précis, le flotteur engravait la pointe de sa perche dans le sable, contre le courant, et bloquait l'autre extrémité sous l'une des oreilles solidement fixées au coupon de tête. Sous la violente poussée du flot, la masse de bois se cabrait au-dessus des tourbillons mugissants, selon une inclinaison qui lui évitait de piquer brusquement du nez. Quelques instants plus tard, elle s'abattait, dans un éclaboussement de mousse et d'écume. Le flotteur, ramassé sur lui-même, stabilisait son équilibre, alors que la queue de train glissait encore au niveau supérieur, plusieurs mètres au-dessus de lui.

En dépit du danger que présentait ce bond énorme, Juste aimait l'accélération furieuse, le freinage soudain, l'ample mouvement de bascule, la double gerbe enfin, qui saluait les retrouvailles du train avec le flot grondant. Il aimait sentir sous ses pieds vibrer le plancher de bois. Il avait l'impression que son radeau vivait, qu'il résistait à l'éclatement, que les trois mille nerfs de ses rouettes resserraient leur étreinte.

Quand le fracas de la chute se fut éloigné, quand l'Yonne s'ouvrit devant lui comme une large avenue bordée de peupliers, Juste jeta un œil vers Lucas. Le garçon leva un bras en signe de victoire. Ils venaient de remporter une victoire, en effet. Mais flotter sur cette rivière, c'était livrer bataille sur bataille. Le flotteur, sentinelle infatigable, devait monter une garde de tous les instants. Ponts, méandres, pertuis, autant de places fortes à enlever, avec pour seule arme une longue perche de bois. Non, pas tout à fait. Avec la force dans les bras, aussi, et l'intelligence dans la tête.

— Ce qu'on a là-dedans, disait l'Artiste en se frappant le front, et il s'y connaissait, c'est aussi utile que ce qu'on a là-dedans !... Et il se tâtait les biceps.

Unanimes à ratifier cette vérité, les flotteurs ne ressentaient que plus vivement l'injustice de gagner si peu. La Compagnie ne voyait en eux que des bras à louer, rien de plus. Pourtant, jusqu'à Auxerre, vingt-trois pertuis redonnaient force au courant. Cela signifiait qu'à vingt-trois reprises en cinquante kilomètres il fallait ajuster les passages, plonger dans les gouffres, maintenir la ligne. Est-ce que ce travail était à la portée du premier venu ?

Ainsi, tandis que le soleil brillait dans un ciel bien propre, Juste imaginait déjà la prochaine embûche, profitant d'un répit pour manger un morceau.

— Lucas, cria-t-il en désignant l'habitacle au milieu du train, apporte-moi un bout de pain et une pomme ! Prends la même chose pour toi !

— Vous avez vu, lui signala le garçon en lui donnant son quignon, le Bouffeu a eu du mal à reprendre la ligne, il est loin derrière.

Juste hocha la tête. Il ne voulait pas contrarier P'tite-Bûche, mais cela le gênait de jouer un sale tour à un flotteur. Que le gros soit retardé lui éviterait d'intervenir quand arriverait le fameux méandre de Trucy. Il n'en demeurait pas moins curieux de voir ce qui allait se passer.

Après la terrible courbe, une belle coulée de deux kilomètres lui permit de regarder sans risque, et ce qu'il vit illustra à la perfection le plan conçu par P'tite-Bûche. Le Bouffeu, prudemment, longea la rive droite, mais au moment où il s'apprêtait à s'en écarter, à cause des hauts-fonds connus à la sortie de l'épingle à cheveux, le train de la rancune surgit, coupant au plus court de la courbe, au risque de s'engraver lui-même sur le bassier qui prolongeait la pointe du méandre. La manœuvre hardie fit hurler le Bouffeu au point que Juste l'entendit. Cri de surprise, d'abord, de fureur, ensuite, qui s'estompa vite. Le train de P'tite-Bûche avait repris le fil de la rivière et se rapprochait, poussé à grands coups de perche, tandis que la silhouette de moulin à vent de Thomas Maquignon diminuait dans le lointain.

— Cloué ! triompha P'tite-Bûche dès qu'il s'estima à portée de voix de Juste.

Il trépignait sur son train, heureux comme un gosse qui a réussi une bonne niche.

Ils eurent des nouvelles du Bouffeu plus tard, dans l'après-midi, lorsqu'ils se garèrent en aval de Cravant, après le confluent de la Cure, dans l'attente d'une éclusée qui grossirait leur convoi d'une vingtaine de trains en provenance de Vermenton.

Le gros était bel et bien engravé. Chaque flotteur qui arrivait débitait le même refrain : il avait doublé le Bouffeu dans l'épingle de Trucy, un Bouffeu apoplectique, vociférant : « Si vous voyez P'tite-Bûche, dites-lui qu'il me paiera ça ! » Alors le flotteur minuscule faisait la bête.

— Moi ? Mais j'ai rien fait ! Rien de rien !

L'éclusée sur la Cure étant prévue pour le lendemain, un va-et-vient s'organisa entre le port et le cabaret du village. La lettre d'Étienne Jusserant n'incita pas Juste à s'y associer. Une dispute, une rixe, les gendarmes arrivaient... très peu pour lui ! Avec Lucas, il s'occupa à remplacer les rouettes craquées puis, la nuit venue, tous deux allumèrent un feu sur la berge. Ils mangèrent des pommes de terre cuites dans la cendre, avant de s'enrouler dans une couverture sous leur hutte flottante.

Au matin, l'éclusée eut lieu, le voyage reprit, ponctué de ses passes difficiles jusqu'au pertuis du Bâtardeau, aux portes d'Auxerre. Dans la traversée de la grande ville, les trains croisèrent des embarcations de toute taille, barcasses, chalands, coches d'eau, tout un monde flottant qui s'égaillait lorsque les monstres de bois s'engouffraient sous les arches avec l'autorité que donne la puissance. Auxerre laissée en arrière, on était tranquille jusqu'à Monéteau. C'est après que la rivière redevenait capricieuse, dans les bosses de Régennes, où une extraordinaire série de méandres épuisait les flotteurs.

Juste s'y montra particulièrement vigilant, surveillant sans cesse Lucas, qu'il sentait nerveux. Le garçon ne pouvait

manquer de se souvenir que son père avait craqué là, un peu après Gurgy. Pourtant il ne commit aucune faute de navigation, et Juste ne lui ménagea pas ses compliments lorsqu'il le débarqua à Bassou, où les p'tits hommes quittaient les trains. À pied, ils regagnaient Clamecy, négligeant le trop coûteux coche d'eau au profit d'un retour en forme d'escapade.

Si les flotteurs poursuivaient seuls la descente vers Paris, c'est que le chapelet d'embûches des bosses de Régennes constituait d'une certaine manière les dernières cartouches tirées avant la fin des hostilités. Ensuite, en effet, l'Yonne adoptait vis-à-vis des flotteurs une attitude plus conciliante. À l'impétuosité de la jeunesse succédait enfin une maturité assagie. Le Serein, d'abord, l'Armançon, avant Migennes, coulaient leurs eaux dans son lit plus large qui, par Joigny et Sens, s'étirait jusqu'à Montereau, où la Seine recueillait ses eaux morvandelles.

Cette accalmie de la rivière ne coïncida pas du tout pour Juste avec un retour à la tranquillité d'esprit. De Bassou jusqu'au confluent avec le fleuve, les trains étaient couplés, et le sien le fut avec celui de P'tite-Bûche. Son ami le soûla littéralement en ressassant à longueur de journée ce qu'il dirait aux messieurs de la Compagnie pour sa défense, une fois rentré à Clamecy. À Bassou, en effet, un commis de navigation avait demandé au petit flotteur son témoignage sur les circonstances de l'accident survenu au Bouffeu. P'tite-Bûche avait raconté l'histoire à sa façon ; malheureusement, le gars du Crot-des-Grenouilles qui le suivait, interrogé à son tour, l'avait racontée à la sienne. Le commis n'avait fait aucun commentaire, mais à son sourire ironique, P'tite-Bûche avait deviné auquel des deux témoignages l'homme prêtait foi.

Par chance pour Juste, à partir de Montereau, les trains étaient triplés, et P'tite-Bûche déversa ses explications, plus embrouillées à mesure qu'il les répétait, dans les oreilles toutes neuves de leur nouveau compagnon, Armand Bigot. Une bonne pâte d'homme, Armand, qui faisait « oui, oui... », l'œil rivé sur la rive gauche.

Juste surveillait le côté droit. Sur la Seine, les dangers venaient principalement de la navigation fluviale. Trois trains de front, cela formait un radeau extraordinaire de quinze mètres de large sur ses soixante-douze mètres de long, une masse dont ne prenaient pas toujours conscience certains mariniers, innocents qui s'imaginaient que l'on déplaçait l'île flottante aussi facilement que leur petit bateau !

À cause de ces imprudents, les flotteurs avaient tous, engrangées dans leurs souvenirs, plusieurs anecdotes à l'issue dramatique, et Juste comme les autres ne se laissait pas endormir par le cours régulier du fleuve. Il veillait donc, perche d'Avallan en main, accordant ici et là un regard aux berges. Les yeux fermés, il eût pu décrire le paysage de Clamecy à Paris. Les prés, les fermes, les lavoirs, les lignes de peupliers, les boules de saules, tout lui était connu. Enfant de sa petite cité nivernaise, il se sentait en même temps l'enfant d'un pays plus vaste. Son horizon n'était pas limité, comme celui du laboureur, aux bornes de son champ, ni fermé, comme celui de l'artisan dans son échoppe. Le ciel immense au-dessus de sa tête, la ligne du fleuve étirée devant lui, les plaines sur ses flancs, qui se noyaient au loin dans des forêts, tel était son univers, tel était ce qui gonflait son être de joie et qu'il avait déposé dans la corbeille de mariage de Marie, douze ans plus tôt. Douze années depuis leur escapade d'amoureux, l'âge du P'tit-Parisien... C'était hier. Involontairement, Juste détourna la tête vers le milieu de son radeau. Marie était là, assise près de l'habitacle, en appui sur les coudes. Son corps de vingt ans, sa robe à fleurs, ses boucles levées par la brise, son sourire heureux... Il ferma les yeux un instant, en proie à un léger vertige.

Il les rouvrit, en garde de nouveau. Cela lui faisait du bien de penser à Marie. Il l'avait quittée depuis huit jours maintenant, mais on arrivait à Melun, demain ce serait la dernière étape. Si tout se passait bien, il filerait porter la fameuse lettre, et prendrait la route du retour le soir même.

Tout se passa à peu près bien. Les trains se garaient les uns à la suite des autres à Charenton, à proximité du confluent

de la Seine et de la Marne. Des officiers « metteurs à port » attribuaient là un rang d'arrivage, ensuite il fallait attendre la venue du pilote spécial qui descendrait le train dans Paris. Juste battit la semelle de deux heures de l'après-midi jusqu'à six heures sur le port de Charenton avant de voir arriver son pilote, Émile, dans tous ses états.

— On ne sait plus où donner de la tête ! Quatre gars de chez nous sont malades, j'arrête pas ! Bientôt, on nous demandera de travailler la nuit !

Juste, trop heureux qu'Émile prenne en main la conduite de son train, se garda bien de répliquer que la Compagnie ne se gênait pas pour le leur imposer, parfois, et que de toute façon lui ne se plaindrait pas d'avoir trop de travail ! Émile était un peu soupe au lait. S'il prenait mal la réflexion, il risquait de le laisser en plan jusqu'au lendemain. Il se contenta d'un vague hochement de tête, mais Émile ne le regardait plus. Visiblement, l'homme avait hâte de finir sa journée et, avec une étonnante dextérité, guida le grand radeau au milieu d'une circulation fluviale dense malgré la nuit tombante.

— T'es pour la Tournelle, chez Barbet ! lança-t-il. Tes parti quand ?

— Neuf jours !

— Pas mal... Mais c'est pas pour ça qu't'auras un pourboire !

— Je le sais bien !

Dès qu'Émile eut manœuvré pour ranger le train à l'emplacement prévu pour son déflottage, en face de l'île Saint-Louis, Juste fila chez le réceptionnaire, lui présenta sa lettre de voiture, encaissa la somme inscrite et quitta le sieur Barbet avec l'intention de se rendre passage de la Main-d'Or. Il se heurta à Armand Bigot.

— Tu m'attends, Juste ? On va À la flotte ensemble ?

— Euh... non, j'ai d'abord des courses à faire, pour Marie. Plus tard, Armand, s'excusa Juste qui avait envie de se défaire sans délai de la lettre d'Étienne Jusserant.

Il quitta les lieux en direction du pont de la Tournelle, coupa l'île Saint-Louis, longea le port des Célestins, et gagna la place de la Bastille par le dédale des petites rues coincées entre la Seine et la rue Saint-Antoine. Il hâtait le pas sur le pavé gras de ces ruelles coupe-gorge, sans lumière. Il butait dans des amas de détritus d'où sourdaient brusquement des puanteurs immondes, jurait entre ses dents contre toute cette saleté, soulagé d'atteindre enfin la place où se dressait la colonne de Juillet. Les derniers omnibus tournaient autour du monument avant de remonter vers la Madeleine. Des passants circulaient sur la place, tranquilles. Il s'engagea dans la rue du faubourg Saint-Antoine, aussi mal éclairée que possible. À quartier populaire, chiche lumière, comme il se doit. Cours, impasses, débouchaient tous les trente pas dans la grande rue. Juste commença de fouiller dans l'ombre. Une plaque le renseigna : passage de la Main-d'Or.

« Voyons, à gauche ou à droite ? » Il opta pour la maison de gauche qui faisait l'angle avec le Faubourg. Il distingua un gros 2 peint au-dessus de l'entrée noire comme un tombeau. « Qu'est-ce que je fiche ici, rumina-t-il. Si Marie savait... »

Mais il chassa la pensée de Marie. Elle n'avait pas sa place ici. Allons, vite ! Il s'enfonça dans l'ombre, trouva l'escalier, un vrai colimaçon... Premier palier, second, porte en face. Un rai de lumière...

Juste frappa deux petits coups. Bruit de chaise, bruit de pas, bruit de loquet...

— Clément Géraud ? demanda-t-il à l'homme qui venait d'ouvrir. Je viens de faire un long voyage.

— Ah, vous êtes sur le bon chemin ! Entrez.

Le loquet retomba. D'une main, l'homme désigna la chaise de l'unique pièce maigrement meublée. Lui-même s'assit sur le lit de bois, dont Juste remarqua tout de suite les moulures élégantes. Noble couche, dans un tel réduit !

— Je suis ébéniste, dit Clément Géraud qui avait suivi le regard de son visiteur.

— On m'a dit menuisier.

— Vous venez de Clamecy, je le parierais, dit l'homme vivement. Il n'y a qu'Étienne pour confondre un ébéniste et un menuisier. Ah, je l'aime bien, mais... Vous vous y connaissez en bois ?

— Ça dépend, je suis flotteur.

— Flotteur ? Eh bien ça, c'est encore autre chose ! Quel métier ! Dangereux, pénible et tout ! Moi je vous admire. Quand les gens mettent leurs bûches dans le feu, ils ne savent pas ce qu'il en a coûté à des gars comme vous pour les amener jusqu'à Paris.

C'était bien la première fois que Juste entendait parler des flotteurs en termes si élogieux. Il en fut étonné, presque gêné.

— Chaque métier a ses inconvénients, fit-il observer. Celui de ne pas rapporter grand-chose, par exemple.

Clément Géraud éclata d'un rire clair.

— Bien dit ! Mais nous allons changer ça ! D'abord, dis-moi ton nom... Tu permets que je te tutoie, on est pour la même cause, tous deux.

— Je m'appelle Juste Bourdon.

— Eh bien, Juste, tu manges, tu bois, tu es ici chez toi. Après, tu me diras ce qui t'amène.

Juste tenta de refuser, mais la miche de pain, le talon de jambon, la bouteille, tout cela relevé de la figure engageante de l'hôte, lui interdit de torturer plus longtemps son estomac vide.

— Je n'ai rien à dire, fit-il en se coupant une tranche. Tout est là-dedans.

Il posa son couteau pour tirer le message de sa poche et le tendre à Clément. Il se mit à manger, tandis que l'ébéniste décachetait l'enveloppe. Ce dernier en sortit une lettre, et une seconde enveloppe. La lecture du feuillet l'absorba un bon moment. Juste mâchait, tout en se demandant s'il repartirait par les quais ou par la place du Trône. La voix de Clément le tira de ses réflexions.

— Dis voir, je lis ce qu'Étienne me raconte à ton sujet... Tu leur tiens sacrément tête à tes bourgeois de Clamecy !

Juste vida le vin qui restait dans son verre. Il eut une fois de plus l'envie de remettre son rôle à sa vraie place, mais après tout, il avait rendu le service promis, il n'avait plus qu'à s'en aller. Il se leva.

— Bon. Je te remercie, Clément, ça m'a retapé. Mais je ne suis pas d'ici.

— Comment, comment, et cette lettre ? insista l'ébéniste en agitant la seconde enveloppe. Elle n'est pas pour moi, elle est pour Germain Lecœur !

— Je ne connais pas cet homme-là, dit fermement Juste. La lettre, tu la lui remets toi-même, c'est simple.

— Entendu, mais s'il y a une réponse ?

Juste serra les mâchoires. Jusserant avait prévu cette éventualité, il s'en souvenait. Il était bel et bien coincé.

— Quand rencontres-tu ce Germain Lecœur ?

— Demain soir, à une réunion. Si Étienne t'a envoyé à moi, c'est parce que Germain n'est pas toujours à Paris. Il accompagne Louis Blanc en tournée. Avec la campagne des banquets qu'il mène en ce moment, il est plus souvent aux champs qu'à la ville ! Mais toi, tu n'es tout de même pas si pressé de rentrer au pays ?

— Pourquoi non ? J'ai une femme, au pays, et puis, ces temps-ci, nous n'avons pas beaucoup de travail. Le Commerce a parlé d'un second convoi, je ne tiens pas à ce qu'il me passe sous le nez !

— Bonnes raisons ! répliqua Clément sur un ton compréhensif. Nous en sommes tous à courir après le travail. Ne t'en fais pas, Étienne a envisagé le cas où tu serais retardé. Tu rentreras par la diligence.

Juste écarquilla les yeux.

— Qui paiera ?

— Je t'expliquerai... mais pas ce soir, répondit Clément en lorgnant la chandelle. La lumière coûte cher, nous aurons le temps de parler demain. Tiens, prends mon lit, ajouta-t-il en se levant. Moi, je vais coucher... là-dessus.

Il s'était baissé pour tirer de sous la table une couverture ficelée.

— Pas question ! Un flotteur est habitué à dormir sur la dure !

Clément comprit qu'il aurait tort d'insister. Peu après, le sommeil régnait dans la petite pièce.

Juste se réveilla en sursaut. Il se mit debout, s'étira, des yeux fit le tour de la chambre. Le lit ne contenait plus son hôte. Son attention fut alors attirée par une série de coups sourds. Il sortit sur le palier.

— Clément ! appela-t-il.

Les coups cessèrent. Clément parut, un maillet dans une main, un ciseau à bois dans l'autre.

— Salut, flotteur ! Bien dormi ? Tu as de l'eau dans la cuvette, et du café dans la casserole. Il n'y a plus qu'à le chauffer. Viens me rejoindre ensuite.

Un quart d'heure après, Juste était installé sur un tabouret, à deux mètres de l'ébéniste penché sur l'établi qui occupait le centre de son atelier. Un réduit, plutôt, encombré de planches et d'outils.

— Alors, vous êtes à la même enseigne que nous, à Paris ? Pas beaucoup de travail, à ce que tu m'as laissé entendre ? interrogea le flotteur.

— Guère, en effet. Et pour certains, c'est carrément le chômage. Tiens, au-dessous, il y a Renaud, un ouvrier qui a une femme et cinq gosses. Il travaillait chez Cail, au matériel ferroviaire. Seize heures par jour, pour deux francs. Aujourd'hui, il ne les gagne même plus.

Clément s'interrompit, prit une équerre, une règle, mesura, traça, concentré comme si plus rien d'autre n'existait que son travail. Puis, tout aussi brusquement, il reprit son discours là où il l'avait laissé.

— Ça débauche dans la construction des chemins de fer. À la fin de l'hiver, il y aura des milliers et des milliers de chômeurs dans Paris. Des cas comme celui de Renaud, je pourrais t'en citer des dizaines.

Clément ne se priva pas pour le faire. Puis il interrogea Juste, jubila au récit des événements qui avaient agité Clamecy, en 35, en 37, en 41, cette année même.

À midi, le casse-croûte lança les deux hommes sur les prix de la nourriture. Juste eut la surprise d'apprendre que les pommes de terre coûtaient encore plus cher à Paris que dans la Nièvre. En revanche, le prix du sucre et celui du café étaient plus avantageux dans la capitale, ce qui lui donna l'idée d'en rapporter à Marie.

— Tu as raison, l'approuva Clément. Suis les conseils de ton sous-préfet, évite de faire fondre tes économies !

— L'imbécile ! grogna Juste. Je ne sais pas ce que tu gagnes, Clément, mais les flotteurs c'est pas loin de zéro.

— Crois-tu que j'en doute ? Nous sommes frères de misère, toi, moi, Renaud, des millions d'autres. Mais le nombre sera notre force, à nous, les prolétaires !

— Les prolétaires ?

— Les gars qui ne possèdent rien, Juste, ceux qui n'ont pour vivre que ce qu'ils gagnent avec leurs bras, leurs mains...

Clément posa soudain les siennes à plat sur la table et se mit à les contempler, comme absorbé dans ses réflexions. Puis de nouveau il releva la tête pour attraper le regard de son compagnon. Il murmura :

— Le prolétariat... Attends, je vais te lire quelque chose là-dessus.

Il se leva et s'en alla fouiller dans un coffre placé au pied de son lit.

— Ça c'est de la bonne lecture ! dit-il en sortant une pile de journaux.

— T'as acheté tout ça ? s'étonna Juste.

— Non, pas tout, fit Clément en reprenant place sur son lit. Voyons, je cherche un numéro... Là, voilà. Non, répéta-t-il, c'est cher les journaux. Chacun les achète à son tour. Mais celui-ci, on me l'a donné. Que je te raconte ! Figure-toi qu'un jour, il y a environ trois ans, Germain Lecœur me charge de porter une lettre rue Vaneau. Remarque au passage que je suis commissionnaire depuis plus longtemps que toi ! Bref, je file là-bas, chez un Allemand qui me reçoit dans un petit logement encombré de piles de journaux. Sa femme avait

d'ailleurs l'air affolé par cette invasion de paperasses. Je remets ma lettre. Aussitôt l'homme se met à chercher dans sa poche... Je le revois encore, avec sa barbe fournie et un front haut comme on en voit peu. Il voulait me donner une pièce, mais moi je l'arrête, bien sûr. « Comment vous remercier ? » me fait-il. Pas besoin de remerciement, je réponds. Je suis du même bord que Lecœur. Alors, il m'a lancé un clin d'œil entendu, tout en me disant : « Voici pour vous ! » Et il m'a flanqué dans les bras un tas de revues.

— Des revues allemandes ? questionna Juste.

Clément secoua la tête.

— Du tout. Des *Annales franco-allemandes*, voilà le terme exact.

— Mais pourquoi ce cadeau ? Est-ce qu'il ne se débarrassait pas, plutôt ?

— Oui et non. Lecœur m'a expliqué. Cet homme-là travaillait pour un ami à la rédaction d'une revue qui devait paraître à Paris. Et puis les affaires ont périclité, et en guise d'honoraires, cet ami lui a gentiment laissé le soin d'écouler les invendus ! Je ne sais pas s'il y est parvenu, en tout cas, moi j'ai hérité d'un paquet. Et comme je suis curieux, j'ai lu. Eh bien je t'assure, Juste — Clément tapa du doigt sur le journal qu'il tenait en main — ce qui est écrit là-dedans mérite qu'on y réfléchisse.

L'ébéniste tourna les pages, attentif.

— Tiens, j'ai coché le passage que je veux te lire. Écoute ce que ce monsieur écrit à propos du prolétariat... «*Le prolétariat, c'est une catégorie sociale de portée universelle parce que chargée de souffrances universelles, et qui n'aspire pas à une justice particulière, parce qu'elle est la victime d'une injustice générale. C'est une classe de la société qui ne peut se libérer qu'en libérant les autres.* » Ce n'est pas bien dit, ça ? C'est signé de mon Allemand lui-même, Karl Marx.

Juste hocha la tête. Il répéta, lentement :

— Souffrances universelles, injustice générale... Vrai, il sait dire les choses. C'est réconfortant de savoir que des gens instruits ne se moquent pas du peuple.

Clément replia le journal et replaça la pile dans son coffre.

— Ce qui l'est moins, c'est la chasse faite à ces hommes-là. Karl Marx a été expulsé de France.

— On ne sait pas ce qu'il est devenu ?

— Si. Lecœur est resté en relation avec lui. En ce moment, je crois qu'il est à Londres, à un congrès de la Ligue des Justes. Oui, comme toi, ajouta Clément en riant. Mais on bavarde, et le travail n'avance pas. Retournons à côté.

Ils continuèrent de discuter, inlassablement. La journée passa et, dans le petit atelier, parallèlement au meuble qui prit forme sous les mains habiles de l'ébéniste, quelque chose d'autre prit naissance : la fraternité entre deux hommes qu'une commune indignation devant l'injustice habitait. Quand la lumière du dehors faiblit, Clément posa ses outils :

— L'ami, je range tout ça, et on s'en va. Je veux que tu entendes Germain. La réunion est importante, et tu y rencontreras des gars comme nous, mais aussi des journalistes, des gens instruits. Je crois bien que Félix Pyat sera présent. Voilà un personnage !

La mimique de Juste révéla que ce nom ne lui disait rien.

— Tu ne connais pas ? réagit Clément. Ces provinciaux ! poursuivit-il en donnant une tape amicale sur l'épaule de son camarade. Mais Félix Pyat est plus qu'un journaliste, mon vieux, c'est un écrivain, le vrai créateur du drame social ! Si tu restais plus longtemps, je t'emmènerais voir son *Chiffonnier de Paris*. Toute la capitale l'a applaudi ! C'est le faubourg Saint-Antoine, mon Faubourg, qui est mis en scène dans cette pièce. C'est bien simple, je l'ai vu six fois, le *Chiffonnier*. Joué par Frédérik Lemaître, on ne fait rien de mieux.

Juste s'était dit qu'il attendrait dans la chambre l'éventuelle réponse à la lettre d'Étienne Jusserant, mais la longue conversation avec son nouvel ami, l'idée de rencontrer d'autres personnes qui pensaient comme eux, tout cela excita son envie de se rendre à la réunion. Insensiblement, il sentait qu'il glissait vers un engagement auprès de ceux qui, déjà, avaient refusé la résignation.

— Tu hésites ? demanda Clément.

— Non ! Je pensais à des choses... Dis, est-ce que ce Germain Lecœur a des idées précises pour changer la vie ? Est-ce qu'il va nous expliquer comment les ouvriers vont s'y prendre pour ne plus travailler comme des bêtes, pour des salaires de crève-la-faim ?

— Tu l'écouteras, tu jugeras, dit simplement l'ébéniste en rangeant soigneusement ses outils.

Quand ils sortirent, la nuit tombait. Les gens encore nombreux dans le faubourg Saint-Antoine avaient de pauvres mines, qui rappelèrent à Juste les physionomies hâves déambulant sur les ports de Clamecy.

— Ce que ça peut brailler dans cette cour Saint-Louis, lança Clément au moment où ils passaient devant une des impasses ouvertes sur le Faubourg. Je logeais là, il y a trois ans. Infernal ! Les moutards y grouillent plus que les cafards, et pourtant, elles manquent pas, ces saloperies de bêtes ! Où je suis, c'est plus tranquille, sauf quand Renaud a la cuite !

L'ébéniste rigola en entraînant son camarade jusqu'au pied de la colonne de la Bastille. Là, il redevint sérieux :

— Sais-tu qui est là-dedans ? interrogea-t-il en montrant le soubassement.

— Je le sais. Des Parisiens victimes de la révolution de 1830. Tu y étais ?

— J'avais vingt ans ! Ah !...

Mais l'éclair d'exaltation sur le visage de Clément disparut.

— Des morts pour rien, en vérité. On nous a eus. Qui gouverne, aujourd'hui ? Louis-Philippe ! Un roi, un tyran !

Il avait parlé d'une voix rauque de colère. Il reprit :

— Et Guizot ! L'ennemi du peuple ! Comme tous les ministres, d'ailleurs. Mais cette fois, ils nous auront pas ! Viens !

Les deux hommes s'engagèrent dans le boulevard Beaumarchais.

— Où allons-nous ? demanda Juste.

— D'abord faubourg Saint-Denis, au terminus de chez Touchard. Voir quand tu pourras partir.

Sur les boulevards, l'animation était intense. Les pavés de la chaussée résonnaient sous le fer des chevaux qui tiraient les voitures omnibus et les élégantes voitures de place. Cabriolets, fiacres, tilburys complétaient la panoplie des véhicules parisiens dont la ronde donnait le tournis au flotteur. Sur les trottoirs, même vie intense. Une foule dense obligeait les deux hommes à jouer des coudes. À l'éclairage des becs de gaz s'ajoutait la lumière en provenance des marchands de vin, dont les échoppes faisaient le plein. Clément pénétra dans l'une d'elles, boulevard Saint-Martin, le temps d'acheter un journal. Devant la mine interrogative de son compagnon, il déclara, la voix assourdie :

— C'est le dernier numéro de *la Réforme*. Tu ne connais pas ? C'est Ledru-Rollin qui l'a fondé, il y a quatre ans. Louis Blanc écrit dedans, c'est notre journal, ça !

— Dis-toi bien que je ne connais pas plus ces hommes-là que l'Allemand dont tu me parlais tantôt.

— Tu dois les connaître ! On a besoin de têtes. Si je te parle d'eux, c'est qu'ils réclament ce qui nous tient le plus à cœur. La République démocratique et sociale, le suffrage universel, le droit au travail !

— Le suffrage universel, c'est le droit pour chaque homme de voter ?

— Pour chaque homme, oui, pour le plus humble des hommes. Voter, élire son représentant, établir une Assemblée où le peuple figurera en la personne de ses députés !

— Avec tous les malheureux qu'il y a dans le pays, ton Assemblée sera sacrément républicaine ! Ça doit plaire au roi, ces idées-là !

— Cela t'explique surtout pourquoi nos réunions ne peuvent se faire au grand jour.

L'arrivée devant les bureaux de la compagnie des messageries Touchard mit fin momentanément à leur discussion. Clément se renseigna. Juste pourrait prendre la diligence de

Nevers le lendemain matin à cinq heures. Son camarade lui réserva une place sur l'impériale.

— Tu voyageras avec les bagages, mon pauvre vieux, mais notre société n'est pas riche, elle n'a pas les moyens de t'offrir le coupé.

Ils revinrent sur leurs pas et s'engagèrent dans la rue du Faubourg-du-Temple. Juste, curieux d'en apprendre sur tout ce qui avait l'air de se tramer dans la capitale, ne se lassait pas d'interroger Clément. La « société » à laquelle celui-ci venait de faire allusion, secrète bien entendu, avait été fondée par des ouvriers du bois, sur le modèle de celles qu'avaient instaurées les bronziers, les tailleurs ou les maçons. Toutes étaient des sociétés de secours mutuel. Leur but était l'entraide en cas de maladie, de chômage ou de grève.

— Nous voulions aussi mener une action en faveur de nos conditions de travail. Malheureusement, beaucoup de camarades ont eu des ennuis, dans les ateliers. Un mouchardage, et hop, à la porte ! On n'a pas mis longtemps à comprendre que tous les ouvriers devaient s'unir. C'est le régime qui doit sauter. Il faut en finir avec les privilèges ! Tout à l'heure, rue Popincourt, tu verras des gens qui n'ont qu'une idée en tête : la République !

— Qui gouvernerait ? Ceux de ton journal ?

— Ceux-là, et d'autres. Tu entendras parler de Blanqui, de Barbès... Ah, je suis content de t'apprendre tout ça, Juste. Tu pourras agir, toi aussi, dans ton pays !

Juste continua d'arpenter le trottoir sans répondre. C'était étonnant. Ce que lui disait Clément allait à la rencontre des idées qui avaient bien des fois traversé la tête des flotteurs. Organiser le secours, par exemple. Quand l'un des leurs se trouvait dans le besoin, spontanément ses camarades lui venaient en aide. Le Matelot était le dernier en date qui eût pu en témoigner. Pour le droit au travail, en revanche, il y avait encore à faire. Mais Juste se rappelait qu'à l'origine de la grande grève de 41 se trouvait le refus du préfet d'autoriser parmi les flotteurs la constitution d'une association, qui eût réglé les problèmes de répartition des trains, les prix, les

conditions du flottage. « Nous ne sommes pas à la traîne des revendications ! », se dit-il avec une espèce de fierté.

C'est alors que Clément l'interrompit dans ses réflexions en l'arrêtant devant un immeuble d'allure médiocre avec sa façade pelée et ses volets de guingois.

— C'est là, au dix-huit. Prends garde, il n'y a pas de lumière.

V

Les deux hommes grimpèrent trois étages, puis Clément entraîna son compagnon dans un labyrinthe de couloirs sombres avant de frapper à une porte selon un code convenu. Ils pénétrèrent dans une grande pièce éclairée par quelques chandelles accrochées aux murs. S'y entassaient une trentaine de personnes réunies par petits paquets autour d'orateurs volubiles. Certains lisaient à haute voix des articles de journaux, et le nom de Guizot déclenchait régulièrement des huées, mais le groupe le plus important entourait un homme qui accompagnait ses paroles de gestes nerveux.

— Approchons-nous, souffla Clément. C'est lui, Félix Pyat.

Juste se glissa entre deux auditeurs vêtus d'un paletot noir auprès duquel son bourgeron avait pauvre mine. Heureusement, tous les yeux étaient tournés vers le tribun de plus en plus gagné par la passion.

— Il est temps de s'unir, clamait-il, d'agir tous ensemble, tous les souffrants, tous les insultés, tous les opprimés, tous les exploités, et d'agir non pour un prince, ni pour une classe, mais pour tous, mais pour le peuple seul, l'unique et vrai souverain ! Pour la République ! Pour prendre enfin toutes les bastilles !

— Bravo ! Bravo ! s'exclamèrent les hommes autour de lui.

— Félix ! interpella une voix, est-ce que ta conclusion ne sort pas tout droit du *Chiffonnier de Paris* ?

— Bien sûr, répliqua quelqu'un. Si vous aviez vu la pièce aussi souvent que moi, vous ne poseriez pas la question !

— C'est que mon *Chiffonnier* est toujours d'actualité, dit modestement Félix Pyat.

— Écoutez, écoutez ! s'écria alors un homme en brandissant sa canne. Vous avez tous en mémoire la fameuse scène où le Chiffonnier fait le tri de sa hotte ? Je l'ai accommodée d'une façon...

— À rendre jaloux Frédérik Lemaître ! se moqua un voisin.

Tout le monde s'esclaffa.

— Laissez-le, intervint Félix Pyat sur un ton bon enfant. Arthur nous étonnera toujours.

Indifférent aux lazzis, le nommé Arthur s'était déjà installé sur une chaise, les jambes écartées autour d'une corbeille à papier dans laquelle il plongea sa canne comme font les chiffonniers avec leur crochet. Puis, prenant une voix de théâtre, il commença, sous l'œil amusé de ses amis :

— C'est peu de chose que Paris, vu dans la hotte d'un chiffonnier. Ni bon ni beau, le bilan...

— Il connaît son texte, nargua une voix.

— Chut, chut !...

Arthur poursuivit :

— Dire que j'ai tout Paris, le monde, dans cet osier ! Tout finit là, tôt ou tard, à la hotte ! Tout y vient, tout y tombe... Qué creuset ! Tout est chiffon, haillon...

— ... trognon, torchon... Voyons ! s'exclama l'assemblée en chœur.

— Oui, voyons !

Arthur fit mine de crocheter quelque chose au fond de la corbeille et de le tirer au grand jour. Aussitôt ses grosses lèvres mimèrent un violent dégoût.

— Beuh !... Un ministre des Travaux publics, un général... Qué saleté !

De francs rires éclatèrent. Chacun avait compris l'allusion à Teste et Cubières, personnalités du régime condamnées en avril pour prévarication.

— Fouillons ! continua imperturbablement l'acteur improvisé. Hé, hé ! Un aide de camp du roi ! Un petit Gudin

qui triche au jeu... pas beau ça ! Tirons ! Ah, ah ! Révérence, Monseigneur... un pair de France, un prince d'Eckmühl, quel honneur ! Mais qu'est-ce ? La maîtresse du prince, le couteau de son amant dans le cœur... Quelle horreur !... Râclons ! Coup double, Chiffonnier, encore un pair de France. Bonjour, Monsieur le duc de Choiseul-Praslin. Mais vous aussi, vous êtes un assassin ! O noble monde ! O pourriture !

— Pas mal ! commenta le premier Félix Pyat, mis en joie par l'étalage des scandales qui avaient éclaboussé tout au long de l'année 1847 la monarchie de Louis-Philippe.

— Râclons encore ! insista Arthur. Tiens, tiens... un monsieur qui n'en fait qu'à sa guise...

— Guizot ! éclata l'assemblée.

— Et ça ?... Non, pas possible...

Le silence se fit.

— Une couronne, une couronne fleurdelysée, toute belle !

— À la poubelle !

Ce fut un déferlement de rires, d'applaudissements. Juste ne connaissait pas les noms cités, mais cette dernière sortie lui prouvait que le roi lui-même, pour ces gens, était digne de la hotte d'un chiffonnier. Quand l'hilarité se fut calmée, Félix Pyat leva le bras, demandant la parole.

— Félicitations, auteur à la mode ! Ah, si tous ceux qui souffrent pouvaient ouvrir les yeux comme nous le faisons sur cette odieuse pourriture, ce serait bientôt fait de la misère. Arthur, le jour où notre grand Frédérik Lemaître pourra jouer la scène comme tu viens de le faire, nous serons en République ! Encore bravo. À présent, je dois vous quitter. Je pensais voir ici Louis Blanc, mais l'heure tourne, et justement je dois passer au théâtre. À bientôt, mes amis !

Félix Pyat serra quelques mains et s'éclipsa. Dans la pièce, des groupes se reformèrent.

— Par ici, dit Clément en entraînant son compagnon. Les deux hommes s'approchèrent de l'embrasure d'une porte où se tenait un grand gaillard habillé en ouvrier.

— Salut ! lui lança l'ébéniste. Juste, je te présente un des meilleurs bronziers du quartier Popincourt. Julien, voici

un flotteur de Clamecy qui ne s'en laisse pas conter par les bourgeois.

— Salut, camarade, fit le nommé Julien en tendant une énorme main. Je suis de ton pays, sais-tu ? Je suis né dans un hameau, à dix kilomètres de Clamecy. Le Beauchet, tu connais ?

Juste fit signe que oui, il connaissait tous les hameaux du canton.

— Mon frère y vit encore. Plus âgé que moi... Quand j'étais tout petit, ma mère est venue se placer nourrice chez des bourgeois. Puis elle est morte. C'est son frère à elle qui m'a appris mon métier. Alors le mien, je l'ai pas beaucoup vu. C'est un calme, lui, mais j'sais que son cœur penche de not'côté. Si je dois me cacher un jour, j'irai le voir. Toi aussi, tu pourrais... Tu peux même aller lui dire bonjour de ma part. Sa bâtisse, c'est la première en venant de Clamecy.

— Voilà Germain, coupa Clément.

Le silence s'était fait d'un seul coup. Germain Lecœur, grand de taille, avait un visage émacié, des épaules tombantes auxquelles s'accrochaient des bras très longs. Circulant parmi les assistants, il serrait des mains, rapidement. Clément le retint pour lui tendre l'enveloppe.

— Voilà pour toi, Germain. Ce flotteur attend la réponse pour Étienne...

— Entendu. Je m'adresse aux camarades et je suis à vous.

Il s'éloigna et gagna un angle de la pièce où se trouvait un petit bureau. Il se percha dessus. Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— J'arrive de Lille, commença-t-il. Le banquet réformiste y a été une réussite. Le trône tremble, camarades, ceux qui nous gouvernent ne poursuivront plus longtemps leurs scandaleux profits. À leur devise : spéculation, compromission, corruption, opposons la nôtre, celle de Louis Blanc : liberté, égalité, fraternité ! Je parle ce soir en son nom pour vous demander de répandre parmi les ouvriers les idées socialistes. Montrez à ceux qui travaillent combien la société actuelle les abandonne à leurs propres forces, comment elle

fait du travail une proie que les ouvriers se disputent, quitte à se vendre au rabais pour obtenir la préférence !

Germain Lecœur marqua un temps d'arrêt, respira profondément, reprit :

— Comme le proclame Louis Blanc, les uns ont le superflu, tandis que les autres manquent du nécessaire ! C'est le règne de l'inégalité. Que vienne celui de l'égalité ! Démontrez autour de vous que le droit au travail peut être garanti par la création d'ateliers sociaux. Faites bien comprendre ce grand projet de Louis Blanc. Les ouvriers installeront des ateliers où, groupés par corps de métier, ils exerceront leur profession librement, sans patrons, et en jouissant eux-mêmes du bénéfice de leur travail. On vous objectera que, pour créer ces associations de production, un capital initial sera nécessaire. Expliquez que c'est l'État qui le fournira, l'État, c'est-à-dire la société tout entière représentée par les élus du peuple. Et il n'y aura d'élus du peuple que si le suffrage universel est établi !

L'orateur se tut brusquement. Un silence religieux tomba sur la scène. Le fait est que, dans son coin, Juste avait l'impression de se trouver dans la cathédrale Saint-Martin et de recevoir sur la tête un sermon comme il en tombait de la chaire les jours de Saint-Nicolas, le patron des flotteurs.

Mais Germain Lecœur leva ses bras immenses et se mit à les balancer, tels des rameaux agités par la brise.

— Camarades, je voudrais vous citer ce que Louis Blanc déclarait à Lille il y a trois jours : « Quand les fruits sont pourris, ils n'attendent que le passage du vent pour se détacher de l'arbre ! »

Il laissa retomber ses bras dans un geste dramatique.

— Soyez ce vent, camarades !

C'est alors qu'un coup de sifflet retentit, faisant sursauter l'assemblée recueillie. Tout le monde resta paralysé une seconde, puis la lumière pénétra les esprits.

— La police ! hurla en ouvrant violemment une porte un homme placé en alerte dans le couloir.

Déjà on entendait un martèlement sourd de brodequins. En fait de vent, ce fut celui de la panique qui souffla soudain. Les portes claquèrent, les chandelles moururent, les chaises tombèrent. Juste se sentit agrippé dans le dos. Poing levé, il fit face.

— Vite, avec moi !

Clément l'avait saisi au revers et attiré dans une pièce voisine. Un loquet se rabattit sèchement.

— Filons d'ici ! Ne me lâche pas !

Pas de danger. Juste suivit son ami comme son ombre, c'était bien le cas de le dire tant il faisait sombre dans le couloir le long duquel ils couraient. De divers points de l'immeuble leur parvenaient des cris, des appels, des coups de sifflet.

— Attention, souffla Clément en s'arrêtant contre une porte. Nous devons traverser un palier.

Il entrouvrit la porte, risqua un œil...

— C'est le moment !

Il bondit, Juste sur ses talons.

— Halte !

Une silhouette se dressait, trois pas devant eux. Le garde leva son fusil. Les deux hommes le frôlèrent, plongèrent dans l'escalier. Une déflagration énorme leur brisa les tympans. Une odeur de poudre flotta.

Clément avait déjà tourné dans un couloir, ouvert et refermé une porte, traversé une pièce, une autre. Il s'arrêta enfin, s'adossa contre un mur, souffla un grand coup. Juste l'imita.

— Mais ils tirent, c'est fou ! dit le flotteur d'une voix altérée.

— Pardi ! Ils chassent le lapin révolutionnaire, pour l'accommoder aux pruneaux ! Heureusement qu'on est comme dans un terrier, dans cette baraque inhabitée.

— Comment ont-ils su ?

— Mouchardage, comme chaque fois. Ne restons pas ici, repartons !

Ils franchirent des paliers, descendirent des étages, tournèrent, virèrent, pour enfin donner du nez contre une porte qui ouvrait sur la rue. Un regard furtif... Personne. À pas de loup ils gagnèrent le trottoir d'en face et se coulèrent contre les murs, bénissant la rareté des becs de gaz dans la rue Popincourt. À droite une fois, à gauche une autre, vite, passage de la Main-d'Or, le numéro 2, deuxième étage...

— Clément, pour la réponse à ma lettre ? s'inquiéta Juste en reprenant souffle, tandis que l'ébéniste faisait la lumière.

— Après un coup comme celui-là, nous ne nous réunirons pas de sitôt. Tu pars comme prévu, Germain s'arrangera.

— Entendu, fit Juste en préparant sa couverture. Ne t'inquiète pas pour demain, je me réveillerai, j'ai l'habitude. Il s'allongea, se tourna vers son camarade :

— Pourvu que personne n'ait été pris !

— Tu as raison, soupira Clément.

À son tour il s'étendit, puis se redressa pour souffler la chandelle. Avant, il ajouta :

— J'en ai connu qui ont écopé plusieurs mois de prison. Tu vois, la liberté de réunion, c'est une chose de plus à obtenir !

Juste croisa les mains sous sa tête. Plusieurs mois de prison ! Ou une balle entre les épaules ! Le visage de Marie, celui de Paul, se présentèrent devant lui. Ainsi, il venait de risquer... Il n'en revenait pas. Il se revit prendre la lettre des mains d'Étienne Jusserant. Ce simple geste l'avait conduit à deux doigts d'une fenêtre garnie de barreaux, ou pis encore... Quel enchaînement ! Le visage de sa femme se présenta de nouveau. Ne rien lui dire... ne rien lui dire... se répéta-t-il en s'endormant.

Il se leva avant quatre heures, heureux de fuir un sommeil agité, quitta la pièce et tira doucement la porte. « Je reviendrai le voir. Clément, c'est de la pâte d'ami », songea-t-il.

Dehors, il faisait nuit, un peu frais. Juste se hâta, de peur d'être en retard, mais la voiture de Nevers stationnait encore. Sans s'occuper des passagers qui feraient route avec lui, il fila se percher sur l'impériale, derrière le conducteur.

Il se cala entre deux grosses malles, plaça son sac sous sa tête et attendit avec l'espoir que ses futurs voisins ne seraient pas trop désagréables. Espoir satisfait, personne d'autre ne se présenta. À cinq heures, la grosse voiture jaune tirée par un équipage de six chevaux s'ébranla.

D'ordinaire, Juste rentrait à Clamecy à pied. Comme la plupart de ses compagnons, il préférait économiser le « remontage », cette petite somme allouée pour les dépenses du retour, qui n'eût pas suffi, du reste, à payer la diligence. En trois étapes, à Saint-Mammès où le Loing se jette dans la Seine, à Joigny et à Auxerre, les hommes se retrouvaient chez eux. À peine quatre jours. Les flotteurs avaient des bras puissants, ils avaient aussi de bonnes jambes !

Ce retour inhabituel lui changea momentanément les idées. Au début, il prit plaisir à voir émerger de la nuit la campagne autour de Paris. Assez vite, cependant, l'intermède perdit de son intérêt. Le paysage devint monotone, faisant succéder les forêts dépouillées aux campagnes grises, sous un ciel bas qui engendrait la mélancolie. Chaque tour de roue avait beau le rapprocher de Marie, il ne parvenait pas à s'abandonner à cette pensée réconfortante. Pour tout dire, les événements qu'il venait de vivre avaient jeté un grand trouble en lui. Il n'était plus si convaincu de la naïveté des républicains. En tout cas, il reconnaissait que leurs idées avaient du bon. Ce Germain Lecœur phrasait un peu, certes, mais ce qu'il avait dit touchait à la vie des ouvriers, à l'organisation de leur travail. Ce n'était pas du vent. Ce que Clément lui avait raconté, les luttes, les grèves, l'entraide, ce n'était pas du vent !

Juste se demandait si cette solidarité ouvrière, il ne serait pas possible de la développer davantage chez les flotteurs. Si l'on exceptait les chiens fidèles à la Compagnie, il en restait une masse énorme qui accueillerait favorablement la création d'une association. Ce que l'on n'avait pu décrocher en 41, pourquoi n'essaierait-on pas de l'obtenir maintenant ? À ce stade de ses réflexions, une sorte d'effroi le saisissait.

Interpeller l'agent général, le maire, le diable, ça ne lui faisait pas peur. Il vidait son sac, avec l'assurance que donne la conscience de corriger une injustice. Prendre la responsabilité de soulever les autres, se poser en chef, c'était différent. Intimidant. D'autant qu'il entendait déjà Marie prononcer avec angoisse ce mot de meneur... Si encore elle le soutenait ! Mais en fin de compte, elle l'aimait trop pour ne pas le retenir sur une pente qui en avait conduit tant en prison ou en exil...

Il devrait donc se résoudre, soit à lui mentir, soit à tirer un trait sur les idées qui se bousculaient dans sa tête. Ni l'étape dans le foin, à l'auberge de Pont-sur-Yonne, ni les arrêts aux relais de poste ne parvinrent à le tirer vraiment de ses préoccupations. À Pousseaux, alors que tombait le crépuscule du deuxième soir, il se prépara à quitter l'impériale. Descendre de la diligence place des Barrières, en plein Clamecy, éveillerait trop les curiosités. Il guetta l'endroit où la route décrit un virage à angle droit, avant la longue descente de quatre kilomètres sur Clamecy, et profita du ralentissement obligé de la voiture pour sauter. Sans attendre, il dévala le talus qui aboutissait au chemin de halage. Il longea le ruban noir de l'Yonne, emplit ses narines des senteurs de l'eau, des senteurs du bois, submergé tout à coup par la joie de retrouver son pays, son chez lui, Marie...

Une mince ligne de lumière, là-bas, traçait l'encadrement de sa porte. « La chandelle, à cette heure ? Est-ce que Paul serait malade ? » Il doubla ses enjambées, frappa au carreau. Un pas glissa dans la maison.

— Qui est là ?

— Moi, Juste.

La clé tourna rapidement dans la serrure, Marie apparut. Un élan les poussa l'un vers l'autre. Juste serra sa femme à lui couper le souffle, la porta pour entrer dans la maison, du pied fit claquer la porte.

— Chut ! Tu vas réveiller Paul !

— Il n'est pas malade au moins ? J'ai eu peur, en voyant la lumière...

— Mais non ! C'est moi qui suis malade ! Regarde, je travaille encore à une heure pareille.

De petites piles de linge étaient alignées sur la table. La boîte à couture béait sur un tabouret.

— C'est décidé, cette fois, les Desrouet partent pour Paris demain, expliqua Marie. Je n'aurai plus de travail de l'hiver, je ne pouvais pas laisser passer une dernière occasion de gagner quelques sous.

— Bien sûr, répondit Juste avec beaucoup de douceur. Je ne te reproche rien !

Il fit quelques pas vers l'alcôve où Paul, tourné contre le mur, dormait d'un sommeil profond. Il se pencha, resta pensif un instant au-dessus de son fils. Il sentit Marie lui prendre le bras. Il se retourna, un sourire sur les lèvres. Mais sa femme lui offrait un visage d'une gravité qui le suffoqua.

— Qu'as-tu ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Quand je t'ai ouvert, j'avais décidé de ne rien te dire, de ne pas te gâcher la joie du retour... Et puis, autant que tu saches tout de suite, je ne veux pas te mentir...

Juste se mordit la lèvre. D'un mot, Marie l'avait replongé dans son propre dilemme.

— C'est au sujet de l'accident du Bouffeu...

— Quoi, tu es au courant de ça ?

— Tout le monde est au courant. Moi, j'ai appris les choses par M. Desrouet. Tu sais qu'il est ami avec Gallard, le juré-compteur, et Anicet, le faiseur de flottage. Le Bouffeu est rentré à Clamecy le soir même de votre départ. Il était dans une rage folle après P'tite-Bûche.

— Tu m'étonnes ! Il lui a fait une sacrée queue de poisson, le p'tit !

— C'est ce que le gros Thomas a raconté, bien sûr. À Gallard, à Anicet, puis au maire.

— Ah, il sait où se faire blanchir, l'animal !

— Attends. Des commis sont partis à Trucy avec des chevaux pour tirer le train engravé. Il n'y a rien eu à faire. Il a fallu le déflotter. C'est là qu'on s'est aperçu que le Bouffeu n'avait pas respecté les normes d'épaisseur.

Juste hocha la tête.

— P'tite-Bûche avait donc raison !

— N'empêche qu'il est mis à pied, et que le prochain convoi lui passe sous le nez ! À lui, et à... et à...

Marie s'arrêta, baissa la tête. Juste la saisit aux épaules.

— Regarde-moi ? Et à qui ? À moi, dis, à moi ?

Marie avala sa salive en faisant oui de la tête. Le silence n'était plus troublé que par les ronflements de Paul. Juste gardait ses mains crispées sur les petites épaules. Il respirait à grands coups pour ne pas exploser.

— Mais pourquoi moi ? dit-il enfin, la voix rauque. Je n'y suis pour rien, je t'assure !

— Le Bouffeu a déclaré que tu avais aidé P'tite-Bûche à faire son coup. La preuve, tu n'occupais pas ton vrai rang de garage. Tu ne devais pas te trouver devant lui, paraît-il...

Juste soupira, écœuré.

— Voilà le résultat des conneries de P'tite-Bûche !... Mais je te répète que ça n'avait pas d'importance, que je sois devant ou derrière ! Ce lèche-bottes de Bouffeu en a profité pour se venger du bouillon que je lui ai fait boire, et naturellement ces messieurs l'ont cru. Il n'est même pas mis à pied, si ça se trouve ?

— Si. Pour le prochain convoi. C'est le garde-port, Raoul Martin, qui a tout pris. C'était à lui de faire respecter le règlement.

— Mais ils étaient de mèche tous les deux ! Rappelle-toi, Paul nous a bien affirmé qu'il n'avait pas levé le petit doigt la fois où P'tite-Bûche et le gros ont failli se cogner. Même qu'après ils ont discuté tranquillement, les deux compères !

Marie posa ses mains sur les bras de son époux.

— Ne t'énerve pas. Le résultat est là. Ton nom est rayé sur la liste, le Matelot me l'a confirmé.

Juste se détacha de Marie et se mit à tourner comme un animal furieux. L'injustice, flagrante, s'abattait sur lui. Il serra les poings.

— Je n'arrive pas à y croire ! Ah, c'est bien joué ! On prive le Bouffeu d'une éclusée, ce n'est pas un drame, il n'a pas

cessé de flotter cette année, lui ! Au fait, Raoul, qu'est-ce qu'il devient ?

— Assieds-toi, Juste. Ne te mets pas dans cet état.

Il s'assit, se mit à tapoter ses genoux, les yeux fixés sur ses souliers.

— C'est le plus grave... Il est muté.

— Pfff !... Un de perdu !... Bien sûr, il n'était pas trop embêtant.

— On connaît le nom de son remplaçant. Il est déjà arrivé. Le ton trop neutre de Marie pour prononcer ces mots alerta Juste, qui releva la tête.

— Je le connais ?

— Caillot.

Juste se figea. Pour un retour à surprises, c'était un retour à surprises ! Pas de travail en vue, et quand il y en aurait, ce serait pour avoir sur le dos l'homme qui l'avait accusé d'être l'instigateur de violences contre les flotteurs trop tièdes, lors de la grande grève de 41. Accusations si malhonnêtes que même des non-grévistes avaient rejoint le camp des mécontents ! Caillot en avait conçu une inimitié totale contre les ouvriers des ports. Il avait fallu sa mutation à Châtel-Censoir, en 1844, où paraît-il la Compagnie voulait le montrer en exemple à d'autres gardes-ports moins zélés, pour que les flotteurs de Clamecy n'aient plus à supporter sa tyrannie.

— M. Desrouet m'a expliqué, intervint Marie qui n'aimait pas voir Juste ruminer elle ne savait trop quelles idées. Tu... vous y êtes allés un peu fort, le dimanche des joutes. Le mot émeute a circulé parmi les autorités. Le sous-préfet a tenu réunion sur réunion. Il ne veut plus être pris au dépourvu. La faute de Raoul a fourni un prétexte tout trouvé pour faire revenir ici un homme à poigne.

— Il t'en dit des choses, Desrouet. Il ne pourrait pas s'occuper de ses affaires, monsieur l'avoué ?

— Il a entendu parler de toi, il a surtout voulu me prévenir...

— Ne te fais pas d'illusions sur la bonté de ton patron. Je devine ce qu'il t'a dit ensuite... Mais je m'en fiche ! Ce qui

compte pour moi, c'est de travailler. Avec quoi allons-nous vivre ? C'est long, l'hiver ! Ce flottage, c'était inespéré. Je dois me faire embaucher, m'expliquer !

— J'avais une autre idée, dit doucement Marie. Nous n'avons plus de travail, moi jusqu'au retour de mes patrons, toi jusqu'au flot de mars... Partons retrouver mon père dans la forêt de Sanclerge. Il te dénichera bien une embauche dans les coupes. Tous les trois, nous pourrons aussi participer au jetage. Nous ne reviendrions qu'à l'approche du grand flot...

— Le temps de me faire oublier, comme a dû te le recommander Monsieur l'avoué. J'irai tout de même au bureau, demain.

— Que cela ne t'empêche pas de penser à ce que je t'ai dit. Tu sais, j'aimerais bien me retrouver un peu en Morvan. C'est mon pays...

Marie continuait de parler de cette voix douce, égale, qui avait le don d'apaiser Juste. Celui-ci se pencha vers sa femme pour lui prendre les mains.

— Je suis fatigué... Drôles de nouvelles, avoue ! Mais je suis bien, ici, près de toi. Nous n'avons même pas parlé de nous. As-tu remarqué que je me suis dépêché de rentrer ?

— C'est vrai, je t'attendais un ou deux jours plus tard. Ton voyage s'est bien passé ? Tu as vu le frère de l'agent-voyer, à Paris ?

— Le frère... euh, non ! Il n'était pas là, trancha Juste qui n'avait pas du tout envie d'entrer dans les détails. Ce dont il avait envie, brusquement, c'était de dire à Marie des mots pleins de tendresse, des mots vrais.

Le lendemain matin, quand il mit le pied par terre, il fut surpris de voir sa femme tirer l'aiguille près de la fenêtre.

— Tu travailles déjà ?

— Tu ne m'as pas laissé finir, hier soir. Je dois livrer cela avant huit heures. Verse-toi du café. J'avais mis la dernière poignée de côté pour ton retour.

Du café... Lui qui s'était promis d'en acheter à Paris ! Il avait tellement discuté avec Clément qu'il avait oublié ! Il but, avec un petit remords, se prépara et partit pour le

bureau du garde-port. Marie ne lui dit rien, mais il comprit à son regard qu'elle n'était pas tranquille.

Juste remonta vers le pont de Bethléem. Mentalement, il se préparait à l'attaque. Il n'y avait pas d'autre mot pour exprimer une rencontre avec Caillot. Le flotteur cherchait l'argument propre à impressionner cet être de pierre. Voyons... Il avait dépassé d'environ deux cents mètres le méandre de Trucy quand P'tite-Bûche avait fait son coup. Le commis de navigation qui avait relevé les témoignages avait dû signaler ce fait dans son rapport. D'ailleurs, cet employé de la Compagnie n'avait pas jugé nécessaire de l'interroger, lui, Juste Bourdon. La justice voulait qu'au moins ce rapport fût reconsidéré. La justice... Caillot et la justice...

Juste frappa à la porte du bureau où siégeait autrefois Raoul.

— Entrez !

Le même aboiement... Juste entra, et se planta devant le bureau. Caillot continuait de s'absorber dans des écritures. Il grattait du papier, d'une plume nerveuse.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il, ennuyé.

— Juste Bourdon.

Caillot leva la tête, si vivement que le flotteur ne douta pas que son nom rappelait quelque chose au garde-port.

— Juste Bourdon... Je vous remets très bien. J'aurais voulu vous oublier que je n'aurais pas pu. Le jour même où je reprends mes fonctions à Clamecy, c'est pour entendre parler de vous. Pas en bien, naturellement. Si les temps changent, vous, vous ne changez guère !

Juste était en train de se dire qu'il ne pourrait jamais aimer cet homme. Caillot, qui se tenait le buste raide, avait lâché sa plume pour poser ses mains à plat sur le bureau, et seules ses lèvres remuaient, à peine, comme si elles prenaient plaisir à distiller le venin. Le ton même excellait à persuader l'interlocuteur que la haine, le mépris, la rancune d'autrefois n'étaient pas morts.

— Vous ne changez guère non plus, Monsieur le garde-port, jeta Juste, trop indigné par l'injustice qui le frappait

pour demeurer plus longtemps de glace. J'ai été mis à pied inconsidérément...

— Voyez-vous ça ! coupa l'autre. La Compagnie juge inconsidérément, à présent ! Et c'est un ouvrier qui vient me lancer cela au visage !

Le garde-port s'était levé. Ses narines frémissaient.

— Je ne suis pour rien dans l'accident survenu à Thomas Maquignon, insista Juste. Mon train précédait le sien d'au moins deux cents mètres.

— Votre déclaration est en contradiction avec le rapport que nous possédons !

Le flotteur eut un haut-le-corps. Qui avait rédigé ce rapport ?

— Mais vous avez le droit de ne pas être d'accord, reprit sèchement Caillot. Adressez une requête à M. l'inspecteur de la navigation, vous savez écrire je crois... Ce dernier en conférera avec M. le sous-préfet et avec M. le maire, comme le prévoit le règlement.

Le maire, le sous-préfet ? Ah, il avait été bien pensé, le règlement ! Juste se serait donné des coups. Naïf qu'il était ! Comment avait-il pu croire qu'il ferait revenir sur leur décision ceux-là mêmes qui avaient tout combiné pour lui faire payer ses réclamations intempestives. Le garde-port confirma dans l'instant ses pensées.

— J'ai entendu dire que, récemment encore, vous aviez fait preuve d'une certaine ardeur... comment dire... revendicative ?

— Je ne suis pas dupe, dit Juste. Il vous fallait un prétexte pour me nuire.

— Ah, si vous considérez votre mise à pied comme un coup de semonce, vous n'avez peut-être pas tort. Sachez pourtant que je n'y suis pour rien, le dossier était déjà constitué.

Il marqua un temps, avant de reprendre, coupant :

— Sachez également que ce qui vous arrive ne me désole pas. À présent, je vous prierai de sortir...

Juste pivota. Les vitres de la porte vibrèrent. Fulminant, il enfonça les poings dans ses poches et partit, tête baissée contre le vent qui glissait le long du quai.

Il se sentait prisonnier d'une espèce de conjuration. Meneur, parfaitement, on le prenait pour un meneur ! Gueulez un bon coup devant tout le monde, hop, meneur ! Levez le petit doigt, hop, meneur ! C'était à devenir enragé. Eh bien non, il ne mènerait rien du tout ! La belle idée de l'association, oust ! Il aurait bonne mine, aujourd'hui, d'aller raconter ses histoires ! On le verrait venir, lui, le sans-travail, avec ses projets de plus juste répartition ! Si la Compagnie avait voulu lui couper l'herbe sous le pied, elle n'aurait pas mieux agi.

— M'sieur, eh m'sieur !

Un gosse lui tirait la manche.

— On vous attend au cabaret Pignon, place des Jeux.

— Qui m'attend ?

— Un m'sieur, avec un aut'm'sieur... bien habillés, ils ont un chapeau !

Juste venait de prendre la décision de partir avec femme et fils pour la forêt de Sanclerge. Il songea qu'il s'agissait d'Étienne Jusserant. Il n'était guère d'humeur à lui faire la causette.

— Écoute bien, petit. Tu retournes voir ces messieurs. Tu leur diras que je m'en vais dans le Morvan. Je les verrai plus tard... au printemps... Mais qu'ils ne s'inquiètent pas, je n'avais aucune réponse à leur donner. Tu as compris ?

— Oui, m'sieur.

Le gosse fila.

Chez lui, Juste ne trouva personne. Il s'assit, triste. Il en avait après cette garce de vie qui réservait toujours de nouveaux empoisonnements. On croyait que les choses s'arrangeaient, eh bien non, un P'tite-Bûche entêté et un Bouffeu gonflé de rancune flanquaient tout par terre. Puis il repensa à Caillot, au maire, au sous-préfet grassouillet. Sans savoir pourquoi, il s'imagina les appartements de la sous-préfecture, les guéridons cirés, les tentures, les tapis... En même

temps, ses yeux faisaient le pitoyable inventaire de sa maison à lui. Le fourneau, ancré dans la cheminée, le petit lit de Paul, le leur, le bahut, deux chaises, un tabouret, la pauvreté partout... Devant l'héritage qu'il laisserait à son fils, il soupira. Une vie de travail pour quelques bouts de bois ! Pendant ce temps, les bourgeois dans la haute ville, les châtelains dans les campagnes, accumulaient, accumulaient... Dire qu'à certains la richesse collait comme une seconde peau ! On comprenait pourquoi ceux-là se plaçaient derrière un rempart de mousquetons quand le pauvre remuait plus que de raison.

Malgré son désenchantement, Juste ne parvenait pas à chasser complètement les idées qui l'avaient agité depuis Paris. « Peut-être aurais-je dû aller revoir Jusserant, pensa-t-il un instant. Si personne ne fait rien, tout sera toujours pareil... Oui, mais Jusserant est un bourgeois... »

Juste n'extirperait pas facilement de son esprit la méfiance du flotteur, de l'ouvrier, envers ceux que n'a jamais tenaillés la faim ou le froid. Or cette fois encore, c'était à ces douloureuses réalités que lui se trouvait confronté. Avec l'argent du dernier flottage, il n'arriverait jamais à faire la soudure avec mars.

« Il faut partir », dit-il en se levant. Il croyait avoir entendu la voix de Paul. Par la vitre, il aperçut l'enfant qui sautait comme un cabri autour de sa mère. Marie... Il la regarda avancer vers la maison. Fulgurant, le souvenir de la fuite éperdue dans l'immeuble de la rue Popincourt le traversa. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. S'il devait perdre cette femme et cet enfant, s'il devait perdre ces deux êtres qui étaient toute sa vie... Il ouvrit la porte brusquement.

— Allez, vite, nous partons tout de suite pour la forêt de Sanclerge !

VI

La forêt de Sanclerge dominait la vallée du Touron, un ruisseau aux eaux rapides qui se jetait dans l'Yonne du pied de la butte de Château-Chinon. Augustin, le père de Marie,

avait travaillé toute sa vie dans cette forêt. Lorsque sa fille, son gendre et son petit-fils avaient frappé à la porte de sa cabane terrée dans les bois, il avait montré par l'entrebâillement le visage soupçonneux d'un ermite.

— C'est y qu'vous auriez encore écouté quéqu' comédien ? J'vais point mal !

— Nous venons pour travailler ! lui avait répondu Marie.

— Travailler ? Vous tombez bien. Y a besoin de bras chez Charreau, aux Brenots.

Ce Charreau exploitait une métairie, propriété d'une baronne de la Lochère, d'Anost. À la foire de Château-Chinon, le premier novembre, la baronne avait vendu le bois de l'une des coupes dont son métayer surveillait l'exploitation, en plus de sa ferme. Le départ inopiné, sur un coup de tête, de son valet, embarrassait fort Charreau, à un moment où il fallait charroyer les bûches débitées jusqu'aux ports de flottage échelonnés le long du Touron. Juste avait donc été accueilli à bras ouverts, sinon à bourse ouverte. L'homme ne lui avait accordé qu'un franc par jour. En plus, Marie aiderait à la ferme, Paul partout, cela paierait le loyer de l'appentis qui jouxtait l'étable dans lequel le ménage vivait depuis bientôt deux mois.

Le jour même de son arrivée, Juste avait commencé à faire le va-et-vient entre les piles de bois qui s'alignaient dans les clairières et les ports de flottage. Ce charroi, accompli au rythme languissant des deux vachettes morvandelles attelées à sa charrette, lui avait rapidement fait regretter son vrai métier. Seule coupait la monotonie des jours la venue de Marie et de Paul, quelquefois. Le garçon partait à la chasse aux morceaux de bois dont les formes lui rappelaient quelque chose ou quelqu'un. Marie se perchait sur le chargement de bûches et chantonnait, heureuse de retrouver la forêt de son enfance.

Avec décembre, le bois des coupes étant descendu tout autour des ruisseaux du Morvan, les travaux de charroi cessèrent, remplacés par les opérations de martelage. Juste se retrouva avec un marteau à graver dans la main, astreint

à imprimer aux deux bouts de chaque bûche la marque de l'acquéreur, précaution indispensable pour qu'après quatre-vingts kilomètres de flottage à bûches perdues, la Compagnie puisse faire trier les milliers de rondins sur les ports de la région de Clamecy.

À l'approche de Noël, le martelage terminé, les agents de la Compagnie s'employèrent à embaucher tout ce qui possédait deux bras valides dans les hameaux. Était arrivée la période du « petit flot », qui entraînerait le bois à brûler jusqu'aux ports de jetage de l'Yonne supérieure, où il attendrait le grand flot de mars. Marie, Paul, Juste, des gens de partout, descendirent au bord du Touron et entreprirent, comme autant de fourmis portant chacune sa brindille, de jeter à l'eau ces bûches morvandelles qui, un jour, se consumeraient dans un fourneau parisien. Il faisait très froid. Les bises glacées pénétraient la peau. Les nez rougis reniflaient, les yeux pleuraient, n'importe, on jetait, on jetait...

Le soir, alors que le vent s'agitait comme un perdu autour de la masure, comme Juste aimait tenir Marie serrée contre lui ! Tous deux suivaient des yeux les mains agiles de Paul qui façonnait en quelques coups de canif les bouts de bois collectés dans la forêt. L'enfant fit naître, à leur stupéfaction, un cheval dressé sur ses pattes arrière, un mouton, l'église de Bethléem. Une fois, il leur donna une tête à reconnaître. Nez long et busqué, surplombant un menton en galoche : Pied-de-Vigne !

— Je n'arrive pas à faire ressembler celui-là ! s'énerva un autre soir le jeune artiste.

— À quel modèle penses-tu ? demanda son père.

— Caillot, le nouveau garde-port.

— Tu n'y arriveras pas avec du bois, grogna Juste. C'est trop tendre. Ce qu'il te faudrait, c'est de la pierre !

Quelques jours après cette scène, les opérations de jetage prirent fin à leur tour. Dès le lendemain — c'était le premier jour de l'année 1848 — Charreau proposa un emploi de bûcheron à Juste, sur une autre coupe dont le bois serait vendu à la prochaine foire de Château-Chinon. L'offre

permettait de gagner encore un peu d'argent, Juste l'accepta. Marie en fut contente. Jusqu'au grand flot de mars, elle resterait dans son lourd massif couvert de sombres forêts, dans ce Morvan dont elle avait sillonné les mille et un sentiers accrochée au bras de sa mère. Pour livrer dans les bourgs les commandes de dentelles, elle avait longé tous les ruisseaux, traversé tous les bois, dans le froid, la pluie, la neige. Oh, les doigts de sa mère tirant l'aiguille ou le crochet ! Il lui suffisait de fermer les yeux pour les voir voleter, ces doigts qui se défatiguaient en jouant dans ses cheveux.

D'une époque moins lointaine Marie aimait aussi se souvenir. Quand son mari était vraiment trop épuisé d'abattre son taillis ou de débiter ses bûches, elle l'entraînait le long du Touron, vers le hameau du Vouchot. C'était sa promenade favorite, son pèlerinage à elle, sur les lieux où Juste lui avait parlé pour la première fois, à deux pas de la petite maison qu'elle avait continué d'occuper avec son père, après la mort de sa mère. Aujourd'hui, le bonhomme ne quittait plus la forêt. La maison était inhabitée. Marie se disait qu'un jour, peut-être, avec Juste...

Pourtant, cette maison, elle l'avait abandonnée sans regret pour suivre ce gaillard plein de santé qui ne rêvait que de l'emmener... en Judée !

— En Judée ? À Bethléem ? riait Marie, curieuse d'apprendre ce que cachait ce projet de voyage en un lieu où le curé faisait naître le petit Jésus.

Un jour, alors qu'ils gravissaient les pentes du Gros Mont, Juste avait fini par éclaircir ce mystère.

— La Judée, c'est le quartier des flotteurs, à Clamecy. C'est un nom très ancien, qui date d'une époque où le comte de Nevers avait fait don d'un hôpital aux évêques de Bethléem. Un hôpital qui se trouvait là, sur les bords de l'Yonne, pour que les évêques disposent d'un refuge au cas où ils seraient chassés de Palestine par les infidèles. Le malheur leur est d'ailleurs arrivé. Moi, j'habite tout près du pont de Bethléem.

Ensuite Juste avait parlé d'Auxerre, de Paris, du « grand pays » qu'il lui ferait connaître, mais pour Marie le petit logis en Judée suffisait à l'espérance qui était rapidement devenue la sienne : vivre auprès de Juste pour toujours.

Ces souvenirs attendrissants n'avaient malheureusement pas le pouvoir de rendre le travail moins pénible. Le poids de la cognée se faisait rudement sentir et, vers midi, Juste ne détestait pas se détendre en allant manger son fricot en compagnie des ouvriers qui trimaient dans les ourdons voisins. Autour d'un feu de branchage, souvent difficile à allumer, car la neige, depuis début février, avait pris possession du massif, les hommes discutaient des éternels sujets de préoccupation des ouvriers : le travail, le salaire, les luttes.

C'est là, à leur contact, que son découragement laissa progressivement place à cette volonté de résistance contre laquelle, quatre mois auparavant, un garde-port, un maire et un sous-préfet s'étaient ligués. En vrai, il n'avait rien oublié de son expérience parisienne. Il roulait toujours dans sa tête les grandes idées qui l'avaient tant impressionné. Mais ce ne fut qu'à l'annonce d'un événement exceptionnel que ses sentiments républicains ressuscitèrent tout à fait.

Le 28 février, alors que, dans le demi-jour laiteux, il se rendait sur sa coupe, il distingua un rassemblement à l'embranchement des chemins d'Arleuf et de Château-Chinon. Plantés dans la neige jusqu'aux genoux, des bûcherons s'agitaient, levant le bâton ou la cognée qui armait leur main. À cinquante pas de distance, l'un d'eux interpella Juste :

— Eh gars, dépêche ! La République est proclamée ! Y a eu la révolution à Paris !

La surprise arrêta Juste. La révolution !

— T'en reviens pas, hein ? poursuivit le même.

— Le roi est en fuite, ajouta un autre. C'est sûr, affirma l'homme à ses voisins, tandis que Juste approchait. Le cousin de ma femme est gendarme à Château-Chinon, il lui aurait pas dit ça si c'était pas vrai !

— Comment savez-vous... ? demanda Juste, encore incrédule.

— C'est affiché à la mairie d'Arleuf. Une belle petite affiche toute blanche avec des lettres noires, expliqua un troisième. Et si ça non plus c'était pas vrai, je t'garantis que l'maire l'aurait pas collée !

— Y a des noms dessus, ajouta un autre, et puis en gros : « La République est proclamée, vive la République ! »

— Vive la République ! reprit le groupe à l'unisson.

— À Château-Chinon, à la sous-préfecture ! prolongea l'un d'eux en écho. Tu viens avec ?

— Pour ? demanda Juste.

— Récupérer les droits d'usage que les châtelains nous ont volés, parbleu !

Juste fit non de la main.

— Je rentre chez moi, à Clamecy. Chacun ses problèmes, pas ?

Quand, une demi-heure plus tard, il annonça à Charreau son intention de le quitter, celui-ci fit la grimace.

— Je dois m'en aller, insista Juste. Je suis flotteur. Je dois savoir ce qui se passe à Clamecy. Je vous demande de préparer mes gages. Il y a eu la révolution à Paris, ajouta-t-il en se tournant vers Marie qui sortait de l'étable, Paul sur les talons.

— Dommage, grommela le fermier. T'étais un bon valet. Si tu veux revenir, je t'prendrai. À moins que la République nous dévore tout !

Il l'avait lâché, le grand mot, mais s'il comptait sur son ouvrier pour le plaindre, il pouvait attendre.

Juste reçut son dû, puis pressa Marie de faire les paquets. La pauvre avait gros cœur de quitter comme ça, si vite, cette ferme où l'on ne gagnait pas grand-chose, mais où l'on avait l'assurance de manger. Elle n'en montra rien, cependant. Juste semblait trop heureux de redescendre à Clamecy. Elle se demandait même si sa nervosité n'était pas due autant à cette perspective qu'à l'avènement de la République. Il aimait si fort sa petite ville, son flottage, sa rivière !

Ils passèrent faire leurs adieux au beau-père, qui leur donna un beau lièvre tout raidi de froid, lequel assura le

souper d'un roulier de Corancy qui, en échange, les déposa en début d'après-midi place de Bethléem, à deux pas d'un groupe dont les yeux s'écarquillèrent à la vue des voyageurs qui mettaient pied à terre.

— Ohé, les amoureux, on voyage en voiture, comme les bourgeois ? leur lança l'Artiste.

À ses côtés se trouvaient l'Avocat, Hubert, l'Africain et le Matelot. On se serra les mains.

— Tu es au courant, pour la République ? demanda immédiatement l'Avocat.

Juste fit un signe d'assentiment.

— Viens avec nous à la mairie, invita le Matelot dont la mine s'était beaucoup chiffonnée depuis quatre mois. Il paraît que le conseil municipal a créé des ateliers de charité Si on pouvait travailler jusqu'à l'arrivée du grand flot !

— Le grand flot ? reprit l'Artiste. Mais il est arrivé, le grand flot !

Au ton de sa voix, chacun comprit que l'inspiration le saisissait.

Le grand flot révolutionnaire
À chassé le roi et sa clique !
Le grand flot révolutionnaire
À pour beau nom la République !

L'avènement du nouveau régime enthousiasmait tant le flotteur poète qu'il en croisait ses rimes. On rit, on applaudit. D'autres gars du faubourg approchèrent, et en groupe on se rendit à la mairie.

En hommes pratiques, les flotteurs ne cachaient pas qu'ils comptaient sur la République pour vivre mieux. À partir de maintenant, tout le monde flotterait à son tour ! Les faiseurs de flottage n'avaient qu'à bien se tenir ! Ouais, ils avaient bien travaillé, les gars de Paris !

Sur les émeutes parisiennes elles-mêmes, on ne savait pas grand-chose. L'essentiel restait l'affiche collée la veille au soir. Les Clamecycois avaient raisonné comme les bûcherons morvandiaux : si le maire l'avait fait apposer, c'est que

la nouvelle était vraie. Juste dut se frayer un passage pour la lire enfin, cette affiche. Ce qui l'intéressait, c'était de découvrir les noms qu'on lui avait dit figurer sur la proclamation. Il lut... et son cœur battit dans sa poitrine. Si les Dupont de l'Eure, Lamartine, Arago et autres Marie ne lui disaient rien, il n'en fut pas de même pour Ledru-Rollin et Louis Blanc ! Clément Géraud lui avait parlé de ces deux-là !

— Vous découvrez les membres du gouvernement provisoire ? demanda dans son dos une voix connue. C'était l'agent-voyer municipal, Étienne Jusserant.

— Bonjour, Juste, continua Étienne. Surprenante nouvelle, n'est-ce pas ?

Le flotteur acquiesça.

— Nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps. J'ai appris vos ennuis. Acceptez-vous de faire quelques pas sur la place ? Nous n'avons plus à nous cacher, pour l'instant.

Juste trouva que le ton de l'agent-voyer manquait de chaleur. Il en fit la remarque en descendant le perron.

— Eh bien, ne trouvez-vous pas étonnant que notre municipalité accepte le changement de régime sans broncher ? dit Étienne. Vous savez particulièrement bien qu'elle n'est pas révolutionnaire, pourtant !

— Elle a peut-être été surprise par les événements. Je l'ai bien été, moi !

— C'est exactement cela. Elle a été surprise, comme le roi l'a été, comme tout le monde ! J'ai reçu des nouvelles, ce matin même. Je sais comment les choses se sont passées. Tout est parti de l'interdiction par le ministre Guizot du banquet réformiste du XII^e^ arrondissement. Les organisateurs se sont inclinés et ont renoncé au banquet comme au défilé, mais le peuple de Paris ne l'a pas entendu de cette oreille. La capitale s'est couverte de barricades. Le roi a cru calmer les esprits en remplaçant Guizot par le comte Mollé ! Un aristocrate ! Quelle gaffe ! Mais le pire, l'étincelle en somme, c'est que la troupe a tiré sur la foule, boulevard des Capucines. Le peuple a pris feu. Il paraît que la nuit du 23 au 24 a été terrible. Bref, Louis-Philippe a abdiqué, un

gouvernement provisoire s'est constitué à l'Hôtel de Ville. Tout s'est fait très vite, trop vite peut-être...

— Quelle importance ? Une révolution, ça éclate brusquement. On n'écrit pas un mois avant pour prévenir...

Étienne rit de bon cœur à l'observation de Juste, avant d'objecter :

— Seulement, la réaction risque d'être d'autant plus vive que la surprise a été grande.

— Je vois... Ceux qui devaient déclencher la révolution ont eu peur de Guizot, puisqu'ils ont annulé leur réunion. Drôles d'organisateurs ! Ils ont été aussi surpris que leurs ennemis !

— Il ne faut rien exagérer, corrigea Étienne. Nous pouvons aujourd'hui faire confiance à des hommes comme Louis Blanc. Vous connaissez ?

— Germain Lecœur, votre ami parisien, en a beaucoup parlé devant moi.

— Eh bien, Juste, sachez qu'il a déjà publié un décret par lequel le gouvernement provisoire s'engage à garantir du travail à tous les citoyens.

— Ah, très bien !

— Le suffrage universel a été institué.

— Beau début !

— Ce n'est pas tout. Des ateliers nationaux sont créés à Paris. C'est la grande idée de Louis Blanc qui prend forme.

— Lecœur l'a exposée aussi devant moi... Vrai, je ne vois pas ce qui vous inquiète. Décider des choses si importantes en si peu de temps !

— Les bourgeois m'inquiètent, et les nobles ! Ça leur tombe sur la tête, gare au réveil ! Tenez, Juste, regardez !

Étienne montra la mairie, où le monde se bousculait toujours devant les panneaux. Des manteaux bourgeois côtoyaient des bourgerons. Des dames bien mises n'hésitaient pas à se mêler aux ouvriers.

— Ils n'en reviennent pas, ils veulent lire de leurs yeux l'annonce de la catastrophe. Croyez-vous cette engeance

prête à abdiquer ses privilèges ? Non, Juste, il va falloir être très vigilants !

— Vous entendez quoi, par vigilants ? La République va faire des lois !

— Vous allez trop vite. C'est une Assemblée législative qui les fera. Mais les Français devront d'abord élire une Assemblée qui aura pour mission de rédiger la Constitution de la République. Qui seront les représentants du peuple à cette Assemblée constituante ? Vous comprenez ? Tout est là ! La révolution a instauré la République. Est-ce que la République aura des représentants républicains ?

— Évidemment, si tout le monde vote ! Les ouvriers ne sont pas bêtes, tout de même, ils sauront choisir !

— Pas bêtes, sûr. Mais pas tous convertis aux idées républicaines ! Je sais, vous pensez aux ouvriers des ports. Hélas, Clamecy, ce n'est pas la France. D'ailleurs, même dans notre ville, des suffrages manqueraient aux candidats républicains s'il y avait des élections tout de suite. Heureusement que nous avons un peu de temps devant nous !

— Du temps devant nous pour quoi faire ? demanda Juste qui se voyait englobé dans ce « nous ».

— Il vaudrait mieux en parler chez Pignon, après le départ des derniers clients, conseilla Étienne. Le droit de réunion a beau être proclamé...

— Maxime Pignon ? Dites, est-ce que ce ne serait pas à sa place que j'ai porté votre message ?

— Exact. Un bon facteur, mais ses voyages à Paris lui avaient attiré des remarques de Clapion, le gendarme. Alors, entendu pour... disons demain ?

Juste acquiesça et serra la main tendue. Il resta un instant à regarder partir l'agent-voyer, un peu surpris de constater combien cet homme, qui appelait la République de tous ses vœux, mettait ce soir un frein à son enthousiasme. En quelque sorte, lui avait eu la réaction inverse.

Une grande tape dans le dos le sortit de sa méditation. P'tite-Bûche ! Hilare et tout excité !

— Oh Juste, de retour ?... Dis, tu m'en veux encore, pour le coup du Bouffeu ?

Juste haussa les épaules. Bien sûr que non, il ne lui en voulait pas !

— Renseigne-moi, plutôt, c'est vrai cette histoire d'ateliers de charité ?

— J'viens aux nouvelles, comme toi. On y va ?

Les deux flotteurs s'approchèrent de la mairie. En haut des marches, ils se retrouvèrent derrière deux femmes qui stationnaient devant l'affiche, que Juste n'avait pas eu le temps de lire. Les plumes fichées dans leur chapeau s'agitaient au rythme de leur tête, qu'elles secouaient fort de gauche à droite.

— Les oiseaux vont s'envoler ! lança P'tite-Bûche en cognant Juste du coude.

Les deux têtes se retournèrent. Elles appartenaient aux demoiselles Pointu, les sœurs d'Edgar, le contrôleur des contributions.

— On voudrait bien lire aussi, dit le petit flotteur sans se démonter devant le regard assassin des deux femmes. La charité, c'est pas à vous qu'on va la faire, hein ? C'est pas d'sous qu'vous avez besoin, mignonnes, ajouta P'tite-Bûche avec un air canaille.

Images vivantes de l'indignation, les sœurs Pointu lui passèrent sous le nez avant qu'il ait pu sombrer dans la grossièreté totale. Raides, scandalisées, elles se dirigèrent vers la cathédrale, pour s'y confesser sans doute d'avoir entendu des horreurs qui annonçaient des temps bien durs.

En fait, le perron appartenait aux ouvriers. Les bourgeois n'y faisaient que passer. Un coup d'œil sur les affiches, un rire jaune pour l'entourage, et pffft... Juste lut l'affiche à voix haute pour ses camarades. Devant la pénurie de travail, le conseil municipal avait voté des crédits pour créer des ateliers de charité, ateliers dont l'objectif serait la construction de chemins vicinaux. Les nécessiteux pourraient se faire inscrire dès le lendemain neuf heures.

Pas un « nécessiteux » ne manqua ! Étienne Jusserant, en sa qualité d'agent-voyer municipal, permit à Juste de travailler en équipe avec ses camarades. Avec pelles et pioches, les terrassiers occasionnels passèrent leur première journée à remettre en état la route Clamecy-Corvol-l'Orgueilleux. Pour la paie, ce n'était pas le Pérou, un franc par jour, mais la soudure était assurée avec le premier flottage d'avril. Le grand flot, annoncé par une affiche signée Caillot, était en effet attendu pour le 20 mars.

Le soir, chez Pignon, les commentaires allèrent bon train sur cette série d'événements. Juste rejoignit à une table du fond Étienne, qui lui présenta comme un des leurs Benoît Gourdin, un flotteur du Crot-des-Grenouilles.

— Vous avez déjà enrôlé du beau monde ! plaisanta Juste en serrant les mains.

— Certes ! C'est même Benoît que j'aurais envoyé à Lecœur si vous m'aviez refusé. Mais il fallait bien que je vous sonde un peu ! Nous avons besoin de compagnons sûrs.

— Qui, nous ? coupa Juste, un peu agacé par cette insistante façon de nommer les partisans de la République. Une société secrète ?

L'agent-voyer mit un doigt devant sa bouche pour inviter Juste à ne pas faire profiter tout le monde de la conversation.

— Pour l'instant, je dirai plus simplement un comité de soutien à la candidature des députés attachés aux principes de notre République.

— Votre République ? Il y a donc plusieurs Républiques ?

— Une seule est vraie, répliqua Étienne avec conviction. La République démocratique et sociale !... Seule son instauration chassera le personnel royaliste qui va tenter de se glisser de nouveau aux commandes. Seule, elle détruira les privilèges sociaux, seule, elle garantira le droit au travail ! Joignez-vous à nous, Juste, comme Benoît, comme d'autres que vous rencontrerez. Nos idées sont généreuses, il faut les répandre !

Étienne se tut. Juste retrouvait avec un réel plaisir la ferveur communicative de l'agent-voyer. Il répondit :

— Tout cela est intéressant. Mais avant de m'adresser aux autres, je veux bien comprendre, moi.

— Ce souci vous honore, observa Étienne. Venez donc à nos réunions, ici le soir, quand Pignon ferme boutique. Nous discuterons.

Le plus difficile fut de convaincre Marie, qui avait repris son service chez les Desrouet, rentrés précipitamment d'une capitale en effervescence, que ces réunions ne présentaient aucun danger. Puisqu'on avait la République, plaida la femme, à quoi serviraient ces bavardages d'arrière-salle ? Juste, patiemment, rapporta les explications d'Étienne Jusserant.

— Jusserant ? Il fait de la politique, ce cœur meurtri ? Juste resta coi. Il avait oublié ses petits mensonges.

— Je vais te dire, poursuivit alors Marie, l'histoire que tu m'as racontée à son sujet ne tenait pas debout. Je l'ai crue parce que je crois ce que tu me dis, mais je vois bien à ton air que tu ne m'as pas dit la vérité.

— Je ne voulais pas tu te fasses du souci, se défendit son mari. Oui, j'ai porté une lettre, à des républicains de Paris. Mais constate qu'aujourd'hui je te tiens au courant !

— Et si je te demandais de ne pas aller à ces réunions, de ne pas...

— Tu ne peux pas me demander ça, coupa-t-il avec force. Je ne sais comment te dire. Je ne suis pas assez instruit pour expliquer ce qui se passe en moi, mais depuis quelque temps, j'éprouve comme de la honte... oui, de la honte, parfaitement. Quand on prononçait devant moi le mot de République, je haussais les épaules, ou je disais ci, ça. Et puis des hommes sont morts sur un boulevard parisien. Sûr que c'étaient des ouvriers, de pauvres gars. La République, on la leur doit. Eux sont morts. Ils n'en profiteront pas. Alors vois-tu, si des dangers la menacent, je ne veux pas rester sans rien faire.

Reprocher à Juste sa détermination eût été lui reprocher d'être lui-même. Marie s'accommoda de ses absences. Rien dans les jours qui suivirent immédiatement, du reste, ne la mit en alerte. La ville était calme. Les ouvriers travaillaient

régulièrement à la réfection des routes, commentant avec ironie les proclamations municipales, du genre « Tout trouble n'aurait aucun prétexte », « Habitants de Clamecy, aucun de vos intérêts ne restera en souffrance ».

— Ils ont la pétoche ! affirma Tête-d'Ail en discussion avec P'tite-Bûche.

— Faut les tenir à l'œil, répliqua l'éternel foudre de guerre. Vous avez vu, le sous-préfet vient d'être remplacé par une commission de trois bourgeois, des membres de leur fameux comité démocratique !

La démission du maire eût pu animer davantage les conversations, mais une nouvelle plus réjouissante empêcha les hommes de verser une larme sur ce départ. Le comité démocratique dont avait parlé P'tite-Bûche, institué par des bourgeois quelques jours après la proclamation de la République, ce qui au départ ne prêchait guère en sa faveur auprès de la population ouvrière, avait eu l'idée de planter un arbre de la liberté le 15 mars, de faire chanter un *Te Deum* dans la cathédrale le 17, en mémoire des victimes de la révolution parisienne, d'organiser enfin, ce même jour, un « banquet de la fraternité » où les habitants de toutes conditions se retrouveraient assis à la même table.

Ce fut à l'occasion de ce banquet que Juste commença de donner une suite pratique aux idées qu'il remuait avec Étienne, Benoît et d'autres. À la sortie de la cathédrale, il attira dans un coin ses amis, prêts à se rendre au repas. Il voulait profiter de la circonstance pour les rallier à son action.

— Vous allez trinquer avec vos ennemis de toujours, gronda-t-il. Les bourgeois vont faire bonne figure aux ouvriers le temps d'un festin pour mieux piper leurs voix le jour des élections ! Vous savez qu'elles auront lieu les 23 et 24 avril. Les listes des candidats viennent d'être publiées. Au lieu de vous asseoir à côté d'hypocrites qui vont singer la fraternité avec le peuple, est-ce que vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux, sans tarder, éclairer les camarades sur les noms qui mériteront leurs suffrages ?

— Tas raison, Juste ! Plus d'bourgeois, plus d'aristos, plus d'accapareurs ! s'emballa tout de suite P'tite-Bûche.

L'Africain, l'Avocat, l'Artiste, Hubert se rendirent sans peine aux raisons de leur ami. Juste n'en fut pas étonné.

— À nous de jouer, maintenant, conclut-il. C'est bientôt le grand flot, tous les ouvriers seront sur les ports, ce sera le moment de prêcher comme il faut !

En effet le 20 mars approchait, le jour du grand flot s'avançait, jour béni, jour du recommencement, vrai Jour de l'An pour une population dont l'existence était tout entière rythmée par les arrivées du bois sur les ports.

Le lendemain du banquet, on travailla normalement sur les routes, mais la veille du flot pelles et pioches furent abandonnées. Hommes, femmes, enfants se pressèrent autour des commis des gardes-ports pour se faire embaucher. Tous les bras étaient acceptés. Le 20 mars, l'émoi fut à son comble. Dès le lever du jour ce fut la course vers les ateliers échelonnés de vingt mètres en vingt mètres le long des rives, du pertuis d'Armes en amont, jusqu'à Châtel-Censoir en aval.

Les lâchures d'eau des grands étangs du Morvan n'avaient commencé que la veille, vers midi, d'emporter les bûches jetées depuis les ports de l'Yonne supérieure. En conséquence, le bois n'arriverait pas avant la fin de la matinée. On était donc venus trop tôt, n'importe, ce n'était pas un jour à arriver en retard. Cette année était un peu particulière, d'ailleurs. L'instauration de la République semblait avoir poussé les agents de la Compagnie à une certaine prudence : Victor Anicet avait fait afficher la liste des flotteurs qui confectionneraient les trains de la première éclusée, fin avril, en précisant — c'était écrit de sa main — que le tour de chacun viendrait.

— La pétoche, j'vous dis ! répétait Tête-d'Ail en brandissant son picot, la longue perche armée d'un crochet de fer avec laquelle les ouvriers tiraient les bûches de l'eau.

— Même Juste et moi, on va flotter ! enchaînait P'tite-Bûche.

— C'est pour mieux nous endormir, méfiez-vous, rappelait Juste autour de lui. Je vous signale que les listes des candidats sont affichées. À Pâques, nous devrons voter. Pas d'erreur, ce jour-là !

Vers onze heures, une rumeur se propagea d'atelier en atelier :

— Le flot... le flot arrive !

Comme un seul homme, les ouvriers se précipitèrent vers le bord. Les yeux tournés vers l'amont, ils se mirent à scruter la surface liquide. En cette journée d'hiver finissant, aucun soleil ne brillait dans le ciel laiteux. L'eau était noire. Pourtant, l'œil aiguisé des flotteurs décela bientôt des masses dérivant au gré du courant.

— Les moulées ! Les v'là !

Avant-garde d'une armée innombrable, quelques bûches passèrent peu après, sous le regard extasié des hommes qui les lorgnaient, un sourire aux lèvres. Il arrivait, le grand flot prometteur de travail, il arrivait ! Les bûches se suivaient de près maintenant, elles se touchaient, elles se cognaient, elles masquaient la rivière, formant un immense plancher mouvant dont la course serait arrêtée à Châtel-Censoir puis, en remontant, à Lucy-sur-Yonne, Coulanges-sur-Yonne, Pousseaux, La Forêt, Clamecy, Armes.

Les agents de la Compagnie réglaient l'écoulage, ordonnaient la fermeture des pertuis, faisaient mettre en place les chevalets de manière à retenir la part du flot attribuée à chaque port. On ne se rassasiait pas du spectacle extraordinaire qu'offrait la rivière. Elle ressemblait à une gigantesque écorce, hérissée de millions de boursouflures noires. Une odeur de bois mouillé se répandait dans l'air. Déjà les porteurs approchaient les brouettes tandis que, piaffant d'impatience, les tireurs attendaient l'ordre de se mettre à l'ouvrage.

— I vont point nous en laisser ! larmoyait Pied-de-Vigne, qui avait le vin chagrin ce matin-là. Ça défile, ça défile... Et nous, alors ?

Mais l'autorisation fut bientôt donnée et, d'un même élan, les picots plongèrent. Harponnées, tirées, enlevées, les bûches atterrirent sur les brouettes. L'opération n'avait pris qu'un instant. Une seconde fois, les picots s'abattirent, harponnèrent, tirèrent. D'emblée le rythme était retrouvé. Les bras, tels des pistons, s'abaissèrent de nouveau. La grande machine humaine était lancée. Pendant des jours et des jours, elle ne s'arrêterait plus. Chaque rondin crocheté laissait place à un autre, comme si le bois naissait de l'eau même, inépuisablement. Alors, avec une obstination de bête, les muscles tendus, ruisselants, les hommes tiraient, tiraient. Asservis à leur impérieuse cadence, titubant derrière des brouettes surchargées, les porteurs se hâtaient vers les chantiers de triage où femmes et enfants répartissaient les chargements par marque de propriétaire. Là, d'autres porteurs reprenaient les bûches pour constituer, plus loin, les piles définitives, sous la surveillance des gardes-ports.

C'est dans l'exercice de cette surveillance que Caillot s'était illustré autrefois, mais en l'occurrence les premières mesures du nouveau régime installé à Paris, favorable aux ouvriers, le dissuadèrent de se montrer trop tracassier. Il ne résista pas, toutefois, au besoin de rappeler à Juste que ce dernier n'avait pas à circuler le long des ports, que les ateliers étaient des lieux de travail, non de propagande.

— Par bonheur, ajouta-t-il hargneusement, notre ville compte assez de bons citoyens pour empêcher vos manœuvres d'aboutir !

Le soir même Juste fit part de cette sortie à Étienne.

— C'est la première fois que les Français vont voter, commenta l'agent-voyer. Vous pensez si les adversaires de la République — et votre Caillot est du nombre, cela va sans dire — se démènent pour essayer de museler un régime qui veut saper leurs privilèges ! On m'a rapporté les propos de tous ces gens, j'ai lu leurs affiches, placardées à Tannay et à Varzy. Ils veulent faire peur. « Ne votez pas pour le désordre ! » écrivent-ils. Votez pour des gens que vous connaissez !

— Mes amis et moi essayons de convaincre, je vous assure !

— Oui, mais les élections sont venues trop tôt. Les vrais républicains comme nous auront à peine eu le temps de faire campagne. Une masse de pauvres gens va se laisser dicter son vote par le châtelain, le maire ou le curé ! Tenez, un ami me racontait hier soir qu'il avait entendu, dans un café de Billy, trois hommes vanter les mérites républicains de Cornet !

— Cornet, le propriétaire des bois de la Grande-Côte, cet aristo ?

— Lui-même ! Et qui chantait ses louanges ? Trois flotteurs de Clamecy !

Juste ne put retenir un haut-le-corps.

— Nous connaissons leur nom, enfin, leur surnom... Tondu, Rouquin, et...

— Le Bouffeu ?... De leur part, ça ne m'étonne pas, ils cherchent à monter en grade ! Mais je crois que dans leur ensemble les flotteurs ne se tromperont pas de bulletin.

— Sans doute. Vous avez fait du bon travail, à Clamecy. J'ai entendu parler de l'Avocat, de P'tite-Bûche, de l'Artiste. Quelles langues !... Enfin, pour en revenir à Caillot, ne cherchez pas l'accrochage avec lui. Dans trois jours maintenant nous serons fixés.

Les deux hommes se séparèrent. Ils ne devaient se revoir que la semaine après la kermesse. Quel autre nom, en effet, eût-on pu donner à ce qui se déroula ces journées d'élection des 23 et 24 avril 1848 ? Le tambour de ville commença le matin de bonne heure sa tournée des carrefours pour rappeler aux citoyens les heures d'ouverture du bureau de vote. Annonce superflue, car malgré les travaux des ports on s'était intéressé à la chose. Une bonne raison à cela : les appels réitérés au sens civique des travailleurs. Tout à coup, l'ouvrier de Clamecy découvrit qu'il était devenu l'homme important, celui qui comptait, celui qui épargnerait à la France, pour les uns les malheurs de la République, pour les autres le retour à une monarchie tombée dans la fange.

Partout, sur les chantiers, au café, chez les commerçants, à l'église, dans la rue, ses oreilles devinrent le réceptacle des confidences, des sous-entendus, des « à ta place, moi... » ou des « quelle catastrophe si... ». C'était bien la première fois qu'un flotteur allait avoir dans les mains autre chose qu'une perche pour assurer son avenir ! Si, deux mois auparavant, il ne savait pas trop en quoi consistait le suffrage universel, à la veille de donner son baptême à ce mode de scrutin, il ne l'ignorait plus.

De fait, le sentiment de détenir une miette du pouvoir excitait ces hommes à qui on n'avait jamais — jamais ! — demandé leur avis, et qui du coup étaient impatients de le donner ! Les bourgeois qui se rendaient à l'office de Pâques dans la cathédrale Saint-Martin cachaient mal leur étonnement de voir tant de godillots cloutés battre la semelle devant la mairie. Et, de minute en minute, la file des électeurs s'allongea, jusqu'à former une queue qui dépassait l'angle de la place Saint-Jean et de la rue du Grand-Marché. Les cloches eurent beau sonner à toute volée, elles ne clouèrent pas le bec aux flotteurs qui s'interpellaient joyeusement.

Juste était arrivé dans les premiers, avec l'Avocat, et leurs compères n'avaient pas non plus tardé à s'insinuer dans les rangs pour vanter une ultime fois les candidats du parti des ouvriers contre ceux du parti de l'argent.

Tandis que les hommes accomplissaient leur devoir électoral, les femmes, en Judée, préparaient le ragoût dont l'odeur accueillait ceux qui rentraient avec la certitude d'avoir bien voté. L'après-midi, un doux soleil incita à remettre le nez dehors. La fête était dans l'air. Bientôt de jeunes gars s'amusèrent à planter un arbre de la liberté, puis improvisèrent une ronde autour, entraînant dans leur danse des filles qui ne demandaient que ça. Les gamins battirent des mains en cadence, des vieux chantèrent des chansons. Il y avait longtemps que le faubourg n'avait pas chanté. Fatalement, cette euphorie ne pouvait manquer d'inspirer l'Artiste, qui improvisa des couplets républicains.

Le soir, chacun avait bien ri, bien bu, bien rêvé au bonheur futur, mais le départ des Gords était fixé à la fin de la semaine, la fête ne pouvait pas durer. Bah ! avant de partir pour Paris, on connaîtrait le résultat des élections, et c'est la joie au cœur qu'on lancerait son train au fil de la rivière.

VII

Les trains partirent, oui, le dernier jour d'avril. Mais dans le cœur des flotteurs, point de joie. Si Clamecy avait élu des représentants favorables à une République démocratique et sociale, la France entière s'était montrée beaucoup plus tiède. On parlait d'à peine cent députés socialistes sur les huit cent quatre-vingts que comptait l'Assemblée constituante. Les tenants de l'ancien régime, les monarchistes, étaient deux fois plus nombreux ! Le reste, c'étaient des républicains de circonstance, selon l'expression d'Étienne. Juste, pour sa part, flotta avec une espèce de rage au ventre. Il fallut la vigilance de tous les instants exigée par la conduite du train jusqu'à Bassou pour le libérer de ses pensées moroses. Là, Lucas, dont le père n'avait pas encore été embauché, le quitta. P'tite-Bûche intrigua pour que son train fût couplé avec le sien, ce qui lui valut d'entendre à longueur de journée le petit homme vitupérer les aristos, les accapareurs élus en si grand nombre. Une fois rendu au port de la Tournelle, Juste en était à se demander s'il y avait bien eu la révolution !

Il ne fit que passer à la Flotte, où la grosse Lulu, la patronne, lui servit une copieuse portion de haricots. Il avait hâte de revoir Clément Géraud.

Sur la place de la Bastille se tenaient des attroupements nombreux. Perchés sur des estrades de fortune, des tribuns déversaient une éloquence intarissable sur un public recueilli. Juste ne s'attarda pas. Il grimpa quatre à quatre les escaliers qui conduisaient chez l'ébéniste. Clément était là, qui le reçut comme on reçoit un ami de toujours, les bras ouverts, un sourire heureux aux lèvres.

— Juste ! Ah, quelle aventure, mon vieux !

— Bonne... ou mauvaise ?

Clément tiqua. Il retira du feu la casserole où réchauffait sa soupe.

— Je te mets une assiette ?

— Je viens de manger, merci. Tu me réponds ? Les élections...

— Décevantes ! soupira l'ébéniste en commençant à manger. Il fallait s'y attendre, le pays n'était pas prêt. Tout de même, se reprit-il, il y a des socialistes parmi les députés. Ledru-Rollin, Albert, Barbès, d'autres... Nous pouvons compter sur eux. La lutte ne fait que commencer.

— Lutter, alors que nous sommes en République !

— Ça ne pouvait pas être autrement. La liberté de la presse, la liberté de réunion, le suffrage universel, la garantie du travail, tout ça du jour au lendemain ! Le riche a pris peur, et il a réussi à passer sa frousse aux petites gens qu'il domine depuis toujours !

— Jusserant m'a fait la même réflexion. Heureusement que dans le gouvernement provisoire il y a des hommes comme Louis Blanc.

Clément posa sa cuillère et regarda Juste dans les yeux.

— C'est vrai que tu débarques. Il n'y a plus de gouvernement provisoire. L'Assemblée a élu une Commission exécutive pour le remplacer. Louis Blanc n'en fait pas partie...

Juste resta bouche bée. Il ne connaissait pas les responsables politiques, lui. Simplement, ce qu'il avait entendu dire de celui-là en faisait un homme digne d'intérêt.

— Alors, les ateliers qu'il voulait créer ?

— Ils existent. Ce sont les ateliers nationaux. J'y ai travaillé, au début. Mais j'ai l'impression qu'ils ont du plomb dans l'aile. En mars, on gagnait deux francs par jour... attends, ne roule pas ces yeux-là, le mois dernier la paie est tombée à un cinquante. Depuis avant-hier, un franc. Il y a trop de monde. Les chemins de fer débauchent depuis des mois, les ouvriers qui construisaient les fortifications n'ont plus de travail, et il arrive des chômeurs de tous les coins de France.

— À Clamecy, la municipalité a créé des ateliers dans ce genre. On refait des routes.

— De la terrasse, bien sûr, mais les chantiers manquent. Je te répète que ça n'ira pas loin. Il faut dire que l'idée de Louis Blanc, c'était de grouper les ouvriers par corps de métier. On s'est contenté de donner une pioche à tous ceux qui se présentaient !

Juste, qui sans se l'avouer avait compté sur son ami pour le regonfler un peu, prononça à mi-voix :

— Alors, on baisse les bras ?

Clément sursauta, s'essuya la bouche, se leva.

— Que non ! Paris tient tête ! Il faudra que la province suive ! Toi, tu es de ceux qui pourront agir, dans les petits pays, lança l'ébéniste avec élan. Voyons, tu ne repars pas tout de suite ?

— Je suis passé te dire bonjour, depuis le temps ! Maintenant...

— Tu as bien une heure ou deux. Je vais t'emmener à l'Assemblée. Je veux que tu te rendes compte que nos députés ne se laissent pas clouer le bec.

— À l'Assemblée ? On peut assister aux débats ? Clément hocha la tête.

— Partons. Je t'expliquerai.

Les deux camarades remontèrent la Seine par les quais de la rive gauche. En chemin, Clément apprit à Juste qu'on pouvait être admis aux honneurs d'une séance à l'Assemblée sur la recommandation d'un député. Lui avait celle d'un républicain, Martin Bernard, qu'il rencontrait souvent avec Lecœur, au club de la Révolution.

— Joli nom, pour un club, commenta le flotteur.

— Il en vaut un autre, en tout cas. Car des clubs, sais-tu, il s'en est formé des dizaines. Ce n'est pas un mal, d'ailleurs. Ils maintiennent l'ardeur révolutionnaire.

— Et le tien plus que les autres, je parie, plaisanta Juste.

— Sans doute. Tu y entendrais les Barbès, Sorbier, Leroux, Proudhon...

Juste se dit que, décidément, son ami connaissait beaucoup de monde ! Continuant à deviser, les deux hommes parvinrent en vue d'une grande baraque édifiée à quelques pas de la Seine.

— C'est là que nous entrons, annonça l'ébéniste en montrant une carte à un officier des gardes nationaux qui surveillaient les abords du bâtiment.

Juste fit la grimace. L'enceinte manquait d'allure, en effet. Clément expliqua qu'elle avait été construite à la hâte, la salle du Palais-Bourbon où se réunissait l'ancienne Chambre, du temps de la monarchie, étant trop petite pour contenir huit cent quatre-vingts représentants. Ce disant, ils franchirent une porte, puis grimpèrent un escalier qui faisait accéder aux tribunes du public. Là, il y avait presse, mais personne ne soufflait mot. À la tribune, un député tonnait, pointant le doigt vers la droite des gradins où se pressaient les élus de la République. Juste eut un choc. Il donna un coup de coude à Clément.

— C'est bien Félix Pyat ? murmura-t-il. Il a été élu ?

Des « chut » impératifs lui coupèrent la parole. Son ami lui fit oui de la tête, tout en plaçant son doigt devant sa bouche. Alors Juste concentra son attention sur l'orateur qui se démenait comme un diable.

— Ouvrez les yeux sur le sort des ouvriers, prêtez une oreille attentive à leurs cris ! clamait-il. Nous donnons notre sueur, nos bras, notre sang, et nous n'avons pas de vêtements, pas d'asile, pas de pain ! Représentants de la République, je vous le dis, ne restez pas sourds à leurs clameurs, sinon les plaintes se mueront en cris de révolte, et la *Marseillaise* du désespoir tonnera plus fort que le tonnerre ! Sachez-le, messieurs, il y a encore des bastilles à prendre !

Jaillie de la gauche de Félix Pyat, une salve d'applaudissements crépita. Sur sa droite, en revanche, peu de réactions. C'est alors que Juste remarqua un député, debout à sa place, la main en l'air. Un homme, assis derrière un bureau situé au-dessus de la tribune, se mit à agiter une sonnette de toutes ses forces.

— Celui qui sonne, c'est Buchez, le président, souffla Clément.

Le calme revint progressivement. Le nommé Buchez prit la parole :

— Un de vos collègues souhaite s'exprimer sur ce que vous venez de dire, Monsieur Pyat.

Le député-écrivain fit un geste du bras pour signifier qu'il n'y voyait pas d'inconvénients. De sa place, l'interpellateur parla :

— Monsieur Pyat, bravo ! Quel poignant lyrisme ! Chaque fois que je vous entends, je demeure confondu. Quelle voix ! Quel coffre, comme on dit chez vos amis les bateleurs. Malheureusement, je crains que vous ne vous preniez pour Frédérik Lemaître, et que vous ne confondiez la tribune de l'Assemblée avec les tréteaux du théâtre !

Le railleur n'eut pas la peine de continuer. Ses propres amis déclenchèrent à leur tour des applaudissements nourris, auxquels répondirent des huées indignées. Félix Pyat, très calmement, descendit de la tribune et se dirigea vers la travée qui le menait à sa place. Le président, accroché à sa sonnette, essayait de couvrir les voix contradictoires.

— Juste, fit Clément en tendant le doigt, regarde qui monte à la tribune maintenant. C'est Louis Blanc. Il doit intervenir à propos de la création d'un ministère du Travail. J'ai l'impression qu'il aura une grosse partie à jouer.

Ce devait être une impression partagée par tout le monde car l'apparition de Louis Blanc, pourtant d'une taille peu propre à en imposer, fit s'éteindre le tohu-bohu.

— La parole est au représentant Louis Blanc, put enfin annoncer Buchez.

D'une voix calme, mesurée, le député socialiste commença :

— À son habitude, mon collègue vient de s'exprimer avec ardeur, et ce n'est pas moi qui lui reprocherai sa fougue. Ceux qui osent le faire sont ceux qui ne savent pas, et ne veulent surtout pas savoir, combien la condition ouvrière est désespérante. Lyrisme, disiez-vous, Monsieur Falloux,

poursuivit l'orateur en se tournant dans la direction du député qui avait moqué la manière de Félix Pyat, lyrisme, théâtre... C'est vous, Monsieur Falloux — un doigt se tendit, accusateur — vous et vos amis qui transformez cette Assemblée en théâtre où l'on joue l'hypocrite comédie de la sollicitude envers les travailleurs. Mais quelle proposition en leur faveur avez-vous faite ? Quand avez-vous reçu une seule délégation ouvrière ? Avez-vous seulement déclaré qu'il fallait écouter la voix du peuple ? Il est vrai que l'on n'écoute pas les ignorants lorsqu'on est de ceux qui croient que leur supériorité intellectuelle les autorise à s'adjuger le pouvoir, et avec le pouvoir une plus large part des biens terrestres. Attitude méprisable, analogue à celle de ces hommes forts qui, aux époques de barbarie, asservissaient les faibles en vertu de leur supériorité physique !

Des murmures parcoururent les gradins. La sonnette du président contint difficilement le mécontentement des représentants qui se sentaient visés.

— Aujourd'hui, continua Louis Blanc, vous avez l'occasion de prouver que vous vous préoccupez de la détresse du prolétariat. Mon collègue Félix Pyat l'a dit en d'autres termes. Un parti de la misère est en train de se constituer. Prenez garde à la révolution de la faim ! C'est à nous tous de la rendre impossible. Cela se peut, en créant enfin un ministère du Travail !

Les réactions furent diverses. Les mains claquèrent sur la gauche, où des voix se mirent à scander « Ministère-du-Travail ! » Au centre, à droite, les députés semblaient se concerter, s'interpellaient d'un banc à l'autre. Juste regardait cette agitation, pensif. Louis Blanc n'y était pas allé de main morte, certes, mais était-ce bien la manière de parler à des députés hostiles aux ouvriers ? Clément lui mit une main sur l'épaule.

— Falloux va répondre. Regarde-le, celui-là. Il n'y a pas pire ennemi des prolétaires.

Le député montait à son tour à la tribune. Légèrement voûté, il se frottait lentement les mains, attendant le silence total.

— Je vais étonner M. Louis Blanc, dit-il sans chercher à élever le ton. Ses alarmes, je les partage. Mais qu'il se rassure, tout va être mis en œuvre pour les apaiser. Un groupe de représentants a déjà préparé une proposition qui préconise la création d'un comité. Sa mission sera d'enquêter sur toutes les questions relatives à l'amélioration du sort des travailleurs. Que M. Louis Blanc ne vienne donc pas nous dire qu'il est le seul à se préoccuper des besoins du peuple. Monsieur le Président, enchaîna le député Falloux en se retournant vers Buchez, si j'ai pris la parole, c'est pour vous demander de mettre aux voix la proposition dont je viens de tracer les grandes lignes.

Il fallut de nouveau force coups de sonnette pour éteindre la rumeur qui s'élevait sur la gauche de l'Assemblée. Dans le silence rétabli, le Président rappela les objectifs de la proposition, puis demanda aux députés favorables au projet de lever la main.

— Les salauds ! siffla Clément entre ses dents. Regardeles, ces bourgeois, enterrer à toute vitesse le ministère du Travail !

Falloux, c'est vrai, obtenait facilement la majorité, ce dont prit acte Buchez, qui vivement passa à l'ordre du jour suivant en appelant à la tribune le représentant Sobrier. Celui-ci, visiblement très excité, invectivait ses collègues alors qu'il n'avait pas encore pris place à la tribune.

— Faut-il rappeler qu'en ce moment même, au-delà de nos frontières, en Pologne, la liberté, l'indépendance sont étouffées ? Ignorez-vous que les patriotes polonais sont pressés de toute part par les Prussiens et les troupes des Habsbourgs ? Si la République française n'intervient pas, elle portera la responsabilité d'un crime !

Juste tira Clément par la veste et d'un signe de tête l'invita à quitter les lieux. En bas de l'escalier, il s'exclama :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'est de la Pologne qu'il parle, le député ?

— C'est une affaire importante qui agite beaucoup les clubs, répondit l'ébéniste.

— Plus importante que la création d'un ministère du Travail ? J'ai peur de ne pas comprendre la politique. Louis Blanc a été battu, non ? Et au lieu de créer un ministère, ces messieurs créent un comité pour voir s'il y a bien des ouvriers pauvres ! Ce n'est pas le vote de cette saloperie, le plus important ?

— Mais tout se tient, mon vieux. Ce n'est pas une défaite qui doit nous faire baisser les bras. Nous finirons par vaincre !

— Ça... Enfin, je te laisse, Clément. Tu peux y retourner, fit-il en montrant la grande baraque. Je ne vais pas jusqu'en Pologne, moi, mais je ne suis tout de même pas d'ici.

Les deux hommes se serrèrent la main. Musette au dos, Juste remonta les quais, passa par la Bastille, par la place du Trône, où d'innombrables orateurs continuaient de fustiger l'ancien régime, ou de chanter les louanges de la République. Le flotteur se demanda si l'Assemblée n'allait pas se préoccuper un de ces jours de cette belle liberté d'expression...

Le lendemain, à l'entrée de Melun, Juste rejoignit l'Avocat et l'Africain. À Saint-Mammès, Hubert et Renard, un gars du Crot-Pinçon, retardés par leurs ampoules, grossirent leur groupe.

À Clamecy, un mauvais coup avait été porté aux ouvriers pendant leur absence. Les ateliers de charité, sur lesquels ils comptaient pour se faire un peu d'argent en attendant leur nouveau tour de départ, avaient été fermés le 4 mai. Juste apprit la nouvelle par Eugénie, qui se trouvait chez lui avec son mari lorsqu'il arriva.

— On n'a jamais tant tiré misère, se plaignait la femme dont la santé ne s'améliorait guère. Heureusement que Marie me laisse un peu de couture !

— Crédits épuisés qu'ils ont dit, au conseil municipal. Il reste le flottage, mais on veut plus d'moi, se lamenta le Matelot. Caillot m'a renvoyé à Anicet. Rien à en tirer ! C'est tout juste s'il m'a pas dit d'aller crever dans mon coin ! Parfaitement... crever !

C'est alors que Juste commit une maladresse qui devait avoir une suite tragique un mois plus tard. Il parla des ateliers nationaux parisiens. Certes, il expliqua qu'il ne s'agissait pas des vrais ateliers imaginés par Louis Blanc, n'importe, le Matelot avait dressé l'oreille. À Paris, il y avait du travail, voilà ce qu'il avait retenu ! Pendant plusieurs jours, il ne parla de rien. Puis, un matin de juin, alors que Juste partait vers son atelier pour confectionner enfin un second train, il se lança :

— Ohé, Juste, tu pars quand ?

— Le 14. On flottera de nuit, cette fois. Tu le diras à Lucas ?

— Non. C'est moi qui serai ton homme. Enfin, ton p'tit homme ! Jusqu'à Paris !... Écoute donc ! J'gagne rien ici. J'veux travailler à Paris, m'embaucher dans les ateliers, tu sais bien...

Plus tard, Juste se dit qu'il aurait dû refuser, inventer n'importe quoi, mais refuser ! Au lieu de cela, il avait accepté, heureux de pouvoir enfin faire quelque chose pour son vieux compagnon. Le 14 juin, ils partirent tous deux au fil de l'Yonne.

Au bout d'un voyage harassant, car le Matelot n'était plus ce qu'il avait été, et Juste dut se multiplier pour éviter les accidents, au bout d'un voyage que la tension nerveuse exigée par les étapes de nuit rendit plus épuisant encore, les deux amis atteignirent la capitale. Une capitale dans laquelle la voix des tribuns populaires s'était tue, remplacée par la voix des canons.

À Charenton, le pilote les avertit tout de suite :

— Vot'train, c'est mon dernier, ça barde trop dans Paris !

— Quoi donc, la révolution, encore ? questionna Juste, avide de savoir.

— Peut-être... Y a des barricades partout, dans le quartier du Panthéon, dans le faubourg Poissonnière, rue Popincourt...

— Faubourg Saint-Antoine ?

— Pardi ! Toujours les premiers, ceux-là ! J'habite pas loin !

— Mais qu'est-ce qui se passe ? interrogea Juste, planté derrière ce nouveau pilote.

— Moi, j'viens pour travailler dans les ateliers, ajouta le Matelot avec inquiétude.

— Ah ! C'est justement à cause d'eux qu'ça bouge ! s'exclama le guide, tout en donnant d'énergiques coups de perche. J'crois qu'ils veulent les fermer. Remarquez, pour ce qu'on y fabrique, là-dedans... Payés à rien faire, ouais...

Juste fit la lippe en regardant son camarade. Celui-ci eut un geste de la main qui signifiait « laisse causer, mieux vaut être payé à ne rien faire que pas payé du tout ! ». Mais le pilote ne dit plus mot. Il s'activait.

— Qu'est-ce que j'vous disais ! Grouillons ! lança-t-il soudain, alors qu'ils arrivaient en vue de la Tournelle. Il appuya sur sa perche, plus fort, plus vite, comme si c'était sur lui qu'on tirait. Car on tirait ! Les salves succédaient aux salves, pas très loin, au-delà des immeubles qui longeaient le quai.

Tout à coup, une détonation ébranla l'espace.

— Le canon ! s'écria Juste.

Le pilote amarra le train précipitamment.

— Avec Cavaignac aux commandes, ça va pas traîner. Lui, c'est les grands moyens, tout de suite !

Il fila sur le quai. Juste et le Matelot lui emboîtèrent le pas, atteignirent le bureau du réceptionnaire. « Barbet a déguerpi », pensa Juste, qui ajouta :

— Qu'est-ce que je vais faire de ma lettre de voiture ?

— Traînez pas ! aboya le pilote. Le coin est malsain. Vous reviendrez plus tard !

Un second coup de canon souligna ses paroles. Au même moment, un détachement de cavalerie déboucha sur le quai au petit galop. Le martèlement des sabots, l'éclair des

casques et des sabres, le grondement du canon figèrent sur place les deux flotteurs.

— Que faisons-nous ? demanda Juste, indécis. Regarde, c'est fermé aussi chez Lulu. Nous retournons ?

— Suivons-le ! s'écria le Matelot en montrant le pilote qui s'éloignait sans les attendre. Allons chez ton ébéniste, le temps que ça se calme. Je suis venu pour travailler, j'veux pas repartir !

Juste hésita, mais il y avait tant de supplication dans les yeux de son ami qu'il céda. Ils rattrapèrent le Parisien quai des Célestins.

— Où allez-vous ? questionna l'homme. Chez moi, j'ai pas d'place.

— Je connais quelqu'un faubourg Saint-Antoine, lança Juste en saisissant au bras le Matelot dont la poitrine grondait comme un soufflet de forge.

— Dans ce piège à rats ? À votre place...

Juste ne répondit pas. Il ne souhaitait à personne de se trouver à sa place, responsable d'un Matelot qu'il sentait déjà à bout de forces. En outre, s'insinuait en lui un sentiment à coup sûr inconnu de ce Parisien. Quelque chose comme une tentation : celle de participer à une vraie journée révolutionnaire ! Agir, autrement qu'avec des mots, agir...

— Je vais vous rapprocher le plus possible, après vous vous débrouillerez, consentit le pilote.

Juste eut envie de l'envoyer promener, mais pensa aux barricades. Par où passer ? Leur guide avait son idée là-dessus, car il ne se dirigea pas vers la Bastille, le chemin le plus direct, mais qui risquait d'être devenu un point de concentration des troupes. Par un dédale d'impasses et de ruelles, il les conduisit jusqu'à la porte de la maison où il logeait.

— À vous de jouer, maintenant. Moi, je ne sors plus avant que tout soit fini. Le faubourg Saint-Antoine est là, au bout de ia rue... Je ne suis pas certain qu'on vous laissera passer. Salut !

Ce que venait de montrer l'homme du doigt n'était autre chose qu'une barricade. Juste, soutenant son compagnon,

avança lentement vers cet obstacle insolite, empilement désordonné de meubles cassés sur des voitures renversées qui atteignait deux ou trois mètres de hauteur. Les yeux des deux hommes avaient beau fouiller cet énorme bric-à-brac pour y déceler une présence, ils ne voyaient personne. Mais on les vit. Quand ils ne furent plus qu'à quelques pas, un homme soudain se dressa au-dessus d'eux, son fusil braqué dans leur direction. Ils s'immobilisèrent. L'individu qui les tenait en joue, cheveux en broussaille, chemise au vent, avait une physionomie rébarbative. Il jeta :

— Qui êtes-vous ?

— Des ouvriers, des flotteurs... Nous arrivons de Clamecy ! Je connais Clément Géraud, l'ébéniste ! Et Julien, le bronzier ! Et Germain Lecœur !

— Germain ? Tu connais Germain ?

La sentinelle se retourna pour interpeller un des émeutiers.

— Oh, Martin ! Il y a là deux gars qui prétendent connaître Germain !

— Ouais ?... Qu'ils viennent nous raconter ça !

La voix était peu engageante, mais Juste comptait bien convaincre ces sceptiques. Il engagea le Matelot à grimper, surveilla son ascension, inquiété par ses mains tremblantes et sa respiration courte. Quand le malheureux prit pied de l'autre côté de la barricade, il donna l'impression qu'il allait s'évanouir. Instinctivement, la vingtaine d'hommes qui les attendait abaissa les fusils.

— Il a l'air mal en point, ton acolyte, dit le nommé Martin à Juste. Je vais vous faire accompagner auprès de Germain, pour vérifier que vous n'êtes pas des espions de Cavaignac ! Si tu as dit la vérité, tu ne m'en voudras pas d'avoir été prudent, pas ? Roger, Joseph, vous y allez ?

Soulagé, Juste encouragea le Matelot à le suivre.

— Appuie-toi sur moi. Bientôt tu pourras te reposer... Le petit groupe déboucha dans le faubourg Saint-Antoine. Quelle vision ! La rue semblait un immense chantier de démolition livré à une population en folie. Des hommes

armés de barres de fer dépavaient la chaussée. Des femmes chargeaient les pavés descellés dans des carrioles, dans des brouettes, dans des sacs. Des enfants arrachaient les volets, dégondaient les portes. Par les fenêtres s'envolaient des matelas qui atterrissaient dans des nuages de poussière, des bois de lit qui se fracassaient sur la terre battue, des tables, des rampes d'escalier, des marches ! Une formidable mise à sac s'opérait, à croire que la démence avait saisi chaque habitant du Faubourg. Il n'en était rien. Ce qui était arraché, cassé, jeté, était immédiatement déblayé, emporté, livré aux bâtisseurs qui, entassant, encastrant, ajustant cette énorme masse de matériaux hétéroclites, dressaient dans chaque rue l'obstacle d'une barricade sur laquelle des grappes d'hommes montaient déjà la garde.

Que s'était-il donc passé pour que Paris entre ainsi en émoi ? Quelle rage poussait ces pauvres gens à construire ces remparts contre lesquels, en d'autres points de la capitale, tonnaient déjà les canons ? Juste avait hâte de se trouver en face de Clément, pour savoir. Pour trouver un abri à son ami, aussi, car le pauvre n'en pouvait plus.

Comme le petit groupe arrivait à hauteur du passage de la Main-d'Or, Juste s'arrêta.

— Écoutez, camarades, celui-là n'ira pas plus loin. Il faut qu'il se repose. L'ébéniste dont je vous ai parlé habite ici, au second.

— Bon, fit le nommé Joseph, je vais t'emmener jusqu'à la grande barricade, c'est là que nous devrions rencontrer Lecœur. Roger, tu regardes si cet ébéniste existe ?

Il fallut peu de temps pour atteindre ce que Joseph venait d'appeler la grande barricade, en vérité un extraordinaire barrage, qui obstruait totalement le faubourg Saint-Antoine, interdisant toute communication avec la place de la Bastille. Juste, abasourdi, n'en croyait pas ses yeux. Devant lui, sur un colossal soubassement d'omnibus éventrés, se dressait une formidable colline de bois, de pierre, de terre, une muraille hérissée de brancards et de poutres, un enchevêtrement inimaginable de tout ce que les Parisiens avaient pu extraire

de leurs immeubles, une barricade, oui, mais une barricade hors du commun, qui s'élevait à près de dix mètres au-dessus du niveau de la rue. Sur la crête, au centre, à droite, à gauche, partout, innombrables, les émeutiers guettaient l'ennemi.

— Beau travail, hein ? lança Joseph avec une fierté non dissimulée. Parole de Parisien, j'en ai vu des barricades, mais une aussi haute, jamais ! Tiens, y a Germain, là ! s'écria-t-il soudain, tendant le doigt.

Lecœur se remémora sans peine l'envoyé d'Étienne Jusserant. Depuis leur rencontre, rappela-t-il, il s'en était passé des événements ! Et ça n'était pas fini !

Sans doute. Des détonations déchirèrent l'air. Joseph pointa le doigt.

— On se bat au nord ! Les Montagnards de Belleville, j'crois.

— Le tir vient de plus loin, estima Germain. La colonne Lamoricière essaie d'enlever la barricade qui bloque le faubourg Poissonnière, rue de Bellefond. À moins que Cavaignac ne tente de réduire le retranchement de Lariboisière, on l'a vu par là !

Juste connaissait trop mal Paris pour bien situer ces foyers de l'émeute. Il se représentait la capitale couverte de barricades, avec des ouvriers d'un côté, des soldats de l'autre, se tirant dessus, et des émissaires traversant flammes et fumées pour porter les nouvelles.

Aux dires de Lecœur, Clément se trouvait certainement sur une barricade, près de chez lui. Avec Joseph, Juste revint donc sur ses pas. Roger arrivait à leur rencontre.

— J'ai laissé ton camarade chez l'ébéniste, prévint-il. Clément Géraud ne m'a dit que du bien de toi !

— Forcément, il est des nôtres ! renchérit Joseph.

Sur un geste amical, les hommés se séparèrent. Juste se hâta de monter chez Clément.

Le Matelot était allongé à même le sol, sur la couverture.

Même le beau lit sculpté était parti à la casse !

— Ah, te voilà, fit l'ébéniste. Quelle idée de venir chercher du travail un jour pareil !

— Comment vas-tu, Matelot ? s'inquiéta Juste.

— Ça siffle là-dedans, murmura le flotteur.

— Tais-toi, gars, essaie de dormir, coupa Clément. Nous reviendrons dans deux heures.

Il ajouta à l'intention de Juste, tout en l'entraînant hors de la pièce :

— Je lui ai donné du café chaud, ça va le retaper.

Une fois au niveau de la rue, Clément pointa l'index en direction d'une barricade qui transformait le passage en cul-de-sac.

— Tu m'accompagnes ? Ça permettrait à un gars de plus de se reposer...

C'est ainsi que Juste se retrouva assis sur un tas de pavés, un fusil entre les mains, en compagnie d'une vingtaine d'émeutiers, émeutier lui-même...

VIII

Les hommes relevés s'en allaient manger un morceau. Selon le roulement établi, ils reviendraient dans deux heures, à moins que d'ici là...

— Pour nous avoir, il faudrait que Cavaignac fasse d'abord sauter des dizaines de barricades, expliqua Clément. L'Hôtel de Ville sera pris avant, et alors, nous la referons, la révolution, pour de bon ! Paris tient tête ! Cavaignac pliera !

Refaire la révolution ? Juste serra son fusil, instinctivement. Puis tout à coup l'épisode de son arrivée au port de la Tournelle lui revint. Il s'inquiéta :

— Qui est ce Cavaignac, exactement ? Il a le goût des méthodes expéditives, paraît-il ?

— C'est un général, figure-toi. À qui l'Assemblée a donné les pleins pouvoirs. Voilà sa manière de défendre la République. Cavaignac a fait merveille en Algérie. Nos braves bourgeois comptent sûrement qu'il va poursuivre ses exploits en nous écrasant ! Seulement, t'as vu nos barricades ?

— Oui, je les ai vues !... Alors, tout ce branle-bas, ce serait à cause des ateliers nationaux ?

— C'était à prévoir. À propos, ton camarade venait pour rien, de toute façon. Depuis fin mai, on n'y embauchait plus les provinciaux. Mais le pire, c'est que la Commission exécutive a voulu les fermer. Elle a décrété d'envoyer à l'armée tous les ouvriers de dix-sept à vingt-cinq ans, et les autres, en Sologne. Pour des travaux de terrassement, comme d'habitude.

— Se faire descendre en Algérie, ou crever de fièvre dans les marécages ! Voilà le choix qu'on offrait à cent mille chômeurs ! intervint un émeutier barbu perché sur la barricade au-dessus de Juste.

— On a appris ça mercredi, dans la soirée, ajouta un troisième, un chétif aux bras épais comme le canon de son fusil. Dès hier jeudi, ç'a été la fête !

— La Fête-Dieu, rappela Clément en riant. Les cloches ont sonné, t'aurais entendu ! On s'est retrouvés trois mille, place du Panthéon !

— Du travail ou du pain, du plomb ou du travail, on criait !

— Toute la nuit on a construit des barricades. T'as vu le résultat !

Juste sentait l'excitation monter en lui. L'ardeur de ces hommes était communicative. Sûrs d'eux, sûrs de leurs barricades, sûrs de leur bon droit, ils s'apprêtaient à renverser une caricature de République qui se débarrassait de ses ouvriers en les envoyant pourrir dans les marais de Sologne.

Soudain le canon gronda, au sud cette fois. Plus secs, des feux de peloton crépitèrent. Les visages devinrent graves.

— C'est d'l'autre côté de la Seine, dit l'émeutier à longue barbe que les autres appelaient Albert.

— Quand j'ai débarqué à la Tournelle, ça cognait tout près, rappela Juste.

— Cavaignac a placé là Damesme, dit Clément. Nous sommes au courant. Ils veulent nettoyer le douzième, mais les chiffonniers de la Mouf' sont des durs à cuire !

À plusieurs reprises, au cours de la soirée, des bruits de canon et des claquements de fusil se firent entendre. Puis un grand silence recouvrit la capitale.

Dans le Faubourg, que mille mains actives avaient à peu près déblayé, les femmes et les enfants prirent un peu de repos sur des grabats de fortune. Les hommes, eux, se relayèrent pour une garde vigilante. Juste ne quitta pas Clément, et avec lui assura plusieurs tours sur la barricade. Dans les intervalles, tous deux remontaient dans la chambre. Le Matelot y dormait d'un sommeil entrecoupé de quintes. Juste regrettait de lui avoir cédé. Sa place n'était pas au cœur d'une émeute, mais à Clamecy !

À l'évocation de la ville natale, la pensée du flotteur faisait un détour vers sa maison du quai de Bethléem. Marie lui avait toujours dit qu'après une dizaine de jours d'absence, elle guettait à tout moment son pas sur les cailloux de la cour. Elle risquait cette fois de l'attendre plus longtemps. Pourtant, il n'avait pas envie de rentrer. Sa résolution était bien prise : il combattrait contre les ennemis de la République ! Les morts de février ne devaient pas être morts pour rien ! D'ailleurs, l'idée de la mort ne l'effleurait pas. Sur les barricades, l'enthousiasme était contagieux, et tout le samedi matin 24 juin il poursuivit sa surveillance en compagnie de Clément, d'Albert, d'autres ouvriers qui presque tous étaient des travailleurs du bois. Était-ce déformation professionnelle ? Nombre d'entre eux amélioraient les encastrements, consolidaient les assemblages, dans un climat de bonne humeur fraternelle que soutenait la certitude de la victoire.

Quel émeutier eût douté de cette victoire en entendant les nouvelles qui volaient de barricade en barricade ? Le secteur nord tenait tête à Lamoricière. Dans le quartier de l'Hôtel de Ville, à côté, on faisait mieux que tenir tête, on progressait ! La place des Vosges était atteinte, les abords de l'église Saint-Gervais étaient occupés ! Les troupes de Cavaignac reculaient ! Les bruits de la fusillade passaient par-dessus

l'énorme barricade. On attendait la prise de l'Hôtel de Ville d'un instant à l'autre.

C'est alors que se répandit une déclaration de Cavaignac. L'appel vola de bouche en bouche, de la Bastille à la place du Trône. C'était un appel à mettre bas les armes, tout simplement.

— Il y a dans nos rangs des frères égarés ! gouailla Albert, porteur de la nouvelle sur la barricade où Juste, à ce moment, s'énervait après un lacet de brodequin qui avait craqué. Savez-vous ce que j'lui dis, moi, à ce beau képi ? Qu'il vienne s'égarer par ici ! Qu'il les amène ses fusils et ses canons, nous saurons les recevoir !

— Moi aussi j'ai quèqu'chose à lui dire, s'écria un autre. Je lui dis merde !

Après les rires, les commentaires. Cavaignac essayait de dresser les gars du Faubourg les uns contre les autres. Ses troupes piétinaient, reculaient, il essayait de sauver la face en poussant les timorés à la reddition. Ignorait-il que c'était dans le faubourg Saint-Antoine, toujours, que la résistance avait été la plus dure ?

— Il ne s'agit pas de résister, corrigea Clément. Il s'agit de vaincre ! Tout l'est de Paris est entre nos mains. Que l'Hôtel de Ville soit pris, et nous envoyons une délégation. Souvenez-vous que c'est là, en février, que s'est jouée la révolution !

L'église Sainte-Marguerite, à deux cents mètres du passage, égrena les heures de l'après-midi. Les tirs, de plus en plus nourris au-delà de la Bastille, laissaient imaginer de rudes affrontements. Un peu avant quatre heures, on apprit qu'au nord Lamoricière avait enlevé trois barricades, ce qui rapprochait la menace de ce côté.

Heureusement, dans l'heure qui suivit, coup sur coup, des émissaires venus du quartier de l'Hôtel de Ville remontèrent au plus haut niveau le moral : la mairie du VIII^{e} arrondissement, puis celle du IX^{e}, venaient d'être enlevées ! Les émeutiers ne se trouvaient plus qu'à quelques pas de l'Hôtel de Ville !

Dans tout le Faubourg, une énorme ovation salua cette progression magnifique. Avant ce soir, le peuple de Paris aurait imposé sa volonté à Cavaignac, à l'Assemblée, à la France ! Une jubilation s'emparait de chacun, les visages s'éclairaient, les traces de fatigue s'estompaient, des femmes montaient sur les barricades qu'elles avaient aidé à construire, les gosses couraient en faisant flotter de petits drapeaux rouges, répliques de celui qui flottait au haut de la colonne de Juillet.

Juste et Clément, relevés de leur faction, montèrent retrouver le Matelot, qui leur demanda l'explication de ce remue-ménage joyeux. Quand il sut, il s'exclama :

— J'veux aider à la victoire, moi ! Si c'est pour obtenir le droit au travail, le combat de tous ces gens-là, c'est le mien !

Il fallut le raisonner. Demain, quand il serait remis tout à fait...

— Bon, demain ! Mais j'veux descendre tout de suite me dégourdir.

Juste déambula avec lui le long du Faubourg. La prise de l'Hôtel de Ville était au centre de toutes les conversations. À distance, on tentait de suivre la progression vers le bâtiment où, semblait-il, se jouerait le sort de l'insurrection. Malheureusement, cinq heures sonnèrent à Sainte-Marguerite, six heures, sept heures, et personne ne vint annoncer la grande nouvelle. Ou plutôt vint ce qu'on avait un peu oublié, des bruits de fusillades échangées dans le quartier du Panthéon. Ces bruits rappelaient que, rive gauche aussi, l'insurrrection s'était développée. Ce fut de ce côté que désormais l'attention se tourna. Les échanges devenaient de plus en plus vifs. Qui l'emportait ?

Cette question fut tranchée alors que la nuit tombait, quand le roulement du canon couvrit le bruit des mousquets, un roulement continu tellement impressionnant que des hommes montèrent sur les toits pour juger de la situation. Sur les visages levés vers eux, la joie de l'après-midi s'évanouit. Les hommes criaient que Paris brûlait, de l'autre côté de la Seine. Sinistre vision ! Elle signifiait que les

insurgés du XII^e étaient vaincus, que la troupe retraverserait le fleuve et se porterait à l'assaut du Faubourg !

— Pas si l'Hôtel de Ville est pris ! affirma Clément sur sa barricade. C'est vers lui que Cavaignac fera diriger les renforts !

— Ouais, mais les nôtres piétinent de ce côté ! lui fit observer un voisin.

— Si on n'avance pas, on reculera, prophétisa Albert en plongeant sa main comme un rateau dans son épaisse barbe. Cavaignac est capable d'avoir fait monter d'autres régiments sur Paris...

Juste constata que l'inquiétude de voir pourrir la situation croissait chez les émeutiers. Tous ces hommes avaient l'expérience des combats de rue. La rapidité, l'effet de surprise étaient les meilleurs atouts. En février dernier, une nuit avait pratiquement suffi pour faire basculer la monarchie. Un instant, à la fin de l'après-midi, on avait senti la victoire à portée de la main, puis, au fil des heures, le magnifique espoir s'était mué en doute.

Rive gauche, le silence avait succédé au grondement des canons. Du quartier de l'Hôtel de Ville ne parvenait plus que l'écho de quelques escarmouches. La nuit semblait mise à profit pour reconstituer les forces. Dans le Faubourg, les insurgés reprirent la garde, et le petit matin les retrouva les yeux cernés, le visage mangé de barbe, solides au poste, mais conscients que ce dimanche serait un jour décisif.

Clément, Juste et le Matelot, assis sur le plancher de la chambre, avalaient un breuvage à l'incertain goût de café.

— Avec ça, un petit bout de pain, fit Clément en taillant une boule grise en quatre, puis l'un des quarts en trois.

— Les boulangers continuent de travailler ? s'étonna Juste.

— Pas tous ! Tiens, le Malpeau, celui d'en face, il a filé depuis trois jours. Mais il n'a pas pu emporter sa farine, alors avec Albert...

L'ébéniste s'arrêta net. Les premiers bruits de mitraille de ce dimanche venaient de retentir. Il se précipita à la fenêtre,

ouvrit. Une seconde fusillade déchira l'air, une troisième, et il n'y eut plus de fin. Les coups semblaient tirés de partout, du nord, du sud, de l'ouest...

— Ça commence fort ! constata Clément.

Cela continua de même toute la matinée. Cavaignac avait lancé contre tous les foyers de l'insurrection une formidable offensive. À l'oreille, on tentait de suivre l'évolution des combats. À tout moment, sur les barricades, on s'attendait à voir apparaître les premiers soldats de ligne. L'étau se resserrait.

Juste, les mains moites, crispées sur son fusil, sentait son cœur cogner. Il admirait, il enviait le calme de ses compagnons. Il aurait voulu parler, mais eux se muraient dans le silence, tout entiers prêts à répondre au feu par le feu.

Vers le milieu de l'après-midi, la canonnade se déchaîna avec une violence inouïe.

— Le faubourg du Temple a cédé, laissa tomber Clément dans l'oreille de Juste. Tu entends ça ? À mon avis, ils ne sont pas à plus de cinq cents mètres.

Les déflagrations emplissaient l'air, terrifiantes. L'ennemi était là, tout proche, derrière ces immeubles lépreux qui tremblaient de toute leur vieille carcasse. Soudain, une immense clameur retentit. Elle venait de la colossale barricade. Albert fila. Quelques minutes après, il était de retour, et dut faire effort pour retrouver tout son sang-froid. Vingt paires d'yeux le fixaient.

— La troupe prend position sur la place de la Bastille... le quartier de l'Hôtel de Ville est tombé... nous sommes cernés !

Aussitôt, Juste interrogea les visages autour de lui. Stupeur ! Les lèvres fermées, les mâchoires serrées indiquaient une farouche volonté de faire front, de tenir, coûte que coûte !

Comme une provocation à cette détermination, un feu de peloton tiré de tout près cribla la barricade, emportant le drapeau rouge qui la couronnait. Dans l'instant, les insurgés déversèrent leur mitraille sur les uniformes qui venaient

de surgir à l'extrémité du passage. Albert jura, se précipita sur le drapeau déchiqueté et partit à l'assaut de la barricade pour le planter de nouveau. Un claquement retentit. L'imprudent s'écroula d'un bloc, avec une grimace affreuse.

— Albert ! hurla Jules Créneau, son ami de toujours.

Jules retourna le corps, souleva la tête entre ses mains.

— Albert, Albert, dis quelque chose... Albert...

Jules comprit que son ami ne lui répondrait jamais plus. Alors il le saisit dans ses bras, gagna en trois enjambées le premier couloir sur sa gauche, appela pour qu'on s'occupe du corps, et ressortit, une fureur indescriptible peinte sur le visage.

— Les salauds ! Les salauds ! rugit-il en avançant le mufle. La peau, j'vais leur faire, la peau !

Les soldats de Cavaignac avaient la même intention. Une nouvelle fusillade crépita. Les balles ricochèrent sur la pierre et le bois. Jules se jeta auprès de ses compagnons, arma, tira, assoiffé de vengeance.

La scène, rapide, avait secoué Juste.

— Ça va ? lui demanda Clément, sans doute inquiet de sa pâleur. Tu n'as pas l'habitude...

— On doit vite la prendre, ça ira...

À partir de ce moment, un déluge de feu s'abattit sur le Faubourg, dernier bastion de la résistance des ouvriers parisiens. L'acharnement des troupes de ligne à vouloir l'emporter avant la nuit décuplait l'énergie des insurgés. Tenir, tenir, il faut tenir, se répétaient-ils, comme s'ils croyaient encore à la possibilité de changer le cours du destin.

Mais l'armée innombrable écrasait le quartier sous un feu continu. Chaque barricade, harcelée, devait se défendre avec l'énergie du désespoir. Lorsqu'un soldat tombait, un autre prenait sa place. Lorsqu'un émeutier tombait, sa place restait vide. Alors on vit sur les barricades des femmes prendre le fusil des morts, des enfants apporter des balles. C'était le sursaut, l'ultime sursaut d'une population qui refusait de s'avouer vaincue.

Et la nuit vint enfin. L'étreinte se desserra. Personne ne se faisait d'illusions, demain serait la journée terrible, mais aujourd'hui le Faubourg n'était pas tombé. Au pied des barricades, allongés dans la poussière et le sang, les cadavres rappelaient le prix exorbitant de ce sursis aux survivants qui les tiraient le long des murs, avant de jeter sur eux un lambeau de tissu en guise de linceul.

Passage de la Main-d'Or, les pertes étaient lourdes. Sept seulement avaient réchappé. Cette fois, Juste et Clément ne parvinrent pas à dissuader le Matelot de se joindre à eux. Il ramassa un fusil sur la barricade.

— Le pauv'gars n'a même pas eu le temps de s'en servir ! fit-il en constatant que le fusil était encore chargé. Bon dieu, où ça va nous mener !

Personne ne se posait la question. Au bout de l'épuisante nuit de veille, chacun savait qu'il retrouverait la pluie des balles, le tonnerre des canons, la fureur exterminatrice de Cavaignac.

Quelques téméraires avaient exploré les abords du Faubourg, profitant de l'obscurité pour se couler dans les rues reprises aux insurgés. Les descriptions qu'ils avaient rapportées passaient l'imagination. Le vide, partout, plus personne, partout des chaussées éventrées, des façades déchiquetées, des murs emportés. Lorsque l'aube se leva, ce spectacle de désolation apparut dans toute son horreur. Le Faubourg, avec ses immeubles encore debout, semblait une île au milieu d'une mer de ruines, une île où survivaient des naufragés en guenilles, désespérément accrochés à leurs morceaux de barricade comme à des épaves. Personne ne viendrait les secourir. Ils étaient seuls avec dans la tête des idées de justice et des rêves de bonheur, des idées et des rêves que les soldats de Cavaignac allaient mitrailler, pilonner, anéantir.

Pourtant l'église Sainte-Marguerite sonna les premières heures du matin sans qu'on n'ait encore aperçu le moindre uniforme, entendu le moindre claquement de fusil. On s'interrogeait des yeux. Le silence qui se prolongeait nouait les

gorges, devenait insupportable. On était prêt à tirer, à tuer, à mourir ! Qu'est-ce qu'ils faisaient, en face ?

Et puis les insurgés comprirent. Cavaignac, sûr de sa force, les laissait croupir dans leur attente angoissée. Clément parla, à voix basse, écrasé par le silence qui planait sur le Faubourg.

— C'est une vraie guerre des nerfs. Cavaignac veut nous avoir à l'usure. Dès qu'il le voudra, il lâchera ses meutes pour la curée.

Cavaignac ne lâcha que quelques chiens, de manière à avertir le Faubourg qu'il tenait toutes les issues. Sur les barricades, on se mit à guetter plus attentivement.

C'est alors qu'arriva dans le passage un des émeutiers de la grande barricade.

— Une nouvelle proclamation ! cria l'homme en accourant vers eux.

— De Cavaignac ?

— Oui... même proposition qu'il y a deux jours !

— C'est tout ? s'exclamèrent les sept en chœur.

— Avec des fleurs autour... Y a pas d'vainqueurs, pas d'vaincus, qu'il dit le massacreur. Y a que des victimes !

L'homme avait déjà tourné les talons. Jules Créneau avança la mâchoire — il parlait toujours comme s'il allait mordre :

— Capituler ? C'est ça qu'il nous demande ? Il nous prend pour qui ?

Mais un second envoyé de la grande barricade surgit.

— Tu viens chercher la réponse ? grogna Jules.

— Mais non !... Vous dire que nous avons délégué quatre des nôtres auprès de Cavaignac. Il a accepté de parlementer. Les choses vont peut-être s'arranger... Que l'un de vous se rende près de la place, il transmettra ensuite le résultat de l'entrevue.

— J'y vais ! lâcha Créneau d'autorité, mais faudra pas qu'il nous demande de capituler !

Neuf heures sonnaient lorsqu'il revint. Son visage était empourpré.

— Pardi ! Qu'est-ce que vous vouliez qu'il nous demande d'autre, ce salopard !... Rendez-vous ! Soumettez-vous ! Sinon... attendez, que j'me souvienne... sinon, l'armée pénétrera de vive force dans le quartier !

— Se soumettre, comme ça, tout de suite ?... demanda Clément.

— Il nous donne jusqu'à dix heures. Après... boum ! Et il a du monde, qu'il dit. Trente mille hommes, avec des gardes nationaux montés de province !

— C'est foutu, quoi, conclut avec tristesse le Matelot. Dire qu'j'étais venu à Paris pour travailler !

— Si tu t'rends, aboya Jules, t'iras trimer au bagne jusqu'à la fin de tes jours !

— C'est-i mieux d'se faire crever la peau sur la barricade ? jeta un autre.

Voilà. Tout était dit. On avait le choix entre une mort violente et une mort à petit feu. Confrontés à une telle alternative, les insurgés demeuraient dans une indécision totale. Ils échangeaient des regards, pour de muettes interrogations, mais personne n'osait ouvrir la bouche. Un silence de cimetière pesait sur le Faubourg.

Les dix coups sonnèrent au clocher de Sainte-Marguerite. L'heure était venue. Des ordres claquèrent, lancés au-delà des barricades à des soldats invisibles, puis plus rien... Rien que l'attente. Des minutes passèrent, paralysantes.

Et soudain, ce fut le déferlement du tonnerre. Par vagues, les pelotons compacts se jetèrent à l'assaut des barricades. Les insurgés lâchèrent la charge de leurs fusils. Des corps, des dizaines de corps s'écroulèrent. Les soldats se replièrent, pour charger de nouveau, avec furie. Dix fois, cent fois, ils revinrent à l'assaut. Les premières barricades, sur lesquelles ne s'accrochaient plus que des morts, furent franchies. La troupe prit pied dans le Faubourg. Assaillis de tous côtés, les émeutiers tombaient, face contre le sol, ou les yeux ouverts sur le bleu du ciel.

Au fond du passage de la Main-d'Or, les sept rescapés subirent longtemps le harcèlement d'un peloton acharné à

les décimer. Ils soutinrent le feu, avec la rage du désespoir, jusqu'au moment où ils n'eurent plus de balles. Le torrent furieux, cette fois, allait les balayer.

— C'est la fin ! hurla Clément. Suivez-moi ! L'ébéniste se mit à courir en direction du Faubourg. Juste saisit le Matelot et l'entraîna à toutes jambes, le décollant de terre.

— Chez Malpeau... le boulanger... en face, souffla Clément en se retournant vers eux.

Il s'engouffra dans le couloir. Une fusillade retentit dans leur dos.

— Ah !...

— Matelot !

Juste s'était arrêté net au milieu de la rue. Le Matelot gisait sur le ventre. Une tache rouge s'agrandissait sous l'épaule gauche.

D'un seul coup Juste se sentit agrippé violemment, happé.

— Vite ! hurla Clément. Ils vont tirer !

Les deux hommes se retrouvèrent dans l'ombre du couloir.

— Suis-moi !

Ils coururent une dizaine de mètres.

— Séparons-nous... Prends par là... Courage !

Clément disparut dans un couloir, à gauche. Juste se jeta dans celui de droite. À l'instant même, une formidable détonation gronda derrière lui. Devant, c'était le noir, total. N'importe, il fallait échapper à la fusillade, et d'abord quitter ce boyau où allaient le fracasser ceux qui l'avaient vu pénétrer dans l'immeuble. Là, une lueur ! Il tourna, entra dans un réduit qu'éclairait un œil-de-bœuf, distingua un passage, au fond, se précipita, poussé en avant par les voix et les pas qu'il percevait dans son dos. Puis ce fut une suite de pièces, de corridors, la progression d'une taupe dans ses galeries, la perte complète du sens de l'orientation dans cette maison sans portes, sans meubles, vidée de tout.

Voix et pas s'éloignaient, soudain se rapprochaient, s'éloignaient de nouveau. « Ils fouillent partout pour déloger les fuyards, se dit Juste. Trouver un abri sûr ! échapper ! »

Il erra longtemps, alarmé par le moindre bruit. À un moment, il parvint sur un palier. Un escalier s'ouvrait à droite. Il descendit vers les caves. Nouveaux couloirs, obscurité complète, bruits sourds de brodequins, appels, déflagrations déchirantes... «Me cacher, me cacher...» Et soudain, le choc contre un mur. Non... le bois d'une porte, aux planches mal jointes. Une vague lueur entre les interstices... Il trouva la poignée, ouvrit, referma sèchement.

Dans le mur qui lui faisait face, à environ deux mètres au-dessus du sol, un soupirail laissait passer par les trous percés dans la plaque un peu de la clarté du jour.

Cet endroit avait à coup sûr échappé aux constructeurs de barricades, car il contenait plusieurs maies alignées le long des murs. Juste souleva le couvercle d'une. Il fit la grimace en distinguant dedans un grouillement immonde. Des blattes, de gros cafards affolés par la lumière. Il laissa retomber le couvercle et entreprit de bloquer la porte en empilant contre elle plusieurs de ces coffres. C'est alors qu'une série de détonations déchira l'air à lui briser les tympans. Vite, il poussa une maie sous le soupirail, se percha, approcha l'œil d'un trou. Une dizaine de soldats de ligne avaient encore le fusil à l'épaule. Ainsi, le soupirail donnait directement sur le faubourg Saint-Antoine !

Juste changea de trou, lorgna un peu partout. Il reconnut la maison de Clément, le passage de la Main-d'Or. D'un seul coup, une commotion secoua son corps tout entier. Son regard avait glissé le long de la chaussée dépavée et venait de buter sur une forme inerte... là, à quelques mètres, le Matelot ! Juste laissa aller son front contre la plaque froide, incapable de s'arracher à la vision de son ami étendu sans vie, si près de lui.

D'autres pelotons passèrent, des cavaliers remontèrent le Faubourg, des artilleurs tirèrent des canons, et toujours le corps du Matelot restait face contre terre, comme un tas de chiffons inutile. Juste n'en pouvait plus de voir que le corps risquait à chaque instant d'être piétiné, écrasé. Quoi, pas

une sépulture pour ces pauvres morts ? L'abandon, le pourrissement sur place ?

Erreur ! Cavaignac avait bien décidé de râcler l'abcès de tout son pus, de débarrasser le Faubourg de la moindre trace d'insurgé. À un certain moment, Juste vit arriver une charrette tirée par un vieux cheval, encadrée d'une équipe de jeunes militaires qui parlaient fort, qui riaient.

— Tiens là, oh le joli barbu ! s'exclama l'un des hommes en tendant le doigt.

Le soldat sortit du champ de vision que procuraient les trous du soupirail, puis réapparut, tirant un cadavre par les pieds.

— Marius, à l'aide, ricana le jeune, c'est un gros !

Saisi par les mains, par les pieds — une, deux et trois — le corps alla rejoindre ceux qui emplissaient déjà la charrette.

Juste, les yeux exorbités, assista à ce ramassage monstrueux. Il vit le corps du Matelot disparaître sous une demi-douzaine d'autres. Le poing sur la bouche, il s'écrasait les lèvres pour ne pas crier. Soudain, l'un des fossoyeurs saisit la bride du cheval pour le faire manœuvrer. La charrette recula, s'approcha près, tout près du mur qui abritait Juste. Horreur, des têtes aux yeux ouverts sur la mort, des bras pendants, un enchevêtrement de troncs et de jambes... Juste sauta du coffre, appuya ses mains contre un mur, impuissant à retenir la nausée qui lui levait le cœur.

Les rires s'éloignèrent. Des feux de peloton déchiraient l'espace de nouveau. À intervalles, des canonnades grondaient, à côté, plus loin, partout, parachevant le nettoyage méthodique des lieux. Juste, vidé de toute force, un goût de bile dans la bouche, s'était affaissé dans un coin, sur un tas de sacs. Ne plus penser... ne plus voir... ne plus se souvenir... Les bras croisés autour des genoux, la tête inclinée sur la poitrine, il resta prostré longtemps.

Des frôlements le long de ses jambes, de ses bras, dans son cou, l'impression d'un glissement sur sa peau, accompagné de picotements, lentement le tirèrent de sa léthargie.

Une vive démangeaison à la base de la nuque lui fit redresser la tête. Une autre, aiguë, sur la cuisse droite, le réveilla tout à fait. Avec sa main, il se gratta, sentit une épaisseur, un écrasement sous ses doigts. Il se leva d'un bond. Son corps grouillait !

« Les blattes ! » pensa-t-il en un éclair. Un frisson le secoua des pieds à la tête. Comme pris de folie, il se mit à taper sur ses vêtements, à frapper du pied pour faire tomber sur le sol la vermine qui lentement avait investi son corps engourdi. Il s'acharna sur les boutons de son bourgeron, se retrouva en chemise, écrasa, chassa les bêtes des deux mains, en proie à un insurmontable écœurement.

« Pourriture ! Pourriture ! répétait-il. Ça voulait m'bouffer ! »

Il lui fallut plusieurs minutes pour venir à bout de ses assiégeants affamés. Alors seulement il se fit réflexion qu'il se trouvait dans une des réserves du boulanger Malpeau. La farine avait été pillée par les insurgés, et lui avait failli servir de nourriture aux cafards. La pensée de ces horribles bestioles le faisait encore frissonner. Il sentait qu'il en écrasait sous ses pieds, mais il ne les voyait pas. Aucune lumière ne pénétrait plus par le soupirail. Combien de temps avait-il sombré dans l'inconscience, épuisé par des nuits de veille ? Il n'entendait plus rien.

Il grimpa de nouveau sur le coffre. Sous le clair de lune, le Faubourg s'étirait, encombré de formes imprécises.

« C'est le moment de fuir ce cachot, se dit-il. Mais pour aller où ? Clamecy ? »

L'image de Marie se présenta devant ses yeux. Marie, si tu savais... Et toi, Eugénie, si tu savais !

Il descendit du coffre. Planté au fond de son réduit, bras ballants, saisi d'une immense lassitude, il voyait défiler les événements des derniers jours. Le Faubourg avait succombé, trop seul pour tenir tête à une armée. En février, les morts avaient au moins laissé un héritage, la nouvelle République. Cette fois-ci aucun mort glorieux, que des anonymes jetés dans des fosses, aucun héritage, qu'une République mensongère qui tirait sur ses enfants. Tout était à refaire. Juste se

sentait épuisé de corps et d'âme, et c'est avec des gestes d'automate qu'il dégagea la porte et partit au hasard du couloir.

À force de cheminer, il rencontra des marches, monta, prit un autre couloir, attiré par une vague clarté et, un peu surpris, se retrouva dans la rue. L'air de la nuit coula sur son visage. Il faisait frais, la brise était agréable. Il se mit en chemin. Jusqu'à la place de la Bastille, tout n'était que ruines. Dans la nuit, il distingua la colonne de Juillet.

« La grande barricade ! » se souvint-il. Il avait beau chercher, il n'en restait que des vestiges épars. L'exclamation de Clément résonna dans sa tête. « Tu les as vues, nos barricades ! » Juste soupira. Pauvre Clément, tellement plein d'illusions ! Où es-tu, mon pauvre Clément ?

Au moment où il débouchait sur la place, à l'opposé arriva une petite escouade de cavaliers. Il se rencogna dans un angle. Les chevaux passèrent au trot, à dix mètres de sa cache, puis s'engouffrèrent dans le Faubourg. L'incident le mit en alerte. Il se coula dans les petites rues, comme un malfaiteur. Il savait où il allait. Avant de s'engager quai des Célestins, il observa à droite, à gauche... Personne ! Il se mit alors à courir, traversa le pont de la Tournelle à toutes jambes et se précipita jusque dans la hutte d'un train qui attendait le déflottage.

C'est de là qu'il assista au réveil de la ville. La vie reprit, normale, sous ses yeux. Sur le quai, les voitures se multiplièrent, les boutiques ouvrirent. Il avait l'impression de contempler un autre monde. Assez tôt, Barbet prit possession de son bureau. Une heure environ passa, puis le premier train arriva au port. Juste reconnut Caboche. Il le laissa ressortir de chez le réceptionnaire, puis se dirigea à son tour vers le bureau.

— Vous arrivez de Charenton ? lui demanda Barbet. Le flotteur hocha la tête.

— Ça retarde tout le monde, ces événements.

— Oui..., il paraît qu'il y a eu de l'agitation, fit Juste, manière de répondre quelque chose.

— De l'agitation ? Une émeute à ne pas se risquer dehors, vous voulez dire ! Heureusement, c'est fini !... Cavaignac ! ajouta-t-il, un doigt pointé vers le ciel, comme si le massacreur du faubourg Saint-Antoine avait été envoyé par le dieu des petits bourgeois pour châtier cette sale graine d'ouvriers.

— Alors, vous pouvez me payer, coupa Juste que ce gros bonhomme écœurait.

Son argent en poche, il descendit le quai. Certes, maintenant, il n'avait qu'une hâte, embrasser Paul et Marie, mais il appréhendait par-dessus tout la minute où il devrait annoncer la terrible nouvelle à Eugénie.

Parvenu à hauteur du pont National, une épaisse file de badauds lui coupa le passage. Il s'approcha, se mêla aux curieux parmi lesquels figuraient un grand nombre d'ouvrières et d'ouvriers. Personne ne soufflait mot, à croire qu'un enterrement allait passer.

C'était un peu cela. Entre les têtes de ses voisins, Juste vit soudain apparaître, sur sa gauche, à l'extrémité du pont National, une colonne d'hommes escortée de gendarmes mobiles et de lanciers. La colonne se rapprocha.

« Des prisonniers du Faubourg ! », comprit Juste.

Ils arrivaient, troupeau de gueux enchaînés, les mains à la nuque, les souliers raclant le pavé. Ils passèrent, le regard fixe. Juste inspectait les visages, cherchait... Il faillit crier. Roger, Joseph ! Les deux qui l'avaient conduit auprès de Lecœur ! Mais les hommes avaient passé, d'autres passaient. La colonne s'éloigna...

La file des badauds se disloqua. Des voix murmuraient « Fort d'Ivry », « déportation », « Algérie »... Juste restait sur place. La mort, l'exil : le prix fort ! Le seul que les pauvres pouvaient payer !

— Quelque chose ne va pas ? fit une voix à ses côtés. Un civil en stricte tenue bourgeoise s'intéressait à lui. Juste aussitôt se méfia.

— Cette question ! J'attendais de pouvoir passer !

— Pour aller où ?

— Clamecy. Je suis flotteur. Je rentre.

L'homme plaça une carte sous le nez de Juste, une carte de mouchard appointé.

— Vous pouvez le prouver, naturellement.

Juste, calmement, sortit de sa veste son livret d'ouvrier, sa lettre de voiture tamponnée.

— C'est en ordre. Bonne route !

Bonne route... Traverser des campagnes verdoyantes, avec le bleu du ciel et la chaleur du soleil sur la tête, c'est faire bonne route, en effet. Mais que dire quand cette tête éclate sous la pression des souvenirs ? Jamais Juste ne parcourut ses cinquante lieues dans un tel état d'abattement. La pensée même qu'il allait serrer Marie contre son cœur ne parvint jamais à lui rendre la sérénité. Plus il approchait de Clamecy, plus il pensait à Eugénie, à Lucas, aux petites...

Il arriva dans la soirée du trente juin, par le chemin de halage. Des ouvriers s'affairaient à la construction des derniers trains avant les basses eaux. Bobotte, grosse caisse à la Philarmonique, fut le premier à l'interpeller. Que s'était-il passé ? Les femmes attendaient leurs maris depuis plusieurs jours !

Juste expliqua un peu, n'osant s'avouer qu'il retardait ainsi le pénible moment. Plus loin, Goyette l'interrogea, puis Renard, puis Cacouée. Pas le Bouffeu, qui lui tourna le dos.

« Imbécile ! pensa Juste. Fricote avec tes bourgeois, va, tu l'auras, ta place de garde-port ! »

De pile en pile, il finit tout de même par atteindre le lavoir, la cour où les bûchers avaient repris de l'épaisseur, sa maison enfin.

— Papa !

C'était Paul qui arrivait en courant. Il avait reconnu son père de loin. L'enfant se jeta dans ses bras. La porte s'ouvrit. Marie, alertée par les cris, se tenait sur le seuil.

Juste lâcha Paul et s'avança vers sa femme. Ils s'étreignirent longuement avant de rentrer chez eux.

— Enfin te voilà ! Que j'ai été inquiète... Raconte-moi.

Juste s'écarta de Marie pour la prendre aux épaules. Elle leva la tête vers lui, toute petite devant ce grand corps qui lui cachait la lumière du soir.

— C'est assez long à expliquer. Je vais tout te dire, mais avant, je dois me libérer d'un poids qui me pèse sur le cœur depuis des jours. Il est arrivé malheur au Matelot... Est-ce qu'Eugénie est là ?

— Oui, sa Catherine a pris froid, ça n'a pas de santé ! Mais qu'est-ce que... tu ne veux pas dire...

— Il est mort, Marie, mort, répéta sourdement Juste. Un petit choc les fit se tourner vers la porte. Eugénie se tenait raide sur le seuil, la tête appuyée contre l'huisserie.

— Eugénie, tu as...

Juste n'eut que le temps de se précipiter pour recueillir dans ses bras la femme qui s'écroulait.

Deuxième partie

IX

La soirée était déjà fort avancée. Dans l'arrière-salle du cabaret Pignon, une dizaine d'hommes écoutaient attentivement Étienne Jusserant. L'agent-voyer ponctuait de coups secs frappés sur la table des propos catégoriques.

— J'ai eu confirmation de la nouvelle ce matin même. Le ministère ne comprend aucun représentant de l'Assemblée ! Pas un seul parlementaire ! Que des hommes à la botte du président !

— Il se sent pousser des ailes, le petit aigle ! intervint Couellon, le cordonnier de la rue de l'Abreuvoir.

— Exactement, confirma Étienne. Souvenez-vous. Il y a un an en décembre, quand le prince Louis-Napoléon a été élu président de la République, je vous ai dit : celui-là voudra imiter son oncle !

P'tite-Bûche, assis sur un coin de table, la main sur l'épaule de Juste, grogna :

— Ça l'démange déjà de jouer les empereurs, quoi !

Étienne approuva sans réserve.

— Il faut bien se dire que le prince-président n'a pas digéré les résultats des élections législatives. Être élu à une majorité écrasante, pour se retrouver six mois plus tard avec une Assemblée de près de deux cents députés rouges sur sept cent cinquante, c'est une pilule qui ne doit pas passer facilement.

— De toute manière, la Constitution prévoit qu'il ne peut pas être élu deux fois de suite, rappela Vincent Larsène, charpentier au Ouagne.

— Une Constitution, cela se modifie, trancha Étienne. Et puis, oubliez-vous que ce président est un ancien conspirateur ? Strasbourg, Boulogne l'ont vu à l'œuvre ! Nous aurions tort de ne pas nous méfier. Il est capable de briser la République, s'il ne parvient pas à la soumettre à sa volonté.

Étienne se servit un verre d'eau et but avant de poursuivre.

— C'est du reste de méfiance que je dois vous entretenir à présent. Figurez-vous que le maire m'a interpellé, ce matin, dans mon bureau. « Vous aimez donc tant jouer aux cartes, m'a-t-il dit, que vous quittez le cabaret Pignon à des heures où un honnête homme devrait légitimement dormir ? » Comment ne pas comprendre que des informateurs lui ont parlé de moi ? Or, depuis juin, les réunions politiques sont interdites. Si nous ne voulons pas voir les gendarmes faire irruption ici, un beau soir, il devient urgent de nous rencontrer dans d'autres circonstances.

L'Avocat leva la main, comme s'il demandait la permission de parler.

— C'est vrai que les autorités se méfient ! Rappelez-vous, les joutes annoncées à coups de tambour, puis annulées sous prétexte que certains citoyens pourraient créer des troubles.

— Alors, comment qu'on va s'rencontrer ? questionna P'tite-Bûche.

L'agent-voyer prit la mine de celui qui a une idée.

— Dites, le pressa Larsène.

— Voyez-vous, lâcha finalement Étienne, je suis convaincu que seule l'affiliation à la société secrète à laquelle j'adhère personnellement nous permettrait de poursuivre une action de propagande efficace. Si nous voulons contrer les projets de Louis-Napoléon, lui servir une Chambre encore plus rouge aux prochaines élections, nous ne pouvons supporter que soit pendue au-dessus de nos têtes, comme une épée de Damoclès, une menace d'arrestation.

P'tite-Bûche lorgna vers le plafond, ne vit pas d'épée suspendue, ce qui dut le tranquilliser.

— Va pour l'affiliation, dit-il, faut pas baisser les bras !

Beaucoup de ses camarades approuvèrent.

— Non, non, ne vous décidez pas tout de suite. L'affiliation à la société secrète, prévint Étienne, c'est un acte grave, qui vous engage — je pèse mes mots — corps et âme ! Malheur à celui qui trahit...

— Qu'est-ce que c'est, exactement, l'affiliation ? demanda Juste, qui n'était pas intervenu jusqu'à ce moment. Est-ce qu'on sert mieux la République après avoir prêté un serment ? Parce que j'imagine qu'il faut jurer... enfin, je ne sais pas...

— Faire de la propagande, c'est servir la République, assurément, Juste, et le bon résultat des législatives ne peut que nous inciter à poursuivre notre action. Aux prochaines élections, en 1852, nous pouvons espérer l'emporter. Malheureusement, le prince-président aura peut-être essayé d'enterrer la République avant. Ça ne ferait qu'un coup d'État de plus dans la famille ! Aucun doute là-dessus, pour nous opposer aux prétentions de Louis-Napoléon, il faut que nous soyons organisés, disciplinés. Il faut que chacun sache ce qu'il aura à faire le moment venu, et même dès à présent, cela va de soi. Le secret juré, n'ayons pas peur des mots, est donc indispensable. Les réunions de la société se tiennent par petits groupes, en des lieux et à des heures fixés par les responsables. Nous sommes peu nombreux encore, et des amis tels que vous feriez d'excellents affiliés, mais je ne veux pas peser davantage sur votre décision. Réfléchissez.

— Mais si j'veux en être, moi ! s'obstina cette mule de P'tite-Bûche. J'ai pas besoin d'attendre pour jurer que j'suis prêt à tout pour faire payer aux aristos la mort de not'pauv'Matelot ! J' l'oublie pas, notre héros !

— Du calme, rapaisa l'Avocat. Personne ne l'oublie. Étienne va nous dire comment le joindre, si nous nous décidons.

— Bien sûr, enchaîna l'agent-voyer. Je me rends chaque matin à la mairie en passant par la rue Bourgeoise. Celui qui

sera décidé m'attendra là. Il lui suffira de me murmurer « Va pour Marianne ». Je m'occuperai du reste.

— Va pour Marianne, répétèrent les hommes à mi-voix.

Étienne donna le signal du départ. Maxime Pignon entrouvrit sa porte, jeta un œil soupçonneux sur la place des Jeux. De la tête, il invita ses gens à sortir.

Le petit groupe se dispersa dans les rues obscures que balayait la bise glacée de novembre. L'Artiste fit route commune avec Juste jusque sur la place de Bethléem, où il obliqua à droite, car il habitait sur la route d'Armes. Juste descendit vers le quai, longea la berge, un moment en compagnie du clapotis de l'Yonne, puis se retrouva devant chez lui, en train de fouiller dans ses poches pour dénicher sa clé. Réaction machinale, il tourna les yeux vers la maison du Matelot, aux volets clos depuis un an et demi maintenant. Eugénie, que rien ne retenait à Clamecy, s'était placée chez un médecin des environs de Saulieu, non loin du hameau où elle avait vu le jour. Les grands-parents avaient récolté les trois petites. Lucas, plus solide, travaillait dans une ferme du canton voisin. C'était tout ce qu'on savait, grâce à une lettre écrite par la patronne d'Eugénie, sur la famille de ce compagnon dont la mort avait endeuillé le faubourg. Cette mort, Juste ne manquait jamais de l'associer à l'agonie du quartier Saint-Antoine. Décrire l'horreur de l'enfer vécu par les ouvriers parisiens et l'acharnement des bourgeois qui avaient jeté une armée entière contre leurs barricades, c'était pour lui la meilleure façon d'honorer le sacrifice de son ami. Voilà pourquoi, cent fois, il avait repris son récit des tragiques événements. Le personnage du Matelot y avait gagné une gloire posthume, et le beau titre de héros...

— Juste, qu'attends-tu ?

Marie se tenait debout sur le seuil, une lumière vacillante dans la main.

— Rentre donc, tu vas te glacer ! réagit l'homme en la pressant dans la pièce. Je rêvais... C'est vrai que ce n'est pas un temps à rêver dehors.

— Comme tu rentres tard, fit Marie en rejoignant son lit. Viens te coucher, ces réunions n'en finissent plus !

— À ce sujet, il y aura du changement, répondit Juste en déboutonnant sa chemise. Je t'expliquerai. Mais pourquoi ne dors-tu pas encore ?

Vaine question, dont il connaissait la réponse. Il souffla la lumière et se glissa auprès du corps tiède. Alors seulement Marie s'endormit. Lui, ferma les yeux, sans illusion. Le sommeil tarderait à venir, comme d'habitude. Ce qui s'était dit chez Pignon se mit à lui trotter dans la tête.

Il lui revint en mémoire la campagne des élections à la présidence de la République. À ce moment, il avait repris le chemin du cabaret de Maxime. Il avait retrouvé là d'autres amis flotteurs, et Couellon, le cordonnier, les frères Grivel, maçons à Pousseaux, le charpentier Vincent Larsène, Claquepied, le sabotier de Surgy, tous nouveaux convertis venus de la campagne environnante, ralliés par Étienne, l'infatigable propagateur des idées démocratiques et sociales. C'est chez Pignon, précisément, que Juste avait eu connaissance des candidatures à la présidence. Sur le coup, il avait cru à une mauvaise farce. Cavaignac se présentait ! Cavaignac, le massacreur des vrais républicains, président de la République ! Ce n'était pas une farce, pourtant. Étienne s'était employé à calmer son indignation. Cavaignac ne serait pas élu, prédisait-il. Ledru-Rollin non plus, il ne fallait pas rêver. Seul le nom de Louis-Napoléon parlerait aux Français. Celui-là serait élu, sur le prestige de son oncle. Et il serait peut-être plus dangereux que Cavaignac !

Les événements avaient donné raison à l'agent-voyer. Louis-Napoléon avait obtenu quatre millions de suffrages de plus que le massacreur, et quinze fois plus que Ledru-Rollin.

Les premiers temps, la population ouvrière de Clamecy ne sut trop que penser de cette élection. Le nom de Napoléon flamboyait encore dans tous les esprits. D'emblée, chacun était tenté d'accorder sa confiance à l'héritier d'un nom à la gloire ineffaçable. Malheureusement, les flotteurs s'aperçurent qu'un Napoléon à la tête de l'État n'empêchait pas

la Compagnie de revenir à des pratiques contraires à leurs intérêts. Le 9 février, elle avait décidé que le grand flot de printemps serait écoulé par Coulanges, et non par Clamecy. Atteinte flagrante au droit du travail ! Puisque Napoléon ne les protégeait pas, ils se défendraient eux-mêmes, et les chômeurs en puissance réagirent avec leur violence coutumière. Quel branle-bas ! Démarches auprès du sous-préfet, discours du maire, défilés, cris, face à face avec les gendarmes, canardage des fenêtres de l'agent général, heures chaudes... Finalement, le Commerce avait concédé le tirage du tiers du flot. Mauvaise solution, qui permettait tout juste de vivre, si le pain n'augmentait pas... Les ouvriers s'étaient vengés à leur manière trois mois plus tard en envoyant à l'Assemblée législative six députés démocrates sur sept ! Parmi les six figurait d'ailleurs le fameux écrivain Félix Pyat, qui s'était présenté dans la Nièvre. Quel étonnement pour Juste lorsqu'il avait appris cette candidature ! Quelle fierté aussi, qu'un Parisien célèbre n'hésitât pas à se présenter en province, dans son pays ! Il parlait de lui, un jour, chez Pignon, lorsqu'Étienne était arrivé chargé d'un sac bourré de feuillets imprimés. Il s'agissait d'une proclamation aux ouvriers et aux paysans, signée Félix Pyat précisément. Inutile de dire que Juste fut de ceux qui distribuèrent ce texte avec ardeur, d'autant qu'il y était question de droit au travail et de réduction d'impôt.

Semblable activité avait dû être déployée dans la France entière car cent quatre-vingts partisans d'une République sociale avaient été élus. Un tel bond en avant des vrais démocrates avait inquiété la majorité conservatrice, et lorsqu'à Paris, un mois plus tard, pour l'empêcher d'envoyer les armées françaises écraser les patriotes italiens de Rome, Ledru-Rollin avait pris la tête d'un soulèvement populaire, celle-ci avait lancé ses gardes nationaux aux trousses des meneurs. Ledru-Rollin, Pyat et d'autres avaient dû fuir à l'étranger. Néanmoins, le mouvement démocratique était lancé. Tous les espoirs étaient permis pour les prochaines consultations de mai 1852, qui verraient à la fois l'élection

d'un nouveau président et l'installation d'une nouvelle Assemblée.

Tous les espoirs étaient permis... Peut-être bien, mais pour répandre les idées généreuses, il fallait s'affilier à une société secrète, maintenant. Juste se retournait dans le lit, cherchant un sommeil qui ne venait pas. Cette nécessité lui causait une gêne. Il imaginait quelque serment contraignant qui l'engagerait contre les intérêts de Paul et de Marie. Instinctivement, il serra de plus près sa femme. Pourtant, si le prince-président continuait de saper la République ? S'il parvenait à se faire proclamer empereur ? Alors, le problème des élections serait vite réglé ! Mais est-ce qu'Étienne avait raison de voir l'avenir sous des couleurs aussi sombres ?

Oui, il avait raison. Juste en fut convaincu le premier décembre suivant. Il descendait des hauts de Sembert, la cognée sur l'épaule, quand une voix connue l'arrêta.

— Salut, bûcheron ! Tu travailles tant, qu'on t'voit plus ? P'tite-Bûche sortait de l'impasse Gautrot. Les deux hommes se serrèrent la main.

— Je viens de la Maison-Vive, la mère du Docteur Crouletin n'avait pas encore fait couper son bois.

— T'as des relations, toi ! J'fais des fagots avec l'Africain et Hubert. Ça paie point !

— Je dois ça à Marie, ou plutôt à sa patronne. Malheureusement, il n'y aura pas de suite. On croirait pas, mais le beau monde parle de nous, dans les maisons bourgeoises. Le sieur Desrouet a prié sa femme de me laisser me débrouiller. Je ne mérite pas les bontés qu'on a pour moi, paraît-il.

Tout en devisant, les deux compagnons atteignirent la ruelle du Pré-Baillant.

— Tu paies un verre ? lança P'tite-Bûche.

— Bien sûr. Mais qu'est-ce t'as ? Tu me regardes comme si t'avais quelque chose sur la langue qui veut pas sortir !

— Un verre de rouge va y aider !

Marie était là, tirant consciencieusement l'aiguille. Paul déchiffrait un vieux livre, assis près du poêle. Il faisait doux

dans la pièce. Les hommes tournèrent les mains au-dessus du feu pour les dégourdir. Marie sortit deux verres.

— Sais-tu lire enfin ? demanda P'tite-Bûche à Paul. C'est qu'ton père y tient, tu sais !

Son petit sourire démontrait qu'il considérait cette exigence comme un caprice.

— Sûr que j'y tiens ! protesta Juste. D'ailleurs, il lit couramment, maintenant.

— Et papa m'a promis que je serai son p'tit homme à la prochaine éclusée ! lança Paul avec joie. C'est que j'aurai treize ans et demi !

P'tite-Bûche gloussa doucement.

— Pour passer les pertuis, tu verras que c'est rudement utile de savoir lire !

— Tu dis des bêtises, le reprit Juste. Les gosses devraient tous apprendre à lire et à écrire. C'est trop facile de plonger le peuple dans l'ignorance, et de prétendre ensuite qu'il est trop bête, qu'il lui faut des chefs pour le mener, qu'il n'est pas capable de se gouverner tout seul !

P'tite-Bûche rangea son sourire. Juste lui en imposait quand il se mettait à parler comme ça.

— Ouais... Bon, à la tienne, fit-il en levant son verre.

Marie qui, pendant ce temps, avait rangé ses affaires dans un cabas, intervint :

— Je fais un aller-retour chez madame Desrouet. Paul, je t'emmène.

Demeurés seuls, les deux hommes s'assirent.

— T'as sûrement raison, Juste, admit le petit flotteur. Notre prince-président doit pas s'croire incapable de gouverner tout seul, lui ! Il en a encore pondu une belle !

Son compagnon l'interrogea du regard.

— Le droit de grève... Couic !

— Non !

— Si ! Couic !

— Pauvre République ! Il n'en restera bientôt plus qu'un squelette ! Au fait, d'où tiens-tu cette nouvelle ?

— D'Étienne.

— Ah ? Je croyais qu'on ne devait le revoir que si on acceptait de s'affilier ?

P'tite-Bûche fit un geste de la main qui voulait dire « Eh bien, c'est fait... »

Juste resta songeur. Cette question le poursuivait. Il s'agissait de prêter serment, de s'engager « corps et âme » — l'agent-voyer avait insisté sur ce point — de s'enrégimenter, en quelque sorte... Juste ne comptait ni son temps, ni sa peine, ni les rebuffades, ni les risques, pour convaincre tel ou tel sur les ateliers, au cours du flottage, sur le chemin du retour, n'importe où. Que lui apporterait une affiliation à cette Marianne ? Il avait ses idées, bien ancrées en lui maintenant, et même si le découragement l'avait saisi, après les massacres de Juin 48, il avait remonté la pente. Il avait réfléchi. La réaction n'attendait que ça, que le pauvre monde renonce à lever la tête. Elle n'était pas loin d'être satisfaite d'ailleurs. Il était retourné dans le faubourg Saint-Antoine depuis. Il n'avait pas revu Clément. La veuve d'un de ses voisins pensait que l'ébéniste avait échappé aux soldats de Cavaignac, mais elle ne faisait que répéter un bruit. En tout cas, le peu de conversation qu'il avait eue avec les gens du quartier l'avait convaincu que personne n'était chaud pour recommencer. Et il avait entendu dans la bouche de certaines femmes de sévères épithètes pour qualifier la République. Lui avait surmonté ce désenchantement, cette lassitude. Les résultats des législatives l'avaient payé de ses efforts.

— Tu nous manques, Juste, prononça doucement P'tite-Bûche, tirant son ami de ses réflexions.

— Nous ?

— Ben oui... nous tous...

— Affiliés ? L'Avocat ?... L'Artiste ?... Benoît ?...

P'tite-Bûche hochait la tête, un peu confus car il savait qu'il était en train de trahir des secrets, mais il avait une telle confiance en son compagnon, un tel désir de le voir se joindre à eux, lui, le premier à les avoir tirés de leur indifférence !

— Pourquoi t'hésites ? Pense au Matelot !

— Parce que tu t'imagines que je ne pense pas à lui ? se rebiffa Juste. Avant les élections, qui a arpenté les villages et les hameaux pour recommander nos candidats ? Et qui a fait le coup de poing contre les gars de Cornet, à Billy ? s'énerva-t-il en tapotant sa pommette gauche barrée d'une petite cicatrice. Le sang pissait, tu devrais demander à Marie. Ce soir-là, elle a bien senti que je n'oubliais pas le Matelot, que je ne voulais pas qu'il soit mort pour rien. La preuve, elle m'a dit que pour la forêt de Sanclerge, ce serait pour plus tard, quand tout irait mieux. Elle m'a compris, elle...

— Ah, t'excite pas, j'sais tout ça puisque j'étais avec toi ! Mais maintenant, il va falloir s'organiser, ne pas donner prise à la réaction...

Juste émit un petit sifflement.

— Bigre, tu parles bien, P'tite-Bûche ! Tu as vu Étienne il n'y a pas longtemps, hein ? Est-ce qu'il ne t'aurait pas demandé de me tâter un peu ?

— Non, non... Enfin, un peu, oui... Écoute, c'est pas la mort de s'affilier ! On a besoin d'être nombreux, viens donc !

— Explique-moi comment ça se passe.

P'tite-Bûche se mordit les lèvres, prit son verre vide, lapa les dernières gouttes.

— J'ai pas l'droit... Pourtant, si tu promets...

— Je ne peux pas te promettre si je ne sais rien.

P'tite-Bûche poussa un gros soupir.

— Eh ben, se décida-t-il, comme moi j'suis membre de la Marianne, par exemple, je t'emmène. Quelque part. C'est pas moi qui décide. Là, je dirai à ceux qui nous recevront que je réponds de toi, de tes idées, tout quoi. Alors on te bandera les yeux... c'est rien ça, rien du tout... Un chef pointera un poignard contre ta poitrine, et tu jureras... Ben oui, quoi, faut ben jurer ! s'écria P'tite-Bûche en voyant la grimace que faisait son camarade.

— Jurer quoi ?

— Que tu serviras la République démocratique et sociale, pardi ! Que tu feras de la propagande, que t'hésiteras pas à liquider un traître si le sort te désigne...

— Rien que ça ! T'as juré, toi ?

— Pas d'cadeau aux aristos, j'ai juré !

— Rien d'autre ?

— Si, mais c'est quèqu'chose qui peut pas s'produire. Tu jures que tu quitteras ce que tu as de plus cher au monde pour voler au secours de la République. L'Artiste a trouvé ça superbe. Il disait qu'il aurait voulu l'inventer !... Oh, t'en fais une tête...

— Qu'est-ce que vous avez de plus cher au monde, vous, les vieux garçons, Étienne, l'Artiste, toi... ?

P'tite-Bûche baissa la tête. Il la releva très vite.

— Ben... Et Hubert ? Et l'Africain ?... Ils sont comme toi !

— Chacun doit décider pour soi, P'tite-Bûche. Ou alors, ce sont les événements qui décident... En tout cas, j'estime que personne n'a le droit de me demander de sacrifier ma femme et mon fils. Je vais ajouter quelque chose, même. Tout ce que tu m'as raconté, c'est des môm eries ! Je continuerai d'agir comme j'ai toujours fait, avec vous de préférence, seul s'il le faut. Répète cela à Étienne.

— Je l'vois ce soir, faudrait que j'y aille, dit précipitamment P'tite-Bûche. Je regrette, tu sais, dit-il en s'approchant de la porte.

— Tu aurais tort. Plus que jamais je suis avec vous.

— Vrai de vrai ?

— Est-ce que je t'ai déjà menti ?

P'tite-Bûche ébaucha un sourire avant de se jeter dans la nuit.

Dans les jours qui suivirent, l'annonce de la suppression du droit de grève se répandit parmi les flotteurs, où elle ne causa pas vraiment une grande émotion. Droit ou pas, les ouvriers avaient toujours cessé le travail quand ils l'avaient décidé et, dans leur histoire, les occasions n'avaient pas manqué. Ils restèrent donc plutôt indifférents à ce mauvais coup du prince-président. En revanche, ils se montrèrent plus réceptifs à une autre nouvelle qui circula au même moment, la grâce accordée par Louis-Napoléon aux insurgés des

journées parisiennes dont Juste avait tant de fois raconté la déroute. Depuis son palais de l'Élysée, le président au nom illustre soufflait ainsi le froid et le chaud. Généreux, mais ferme, tel était le jugement couramment porté sur le premier personnage de l'État, un jugement qui mettait Juste mal à l'aise. Sûr, le président avait pris cette mesure de clémence pour soigner sa popularité. Il n'en demeurait pas moins qu'elle permettrait peut-être à Clément Géraud de rentrer à Paris. À l'approche de l'époque du grand flot, Juste pensa de plus en plus souvent à cette heureuse éventualité. Néanmoins, un doute affreux demeurait en lui. Savait-il seulement si Clément n'avait pas fini dans une charrette macabre, comme le Matelot ?

Savait-il seulement s'il flotterait ? On serait en mars, bientôt. L'agent général Marcoux allait-il une nouvelle fois décider d'arrêter le flot à Coulanges ? Assis sur les parapets du pont de Bethléem, les flotteurs n'avaient pas assez de mots pour écorcher « ceux d'Coulanges », comme ils disaient.

— Des paysans ! Ça tire ses bûches, puis ça repart aux champs !

— I connaissent pas l'chômage, eux aut' !

— S'contentent surtout d'pas grand-chose ! Nous on n'a qu'nos bras, on peut pas vivre avec des paies pareilles !

Mais la fièvre tomba en même temps que la date du flot et celle des premiers trains. Juste décida alors qu'il garderait Paul jusqu'à Paris.

— Lui qui se débrouille si bien avec ses morceaux de bois, il verra ce qu'arrive à faire un ébéniste de métier... Enfin, si Clément est rentré...

Marie avait applaudi à cette idée. Voir son fils partir sur les trains ne lui plaisait pas. Au fond d'elle-même, elle souhaitait que Paul prît goût au beau travail du bois. À deux ou trois reprises, elle en avait parlé à Juste

Paul avait préparé son premier voyage vers Paris depuis longtemps. Né au bord de la rivière, n'entendant parler que d'elle, dès l'âge tendre il s'était, avec ses camarades, lancé

au fil de l'eau sur des radeaux de fortune. Perche en main, en vrai fils de flotteur, il s'était essayé à toutes les virevoltes imaginables en vue du grand voyage. C'est fort de cette expérience qu'il se campa à l'arrière du train, heureux comme jamais. Certes, le perfide pont de Mailly, l'épingle de Trucy, les sales bosses de Régennes causèrent du tracas au père, mais tout compte fait, son p'tit homme l'aida aussi bien que n'avait pu le faire en son temps ce pauvre Matelot.

À Bassou, une fois de plus, Juste vit son train couplé avec celui de P'tite-Bûche. La conversation roula naturellement sur les activités de ce bouillant membre de la Marianne, qui ne décoléra pas jusqu'à Montereau.

Quelque chose le dépassait, qu'il ne parvenait pas à « avaler » : des flotteurs, des gars comme lui, qui crevaient à la peine pour un salaire de rien, affichaient dans les cabarets leur désir de voir Louis-Napoléon devenir empereur des Français !

— Encore un nouveau truc inventé par les aristos. Ils paient des types pour jouer la comédie. Ils donnent pas l'impression de faire de la propagande, non, ils s'contentent de critiquer. Faut les entendre ! Avec la République, c'est pas mieux qu'avant, les députés s'engraissent sur not' dos, vivement que quèqu'un remette de l'ordre dans tout ça !

— Qui parle ainsi ? Le Bouffeu, Tondu, la belle équipe ?...

— Pas seulement ! Cette figure de papier mâché de Palotte, et Gourdasse, et ce fauché d'Nez-Sale ! Du Bouffeu, j'comprends, il veut monter en grade, ce veau, mais d'ces pauv'bonshommes !

— C'est parce qu'ils sont pauvres, justement, que pour une pièce ou deux ils acceptent de répéter ce qu'on leur a soufflé.

P'tite-Bûche n'en restait pas moins révolté, et il revint à la charge pour décider Juste à s'affilier.

— Tu l'es, têtu ! fit Juste. Je te répète que je ne prononcerai jamais ce serment. Mais je veux bien t'accompagner, tu n'auras qu'à me dire.

— Oh, Juste, ça j'vais pas l'oublier !

À Montereau, leurs deux trains furent accolés à celui d'Aimé Lagane, dit le Perroquet. Devant lui, on parla de choses insignifiantes. À Charenton, P'tite-Bûche poussa un soupir de soulagement quand ce colporteur de ragots disparut de sa vue.

— Tu viens à la Flotte ? demanda-t-il à son ami.

— Ce soir. Je vais montrer un peu Paris à Paul, et essayer de retrouver mon ébéniste...

Un soleil printanier éclairait la capitale. Paul écarquillait les yeux. Père et fils se promenèrent d'abord le long des quais, jusqu'au Louvre, puis ils longèrent le palais des Tuileries, là où Napoléon — le vrai, l'Empereur — habita. Par des ruelles douteuses qui firent mauvaise impression sur le garçon, ils atteignirent la coulée des grands boulevards, beaucoup plus intéressants. Que de voitures, que de cavaliers, que de monde ! Comme midi arrivait, Juste commanda dans une taverne du boulevard Montmartre une saucisse et un plat de pommes de terre pour chacun d'eux. Plus tard, il paya à l'enfant une glace napolitaine. Une glace ! La première de sa vie ! Ô Paris !

— Tu aimerais vivre ici ? questionna le père.

— Je n'sais pas. J'crois que oui... mais pas sans vous !

— Si c'était pour une période seulement ? Le temps d'apprendre un métier ? Je te verrais, quand je viendrais...

— Quel métier ? sursauta l'enfant. Ah... celui dont maman te parlait, l'autre soir... ébéniste ?

— Tu es toujours en train de tripoter des morceaux de bois. Tu es peut-être doué ?

— J'crois que j'aimerais bien flotter aussi...

— Si tu étais entre les mains d'un ébéniste que j'ai connu, tu prendrais du talent, insista Juste.

— Clément ? C'est chez lui que nous allons ?

— Chez lui ?... Y est-il, chez lui... murmura le père, soudain songeur.

Quand la colonne de Juillet se dressa devant eux, le flotteur sentit son cœur battre plus fort. Il s'engagea dans le Faubourg, entre ces rangées d'immeubles aux tristes façades

sur lesquelles se lisaient encore les traces de mitraille. Il approcha du passage de la Main-d'Or, se disant qu'il devait s'attendre au pire, qu'il serait sans doute déçu, que...

— Clément !

Le nom lui a échappé avec une force extraordinaire. Cette silhouette, là-bas !... Pourtant non, l'homme boîte... Mais l'homme se retourne, ouvre les bras, s'avance en criant :

— Juste !

Longue étreinte fraternelle.

— Toi ! lança l'ébéniste.

— Surtout toi ! rétorqua le flotteur. Je suis venu plusieurs fois. Tu devines ce que j'ai pensé ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Dites tout ce que vous savez, scrongneugneu ! gendarma Clément en riant. Attention ! les oreilles ont poussé aux murs, dans le coin. Viens chez moi, j'habite à deux pas, rue d'Aligre.

Clément expliqua qu'il n'était rentré que depuis une quinzaine. Jusqu'à cette date, il s'était réfugié prudemment chez un oncle, dans la région de Coulommiers.

— Par nécessité... politique, disons. Mais aussi à cause de cette patte folle. J'ai bien failli y passer.

— Une balle ?

— En pleine cuisse. Je me suis traîné jusque dans le logement du grand-père d'un copain, qu'a été tué, lui... Dix jours terré dans une cave, avec une fièvre ! Tout ça après t'avoir quitté, tu te souviens ?

Si Juste se souvenait ! Les deux hommes montèrent s'installer devant un verre, dans une chambre exiguë, et se racontèrent leurs aventures. Pendant ce temps, Paul jouait dans une pièce voisine où Clément avait commencé de reconstituer un petit atelier. Le garçon avait eu l'autorisation de toucher aux outils, il en profitait.

De la période des souvenirs, Juste et Clément passèrent au moment présent. C'est alors que le flotteur eut l'impression nette que son compagnon avait changé. La République ? Elle avait tué ses meilleurs enfants. Le prince-président ? Bah !...

— Les gars les plus décidés du Faubourg sont morts, ou complètement vidés, dit Clément avec tristesse. Quelques-uns sont rentrés de Nouka-Hiva, bouffés par les fièvres du Pacifique. Je voudrais que tu voies leurs têtes. Et ceux qui ont attrapé la dysenterie ! Ils ont les boyaux foutus. Ah, saloperie ! Cavaignac nous a bien eus !

— Il y a République et République, prononça doucement Juste.

— Tu te rappelles Germain Lecœur ?... Mort ! Et le grand bronzier, ton pays ?... Mort ! Dans le quartier, il y a plus de veuves et d'orphelins que de combattants. C'est vrai, qu'il y a République et République. En attendant, celle qui nous gouverne est pourrie par les bourgeois qui s'acharnent sur les chefs du mouvement ouvrier. Louis Blanc a dû se réfugier à Londres, tu dois le savoir, tout comme Pyat, Ledru-Rollin ou Martin Bernard. Blanqui, Sobrier, Barbès sont enfermés à Doullens. Plus de combattants, mon vieux, et plus de chefs. C'est pas avec ça qu'on va changer quelque chose !

— Et les élections, Clément ? insista Juste. Les dernières ont été encourageantes. Les prochaines...

— Risquent de l'être moins, coupa l'ébéniste. Sais-tu de quoi discute l'Assemblée en ce moment ?

Juste fit non de la tête.

— De modifier la loi électorale. De supprimer le suffrage universel !

La réaction du flotteur fut si vive qu'il renversa sa chaise en se levant.

— Qu'est-ce que tu dis ? Tu ne blagues pas avec ça, Clément ?

— Blaguer, moi ? Alors la *Voix du Peuple* blague aussi. L'ébéniste s'empara d'un journal posé sur son lit.

— Veux-tu que je te lise l'intervention de Victor Hugo, hier, à l'Assemblée ? Elle figure là, en première page. Il s'adressait aux députés conservateurs, bien entendu... Écoute ça : « *Vous dites que le suffrage universel est le mode de création de l'anarchie. Je vous réponds : c'est le mode de*

création du pouvoir. Grâce au suffrage universel vous mettez au service de l'ordre un pouvoir où se condense toute la force de la nation. Allez ! Retranchez trois millions d'électeurs, retranchez-en quatre, retranchez-en neuf : ce que vous ne retrancherez pas, ce sont vos fautes... », etc., etc. Tu saisis, Juste ? Trois ou quatre millions d'électeurs en moins, voilà le projet ! Et tu voudrais encore gagner des élections ?

— Mais ce n'est pas voté ? Ce n'est pas fait ?

— Pas encore... Rassieds-toi, va.

Le flotteur était abasourdi.

— C'est dégueulasse ! lâcha-t-il enfin. On n'en sortira jamais.

Alors Clément se leva et s'approcha de son compagnon en boitillant. Il lui posa la main sur l'épaule.

— Tu comprends pourquoi je suis écœuré ? Où que tu te tournes, tout est pourri ! Viens, passons à côté, je ne voudrais pas que ton gamin se blesse avec mes ciseaux.

Avec une gouge, Paul essayait de creuser une gorge dans une planchette.

— Il adore jouer avec le bois, signala Juste. Hum, à propos, Clément, tu n'aurais pas besoin d'un apprenti ?

L'ébéniste releva les sourcils, un peu surpris, puis sourit.

— Ah, j'aimerais bien ! Surtout si c'était ton fils ! Seulement, je démarre à zéro, tu vois mon atelier... Beaucoup à racheter, et pas beaucoup de clients. Quel âge as-tu, Paul ?

— Quatorze ans cette année.

— Quatorze... C'est jeune encore. Eh bien, Paul, dès que je refais surface, j'alerte ton père, tu es d'accord ?

— Cela me permettra de flotter avec lui en attendant, s'exclama le garçon qui ne savait pas encore très bien quelle voie choisir.

On fêta ce projet en dînant ensemble, puis Juste et Paul se rendirent à la Flotte pour y dormir.

Moins d'une quinzaine après le retour des flotteurs à Clamecy, la désastreuse nouvelle se répandit sur les ports. L'Assemblée avait voté la loi scélérate qui portait un coup

très dur au suffrage universel. Les députés avaient retiré le droit de vote à tous ceux qui ne pourraient justifier d'un domicile dans le même canton pendant trois ans. Cela revenait à diminuer de trois millions le nombre des électeurs, journaliers, ouvriers, chômeurs, miséreux de tout poil, dont les suffrages manqueraient, en 52 !

Les affiliés à la Marianne n'eurent qu'à reprendre leur bâton de pèlerin pour expliquer les méfaits de la nouvelle loi, tâche que compliquait la multiplicité des réunions adverses. Les altercations furent fréquentes, en cet été 1850, les enragés des deux bords en vinrent même parfois aux mains, et ni les uns ni les autres ne se hasardèrent plus n'importe où à n'importe quelle heure.

P'tite-Bûche n'avait pas oublié d'inviter Juste à participer à ses « missions ».

— Et puis zut, avoua-t-il à son ami, j'l'ai dit à Étienne que tu m'aidais à parler aux gars. Il a ri. J'sais qu'il t'a à la bonne. Dommage qu'il soit pas le chef de la Marianne, tiens, il t'aurait affilié sans que t'aies à jurer c'que tu veux pas jurer !

Comme un malheur n'arrive jamais seul, ce même été les faiseurs de flottage reprirent sans vergogne leurs néfastes habitudes de répartition du travail. Les membres de la Marianne mirent à profit la situation faite aux flotteurs pour attiser leur mécontentement. Les autorités prirent-elles peur ? En tout cas, le bruit courut, dans les premiers jours de novembre, que la Compagnie allait faire lâcher depuis les ports de l'Yonne supérieure un petit flot exceptionnel.

La bonne nouvelle fut confirmée par l'affichage, à Coulanges, de la date à laquelle commenceraient les opérations de tirage : le 25 novembre. À Clamecy, en revanche, point d'affiche. Les flotteurs rôdèrent autour du bureau de Caillot, mais celui-ci ne se montra pas. Le faiseur de flottage, Victor Anicet, aperçu en ville, place Saint-Jean, se défila. Alors des ouvriers firent le siège de la maison de Marcoux. L'agent général serait bien obligé de les informer s'il ne voulait pas encore voir ses carreaux voler en éclats ! Peine perdue,

Marcoux avait quitté Clamecy depuis deux jours, comme le révéla un de ses domestiques.

Immédiatement, les soupçons des flotteurs se confirmèrent. La Compagnie réservait le tirage pour les ports d'aval, Clamecy n'aurait rien ! Une rage s'empara des travailleurs. On leur refaisait le coup de février 49, à un moment où l'on pouvait tout juste acheter le morceau de pain quotidien !

Les partisans de la République sociale repartirent à l'assaut, mettant en avant l'idée d'une association avec laquelle la Compagnie serait contrainte de déterminer la répartition du flot. L'idée rencontra l'écho le plus favorable chez les ouvriers, car elle ramenait à l'éternelle question : allait-on, ou n'allait-on pas avoir du travail ?

Bref, il ne fut pas nécessaire de souffler longtemps sur les braises pour faire partir le feu. Dans l'après-midi du 16 novembre, la place Saint-Jean, noire de monde, retentissait des cris poussés depuis qu'il y avait des flotteurs sur les rives de l'Yonne : « Du pain ! Du travail ! Du pain ! Du travail ! »

Le successeur de M. Rameau, Leroy, descendit sur le perron, suivi de conseillers municipaux. L'accueil qu'on lui fit manqua de chaleur, et il se hâta de jeter qu'il avait écrit au ministre des Travaux publics pour qu'il intervienne auprès de M. le préfet au sujet de la répartition du flot.

— J'attends une dépêche de Nevers, précisa-t-il, je ne doute pas que M. le préfet ne prenne un arrêté qui vous accorde ce que vous souhaitez... Vous aurez bientôt du travail...

Il ajouta, de plus en plus nerveux :

— Dès que la dépêche arrive, je fais donner le tambour de ville... Demain matin... de bonne heure..., promit-il finalement en se retirant hâtivement.

Le père Billard, tambour patenté, répercuta la nouvelle attendue dans tout Clamecy dès l'aurore. Comme après chaque victoire, la bonne humeur fleurit tout à coup dans la population. On conservait, comme en 49, le tiers du flot. Ce n'était pas un royal cadeau, mais on prenait l'habitude

de se contenter de peu... Et puis, quel plaisir de faire plier le bourgeois ! Ah, si l'on pouvait voir la tête de l'agent général, quelle rigolade on s'offrirait !

La tête de Caillot n'amusa pas du tout. Le garde-port réapparut, pétri de règlement, avec ses listes. Le flot arriva le 25. Se jetant sur le travail comme sur un quignon de pain, les ouvriers se mirent à tirer. Le 26, le 27, ils tirèrent sans cesse, malgré le froid qui raidissait les doigts. L'Africain et Hubert, équipiers de Juste, allumèrent un feu avec des bois courcins. Par roulement, les hommes séchaient un peu leurs vêtements trempés par l'eau qui ruisselait des bûches. L'exemple se propagea vite. Dans le jour blême de cette fin novembre, les quais de l'Yonne s'illuminèrent de dizaines de feux de joie.

Les flotteurs eussent prémédité la mort de Caillot qu'ils n'eussent pas mieux agi. Fou de rage, le garde-port se mit à courir d'atelier en atelier.

— Éteignez ça ! Le règlement vous l'interdit ! De l'eau là-dessus, vite !

Il s'étranglait. Il s'arrêtait, sortait un carnet de sa poche, notait les noms des chefs d'atelier.

— Le règlement ! Je vais vous le faire respecter, le règlement !

Il frisa l'apoplexie, et pourtant survécut pour se venger de ces atteintes à son autorité. Les soirs de tirage du flot, chaque ouvrier était autorisé à emporter pour son chauffage personnel un faix de sept bûches, prélevées sur le rebut. Caillot se planta à côté des commis, et supprima le faix de ceux dont il avait relevé les noms.

Mais le lendemain, les brimades du garde-port ne furent pas longtemps au centre des conversations. Les ouvriers commençaient tout juste de tirer quand une rumeur se répandit parmi eux. La troupe était dans Clamecy, un bataillon venu de Paris approchait des ports. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Chacun voulut vérifier de ses propres yeux. En un éclair les ateliers furent désertés, un grand rassemblement s'opéra près du pont de Bethléem. On n'eut pas

à trépigner une heure avant d'entendre le pas cadencé d'une troupe en marche. Les fantassins apparurent à l'extrémité de la rue de la Gravière.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? souffla P'tite-Bûche à Juste. Tout se passait bien.

Impressionnante, la troupe approcha, passa devant les ouvriers médusés. Sur ordre du commandant, un vieux moustachu à l'air pas commode, les militaires marquèrent le pas — une, deux, halte ! Dans le silence revenu, un roulement de voiture se fit entendre. Le cri fila de bouche en bouche :

— Le préfet ! Le préfet !

Le cocher retint ses chevaux, la voiture s'immobilisa à l'entrée du pont. À côté du préfet, solennel dans son habit officiel, le maire nouait et dénouait nerveusement ses mains.

Le préfet se dressa, dévisagea la foule muette.

— Je suis venu vous dire que j'ai reçu de nouvelles consignes de M. le ministre. La décision de tirer le tiers du flot sur les ports de Clamecy est rapportée. La Compagnie des intéressés aux flots de la Haute-Yonne a prévu de faire exécuter les travaux de tirage sur les ports d'aval, sa liberté de décision doit être respectée !

C'était stupéfiant. Le premier personnage du département revenait sur son arrêté, sur la parole donnée ! De qui se moquait-on ?

— Monsieur le Préfet, vous nous retirez le pain de la bouche ! s'écria Juste que tant de cynisme soulevait.

— Je ne discute pas les ordres du ministre ! Est-ce vous qui les discuterez ? Je vous conseille de vous tenir tranquilles !

Sur ce, il détourna ostensiblement les yeux vers la troupe qui se tenait sous les armes, prête à intervenir.

— Vous serez payés pour le travail exécuté, bien entendu, reprit le préfet. Ce flot avait un caractère exceptionnel, vous le savez bien. Faites comme s'il n'avait pas eu lieu. Faites surtout en sorte que nos braves soldats n'aient pas à rétablir l'ordre ! Commandant !

L'officier s'avança, se figea dans un garde-à-vous impeccable.

— Veillez à ce que les ports soient dégagés. Ne tolérez aucun attroupement. Le calme de cette ville dépend de vous !

— Comptez sur moi, Monsieur le Préfet !

Devant tant de force déployée, que faire, sinon serrer les poings de rage ? Tandis que les flotteurs braillaient sous les fenêtres du petit maire, les grosses têtes de la Compagnie obtenaient du ministre tout ce qu'elles voulaient. Les hommes se dispersèrent, muets, vaincus une fois de plus. Le préfet regagna Nevers, le maire sa mairie, la troupe stationna en ville plusieurs jours, et il n'y eut aucun désordre. Mais le sentiment qu'on se jouait de leur misère s'ancra un peu plus profondément dans le cœur des ouvriers. La capacité de supporter l'humiliation a ses limites. Un jour, l'habitude de la misère, la fatalité du malheur, ne seraient plus des digues suffisantes pour empêcher un grand flot de colère de submerger la ville.

Le jour même, les chevalets d'arrêt furent enlevés. L'Yonne ne porta bientôt plus un seul morceau de bois. Un long hiver se prépara, avec son cortège habituel de travaux dérisoires. Un long hiver passa, morne, désespérant.

X

Qu'un ministre de Louis-Napoléon ait pris fait et cause pour la Compagnie, dans cette affaire du petit flot de novembre, avait au moins eu le mérite de dessiller les yeux des plus aveugles. N'était-il pas clair que la République à majorité conservatrice se moquait éperdument des ouvriers ? Alors, inlassablement, les affiliés à la société secrète avaient repris la tournée des hameaux, répandant la bonne parole socialiste, faisant pièce aux adversaires qui ne désarmaient pas non plus. Bien au contraire, à mesure que 1852 approchait, la réaction se durcissait.

Un dimanche de février 51, Juste et P'tite-Bûche s'étaient rendus à Entrains, pour écouter le prêche du curé. Inouï !

Pendant une demi-heure, celui-ci avait tonné contre les démocrates, les accusant de vouloir détruire la religion, supprimer les prêtres, abolir la famille, anéantir la propriété. Les fidèles, figés sur leur banc, entendant ce mot cent fois répété, destruction, destruction, avaient l'impression que dieu piquait une colère par la bouche de leur curé. Si ces pauvres pécheurs n'avaient pas encore une idée bien nette de ce que pouvait être l'Enfer, l'apocalypse socialiste dont la description leur tombait sur la tête leur apportait la comparaison nécessaire.

— Juste, tu vas m'aider à raconter tout ça à Étienne. Toutes les accusations de ce curé à propos de la propriété, de la famille, de la religion, je m'y perds...

Les deux hommes rentraient à Clamecy, marchant d'un bon pas.

— Ce n'était pas prévu comme ça, fit observer Juste.

— Viens donc ! Comment veux-tu que M. Richard tire les tracts d'Étienne si je mélange tout ? J'sais ben qu'Étienne compte plus sur toi qu'sur moi... Et puis, dis, il pourra t'affilier !

— Étienne n'est pas le chef de la Marianne.

— Si, c'est lui maintenant ! Il y a eu un vote, l'aut'jour. Ça a bardé pendant la discussion ! Étienne la veut, sa République sociale, j'te l'garantis ! Le... l'aut'... tiens, j'peux ben te l'dire, c'est Doucin, l'avocat, il était vraiment trop tiède.

Tout en avançant, P'tite-Bûche se rappelait la réunion. Il riait.

— T'aurais vu ! Ils se lançaient du Napoléon à la tête ! Moi, j'crois que c'est vrai, l'prince-président veut chasser la République. Il peut pas être élu deux fois, alors forcément, pour pas partir... Tous ces mois, il s'est fait acclamer en France au cri de « Vive l'Empereur ! » C'est ce qu'Étienne a répété toute la soirée, avec d'aut'choses que j'ai oubliées. Doucin a claqué la porte, c'est dommage.

— En effet, c'est dommage, fit Juste, sévère. Si les vrais républicains ne peuvent pas s'entendre entre eux, ça promet !

— Il reviendra, assura rapidement P'tite-Bûche. Tu m'accompagnes ?

— Où ça ?

— Rue de Chevroches, à la faïencerie. On se réunit dans le bâtiment le plus proche du canal. C'est abandonné, tranquille, on risque rien tant qu'on n'est pas mouchardés !

— Tu parles d'or, sourit Juste, qui avait grande envie de rencontrer Étienne de nouveau, et qui se laissa entraîner.

Rue de Chevroches, Étienne était seul. C'est avec une joie sincère qu'il tendit sa main.

— J'ai toujours pensé que vous viendriez, affirma-t-il sur un ton de contentement. Votre ami m'a expliqué ce qui vous retenait... Aujourd'hui, je vous demande d'être totalement des nôtres. Au titre de responsable de la Marianne, et puisque vous avez ici un parrain qui ne voit que par vous, je peux prononcer votre affiliation.

— Sans prêter serment ?

— Si. En jurant de faire de la propagande, de décider d'autres hommes sûrs à s'affilier, bref de toujours servir la République démocratique et sociale.

— Rien d'autre ?

— Je sais que vous ferez ce que vous dictera votre conscience, répondit simplement Étienne. Acceptez, Juste, vous assisterez à nos réunions, ainsi.

Juste fit oui de la tête.

— J'accepte d'autant mieux que je continuerai de faire ce que je fais depuis notre première rencontre !

— Ah ! Notre première rencontre ! Cette lettre pour Paris...

— Pour Germain Lecœur. En voilà un qui aimait la République !

— C'est vrai. Mais depuis les massacres de Juin, les gars de Paris ont du mal à remonter la pente. Toute proportion gardée, nous sommes plus actifs dans nos petits pays.

Étienne resta songeur un instant, mais se reprit sans tarder.

— Eh bien, Juste, si vous me parliez de ce curé d'Entrains ? Je vais lui répondre, à ce corbeau, je ne vais pas lui laisser le loisir de présenter le socialisme !

Tous deux parlèrent longtemps ce soir-là, tandis que P'tite-Bûche bâillait. Lorsque Juste rentra chez lui, un sentiment de satisfaction habitait son cœur. Un esprit serein associé à un penchant pour l'action devenaient du reste des atouts indispensables : se livrer à la propagande demandait chaque jour plus de sang-froid. Les gendarmes, aux cent coups, traquaient les réunions d'ouvriers. Dans les villages, il n'était plus rare que républicains avancés et réactionnaires s'affrontent en véritables batailles rangées. À Menou, le curé imitait son collègue d'Entrains et poussait à la révolte contre les rouges, diables qui avaient choisi pour leur drapeau la couleur de l'Enfer. Ce fut presque dans un climat de guerre civile qu'arriva le grand flot de mars.

L'arrivée de ce flot, dans ces circonstances, ne provoqua pas la joie habituelle. Après tout, si l'on tirait, ce n'était que justice ! On n'allait pas remercier la Compagnie d'octroyer du travail, alors qu'on y avait droit comme les autres !

Le droit au travail... Les flotteurs s'y accrochaient comme à une bouée de sauvetage. Malheureusement, la République ne faisait rien pour le leur accorder.

— C'était pas pire sous Louis-Philippe ! Nous, on est toujours à redouter les caprices du Commerce. La République a rien changé...

Réflexions dans lesquelles se reconnaissaient les insinuations perfides des Bouffeu, Tondu et autre Palotte qui s'étaient résolument rangés du côté de la réaction. Alors Juste essayait de tempérer l'amertume de ses compagnons de travail : la République a été sabotée par des députés de droite, expliquait-il, les prochaines élections peuvent amener à l'Assemblée une majorité de vrais républicains. Ne vous laissez pas endormir par le nom illustre de Louis-Napoléon !

De son côté, Étienne regonflait régulièrement les énergies chez les affiliés : « Ne craignez pas de vous répéter,

convaincre demande une longue patience, une foi inébranlable dans les idées que l'on croit bonnes. Il faut faire naître l'espérance ! »

Difficile, lorsque la vie vous assène un de ces coups dont elle a le secret ! Juste en fit une fois de plus l'expérience. Il rentrait chez lui — c'était dans la deuxième quinzaine d'avril, alors qu'il confectionnait son premier train de la saison — quand il rattrapa Marie sur le pont de Bethléem.

— Il est tard, lança-t-il en se retournant vers la tache orange du soleil qui disparaissait derrière les collines. Elle ne te lâche plus, madame Desrouet.

— Si, elle me lâche, prononça Marie d'une voix neutre. Juste la saisit au bras, l'arrêta.

— Tu veux dire...

Marie hocha la tête.

— Mais pourquoi ? C'est à cause de moi ?

Marie raconta ; une scène affligeante. Sa patronne se taisait, tandis que M. Desrouet débitait son chapelet de mauvaises raisons : plus possible... un mari révolutionnaire... un rouge... fréquentations douteuses... gibier de potence...

— Gibier de potence ? tonna Juste. Le salaud ! Lui qui ferait craquer la corde, ce gavé, ce nanti ! Tiens, ça me plaît que t'ailles plus chez lui, que t'ailles plus torchonner ces bons à rien, ces inutiles...

— Juste ! Enfin, calme-toi. Je n'en fais pas une maladie. Viens, on nous regarde.

Ils rentrèrent chez eux, silencieux. Lui avait de la peine. Il savait que sa femme aimait son travail. La couture, la lingerie, le repassage des dentelles, c'était presque un plaisir pour elle.

— C'est encore ma faute, dit-il en s'asseyant avec un profond soupir.

— Pourquoi « encore » ? La vie est comme elle est. Ce qui arrive ne te surprend pas, tout de même ?

— Bien sûr que non...

Il lui prit les mains, l'attira vers lui.

— Que vas-tu faire ?

— Je vais ressortir mes aiguilles, mes fuseaux. Ma mère était la meilleure dentellière du Morvan. Elle m'a appris des tas de points...

La femme libéra ses mains pour compter sur ses doigts.

— Le point coupé, le point de Venise, le point à la rose, le... Dis, tu te moques de moi ?

— Je ris parce que les Desrouet sont déjà oubliés ! Tant mieux !

Marie fit une petite grimace.

— Tant mieux... Je ne sais pas si mes broderies ou mes dentelles nous rapporteront autant. Il faut vendre !

— Eh bien, j'en emporterai à Paris, moi. Ça doit pouvoir se placer sans trop de mal ?

Finement, Marie profita de la réflexion de Juste pour lui rappeler qu'avant de placer des dentelles, il y avait quelqu'un à placer, dans la capitale, quelqu'un qui d'ailleurs ne devrait plus traîner sur les ports, à cette heure. Paul. Clément Géraud aurait pu écrire, pensait-elle. Depuis la dernière éclusée, à l'automne, il avait sans doute rétabli sa situation ?

— Tu iras le voir ? Tu me promets ? Tu ne me parles plus beaucoup de lui... Tu es toujours d'accord, pour le petit ?

Marie ne s'inquiétait pas sans raison. Elle avait appris à connaître les flotteurs. Ils rouspétaient sans cesse après leur métier, répétaient que si c'était à refaire, non, jamais... Et puis, dès qu'un fils atteignait ses treize-quatorze ans, zou, sur le train ! En ce domaine, Juste n'était guère différent des autres. Toutefois, quand celui-ci réfléchissait, il reconnaissait que sa femme avait raison d'espérer pour son fils un métier moins incertain, moins dangereux surtout.

Il alla donc voir Clément, et ce ne fut pas sa faute, cette fois, si son ami l'ébéniste lui demanda de patienter encore quelques mois.

— Les commandes commencent seulement d'arriver, apprit-il à Juste en lui montrant le bureau qu'il restaurait, un meuble imposant qui mangeait la moitié du minuscule atelier. Vois-tu, en juin 48, il en est mort, des gars qui savaient

travailler le bois. Pour les rescapés, il y aurait eu de quoi faire. Le malheur des uns...

— Et il n'y a pas de quoi faire ?

— Ah, mais le bourgeois se méfie, mon vieux ! On commence tout juste à le revoir dans le Faubourg. C'est sans doute parce que les républicains ne font plus peur...

— Que veux-tu dire ?

— Que la République n'en a plus pour longtemps. Je ne sais pas ce qui vous parvient comme nouvelles, en province, en tout cas, ici, à Paris, le nouveau Napoléon part favori dans la course au pouvoir !

Juste sentait toujours en Clément la même amertume. La même ironie acide teintait ses propos.

— Tu parles de la République comme si tu te fichais de ce qui peut lui arriver, dit-il. En province, comme tu dis, on essaie de la défendre.

— Dans ta province, peut-être. Mais ton Nivernais, ce n'est pas la France. Je ne crois pas que les Français veuillent d'une République démocratique et sociale. Il faut entendre les Parisiens ! Napoléon, voilà du prestige ! Ça c'est quelqu'un ! Autre chose qu'une République qui massacre ses ouvriers... Avec ça que Louis-Napoléon est un fin joueur. Il demande que le suffrage universel soit rétabli. Notre belle Assemblée républicaine refuse. Qui se déconsidère aux yeux du peuple ?

Juste secoua vivement la tête, se refusant à partager le pessimisme de son ami.

— Nous n'avons pas assez de vrais députés républicains, voilà le malheur ! Dans un an tout peut changer, avec les nouvelles élections. Il ne faut considérer que cela !

Clément soupira :

— Je voudrais bien partager ta conviction.

Juste n'eut pas l'occasion de renouer la conversation. Un mois plus tard, c'était le drame.

Aucun ennui au départ, pourtant. Campé sur ses jambes, sa perche en main, Paul guidait l'arrière du grand radeau avec sûreté. On avait quitté les Gords en début d'après-midi,

par un beau soleil. L'Yonne, grosse des pluies d'orage tombées autour de la Saint-Jean, roulait des flots rapides qui emportaient vivement les trains. Juste n'était pas inquiet. Son p'tit homme connaissait son affaire aussi bien qu'un autre, à présent. En douceur, ils dépassèrent les méandres de Châtel-Censoir. Ils se promenèrent au pied des rochers du Saussois. Avec le pont de Mailly enfin le travail devint sérieux. La première fois qu'il avait emmené son fils, Juste avait vraiment cru que son train accrocherait la pile de gauche, mais cette fois-ci tout se passa sans histoire. Du geste, il invita Paul à rejoindre le coupon de queue, puis se retourna, car à courte distance s'ouvrait le pertuis de Mailly. Et là, soudain, tout alla très vite. Le nez du train s'engagea dans le pertuis, Juste engrava sa perche, bloqua l'extrémité libre : dompté, le radeau se cabra au-dessus du flot. « Est-ce que l'arrière suit ? » Un coup d'œil...

— Paul !

Sous ses yeux, Paul a basculé, son corps a disparu dans les eaux mugissantes. Juste abandonne sa perche. L'avant du train reprend contact avec l'eau dans un ébranlement terrible. Paul ! Où est Paul ?... À travers l'énorme gerbe, une tache bleue... Sa veste... Il est là ! Le train s'écoule, dans un instant, c'est l'écrasement ! Juste plonge dans le remous, brasse vers ce chiffon bleu, l'atteint... Paul ! Il empoigne le corps, s'éloigne, une ombre immense fait la nuit, puis un fracas gigantesque retentit. Juste touche la levée de pierre, sort la tête de l'eau... Des mains de gens accourus se tendent, il est tiré, happé. Il entend :

— Le gosse a glissé !

— Sa perche s'est coincée dans le mur du pertuis !

— Il n'a pas pu se porter à l'arrière, ça l'a projeté !

— Le train ! Grands dieux ! Quel désastre !

Mais Juste ne pense pas à son train. Il est à genoux au-dessus de son enfant immobile, allongé dans l'herbe. Une entaille barre le front et saigne abondamment.

— Mon petit..., murmure Juste, paralysé.

Puis l'homme réagit. Il relève la tête. Un médecin. Où y a-t-il un médecin ?

— Amélie, cours chercher l'docteur, dit une femme à sa gamine, tout en s'agenouillant à son tour. Elle entreprend d'étancher la plaie.

— V'là du vinaigre, crie une autre en sortant de sa maison. C'est l'affairement autour du corps inerte. Juste serre dans sa grosse main le petit visage.

— Réveille-toi, Paul !

La femme place le flacon de vinaigre sous le nez. L'enfant s'agite.

— Il a bougé ! Il vit !

— Le docteur ! Laissez la place...

Une voiture tirée par un petit cheval s'arrête à proximité.

Un gros homme, plus agile qu'il ne paraît, saute, accourt. On s'écarte.

Silence recueilli. Est-ce grave ?

— Mauvais coup à la tête... je l'emmène tout de suite ! Est-ce qu'il...

— Je suis son père, coupe Juste. Je vous accompagne.

Il prit Paul dans ses bras et s'approcha de la voiture, sans un regard pour la rivière où flottaient les trains vomis par le pertuis, tandis que voguaient à la dérive, semblables à des milliers de poissons morts, les bûches du grand radeau que les eaux sauvages avaient démantelé contre les levées de pierre.

L'arrivée de la voiture du docteur de Mailly, le soir, sur les sept heures, fit grosse impression place de Bethléem. Dans les bras de Juste, cet enfant dont la tête disparaissait sous un énorme bandeau, ce ne pouvait être que Paul. Un cortège se forma derrière le vieux cabriolet qui descendit en cahotant vers la maison du flotteur.

— C'est Paul ?... C'est Paul ?... demandaient les enfants en courant à côté du cheval.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? interrogeaient les femmes.

— Pauvre Marie !

Elle était blanche comme la dentelle qu'elle serrait dans sa main, la mère de Paul. Attirée sur le seuil par le brouhaha, elle regardait son mari approcher, leur enfant dans les bras.

— Un accident, Marie. J'ai eu très peur. Ça va aller... Brusquement, la femme rentra dans le logis, se précipita vers le lit, tira la couverture.

— Doucement... doucement... pose-le doucement... Sa tête, qu'est-ce qu'il a à sa tête ?

Le docteur avait suivi Juste. Il s'empressa de se montrer rassurant.

— Plus de peur que de mal, madame ! Une plaie assez vilaine, forcément. Il aura heurté une pierre dans le remous. Mais vous... C'est ça, couvrez-le, qu'il ait bien chaud... Mais vous lui changerez son pansement toutes les trois heures, et vous passerez cela autour de la plaie...

Le gros bonhomme fouillait dans sa poche en parlant. Il tendit une petite boîte à Marie.

— Gros comme un pois, en frottant avec le bout du doigt. C'est une pommade de ma composition, elle va vous ressouder les chairs que vous n'en reviendrez pas !

Il ajouta, avec un sourire malin :

— Ça recollerait même un ménage qui bat de l'aile ! Mais ni Marie ni Juste n'avaient le cœur à la plaisanterie. Le docteur reprit vite son sérieux.

— Je reviendrai voir l'enfant dans deux jours, dit-il après un temps de réflexion. Vous me paierez à ce moment-là.

Les curieux se tassaient dans l'encadrement de la porte. Le docteur grogna :

— Laissez-moi passer, et fichez donc le camp, le gosse a besoin de repos !

À regret les gens s'écartèrent. Juste vint fermer la porte, fit oui de la tête en réponse aux propositions d'aide que lui faisaient les voisins. Il revint près du lit, approcha un tabouret et s'assit à côté de Marie qui serrait une main de Paul entre les siennes.

— Ce que j'ai tant redouté pour toi depuis que je te connais, c'est arrivé à notre enfant, prononça sourdement Marie. Raconte-moi.

C'est à ce moment que Juste se rendit compte qu'il n'avait pour ainsi dire rien à raconter. Il revivait la scène : le nez du train allait tomber dans le flot... Lui se retournait... Paul basculait... Plongeon dans le remous, des gens sur la rive...

— Il n'y a pas plus à dire, fit-il. C'est le mauvais destin.

— Le destin des flotteurs, murmura Marie comme pour elle-même.

Ils veillèrent Paul toute la nuit, changeant le pansement comme l'avait prescrit le docteur, la gorge serrée devant la boursouflure de chair qui traversait le front en son milieu. Toute la nuit ils guettèrent l'instant où l'enfant ouvrirait enfin ses yeux. Son sommeil prolongé, son corps sans mouvement, sa respiration silencieuse faisaient tourbillonner des idées insupportables dans leur tête.

Ce n'est qu'au petit matin qu'ils perçurent un léger mouvement des paupières.

— Paul, mon chéri, c'est maman... Tu m'entends ?

Les paupières battirent plus fort, et Paul ouvrit les yeux. Il émergeait d'une longue nuit, essayait de situer les choses autour de lui, puis son regard rencontra celui de sa mère, celui de son père, tous deux penchés vers son visage.

— T'as fait un beau plongeon dans l'Yonne ! Tu te souviens ? demanda Juste en assourdissant sa voix.

Paul sembla fouiller dans sa mémoire. L'accident lui revint subitement car ses yeux s'élargirent.

— Oublie ça, oublie..., fit Marie. Tu vas bien maintenant. Le garçon esquissa un sourire, puis referma les yeux. Il était très fatigué, mais ne dormait pas. Sa mère s'en rendait compte car il lui serrait les doigts à petites pressions, comme pour s'assurer de sa présence.

Un coup discret à la porte attira l'attention des parents. Juste alla ouvrir. C'étaient les femmes d'Hubert et de l'Africain, Adrienne et Mélanie, qui habitaient de l'autre côté de

la cour. Elles venaient aux nouvelles, offraient de veiller Paul pour que Marie se repose un peu.

— Et toi aussi, Juste, dit Adrienne. T'as une sale mine.

— Plus tard, répondit l'homme. Entrez, vous aiderez Marie. Moi, je dois aller rendre compte au garde-port.

Cette corvée lui déplaisait par-dessus tout. Des incidents de flottage, il en avait connu beaucoup, comme tout le monde, mais perdre un train tout entier, ça ne lui était jamais arrivé. Alors, ce matin, Juste arpentait les quais à contre-cœur, d'autant plus que c'était devant Caillot qu'il faudrait s'humilier, expliquer l'inexplicable. Une fois devant la porte du bureau, il hésita à frapper. Il avait envie de tourner les talons, de tout lâcher, de... mais la porte s'ouvrit.

— Il n'est jamais trop tard pour venir informer vos supérieurs, lança Caillot en lui intimant du geste l'ordre d'entrer.

Gallard, le juré-compteur, se trouvait présent également, assis derrière la table encombrée de dossiers. Quelles têtes !

Des croque-morts ! C'est vrai que la Compagnie avait perdu un train, elle ne s'en remettrait jamais !

Juste, comme chaque fois qu'il se trouvait face à ces gens hostiles, se cabra. Paul se tirait d'affaire, mais le pire aurait pu arriver. À côté de cela, tout le reste...

— Voyons, Bourdon, ne restez pas stupide sans rien dire, nous attendons vos explications ! s'énerva Caillot.

— Un train entier disloqué ! ajouta le juré-compteur. Vous avez bien travaillé !

Juste ne put retenir un haussement d'épaules.

— Bien travaillé... Vous n'imaginez tout de même pas que je l'ai fait exprès ! lança-t-il. Vous expliquer... eh bien... je ne peux pas. Enfin, tout ce que je peux dire, c'est qu'en me retournant, au passage du pertuis de Mailly, j'ai vu mon fils tomber dans le remous... sa perche s'est coincée, ça l'a projeté...

— Alors, vous avez abandonné le train ! susurra Caillot, comme si cette action avait été la dernière à faire.

— Pardi ! Mon gosse tournait dans l'écume, l'arrière du train allait l'écraser, qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ?

— Je ne suis pas flotteur, trancha le garde-port. Je n'ai jamais eu la responsabilité d'un train !

Juste mit les mains aux hanches. La réflexion de Caillot le soufflait.

— Si je comprends bien, j'aurais dû rester sur le radeau ?

— Vous avez pris peur, intervint Gallard. Manque de réflexe. Fâcheux...

— Manque de réflexe ?

Juste faisait aller son regard de l'un à l'autre. Manque de réflexe ? Mais ils avaient juré de lui donner un coup de sang, ces deux apôtres !

— Mon fils a une plaie grande comme ça, ici, en plein front ! Il est resté choqué toute la nuit ! Sa mère et moi n'avons pas quitté son chevet ! Alors vos jérémiades, figurez-vous...

Gallard se leva d'un bond.

— Vos propos sont inadmissibles ! rugit-il en frappant du poing sur la table. Décidément, vous êtes bien la forte tête qu'on m'a signalée ! Vous avez provoqué la perte d'un train, voilà ce que je sais, et un train, c'est beaucoup d'argent !

Caillot ajouta son grain de sel, perfidement :

— Votre train ne devait pas être très solidement construit pour se démanteler comme il l'a fait. Il est vrai que vous avez passé beaucoup de temps à bavarder de droite et de gauche. Surtout de gauche, d'ailleurs... Ce n'est pas avec la langue qu'on attache les rouettes !

Juste le sentait venir.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion.

— Au fait que vous, et certains autres dont nous connaissons les noms, prenez les ateliers pour des terrains de propagande !

— Pas le Bouffeu et ses semblables ?

— Eux au moins ne font pas perdre d'argent au Commerce ! intervint de nouveau le juré-compteur. Voilà où mènent toutes ces...

Il laissa sa phrase en suspens, comme si une idée venait soudain de germer dans son esprit. Lentement, il se rassit et fixa Juste, avec l'air de celui qui a envie de dire quelque chose, mais ne sait pas s'il doit. Il se décida enfin, parlant tout en pianotant sur le bureau.

— Vous avez des qualités, Juste Bourdon. Vous savez lire, vous avez la parole facile, et vous jouissez d'un certain prestige auprès de la plupart de vos compagnons de travail. Seulement, vous faites fausse route. Vous avez choisi le parti du désordre, de l'arrogance...

— De la justice, coupa Juste calmement.

— Bah !... La justice, ce matin, c'est de vous mettre à pied pour toute la saison. C'est ce que vous voulez ?

— Vous me priveriez de travail, alors que c'est la première fois, dans toute ma carrière de flotteur, que je suis responsable d'un accident ? Quand mon fils a failli être tué ?

— *Dura lex, sed lex !*... Oui, Bourdon : la loi est dure, mais c'est la loi !

— C'est le règlement, couina Caillot.

— Mais nous pouvons prêcher l'indulgence en haut lieu, rassurez-vous. Naturellement, de votre côté, il ne faudrait plus continuer... nous verrions avec sympathie...

— N'en dites pas plus, Monsieur le juré-compteur. Votre chantage est indigne !

Gallard se dressa une seconde fois, blême. Il tendit le doigt.

— Dehors ! Nous vous briserons, vous et les vôtres ! Le rapport que je vais rédiger sur-le-champ va vous couper le chemin des ports pour des mois !

Juste serra les mâchoires, crispa les poings. Il avait envie de mordre.

— Veuillez sortir ! rappela Caillot.

Le flotteur pivota, en trois pas atteignit la porte, ouvrit.

Brusquement, il se retourna, interrogea :

— Vous dites ?

Juré-compteur et garde-port le regardèrent, interloqués.

— Rien ?... Ah, je croyais que vous m'aviez demandé des nouvelles de mon fils !

XI

Avant même la période de chômage saisonnier imposé par les basses-eaux, Juste dut se mettre en quête de corvées en tous genres. Courageusement, il battit la campagne, proposant ses bras. Il remonta des murets, clôtura des prés, coupa de l'herbe, sua beaucoup, gagna peu. Seule consolation, Paul se remettait. À la fin de l'été, son accident n'était plus qu'un mauvais souvenir. Mais Marie espérait plus que jamais une lettre de Clément !

Juste aurait bien écrit à Paris, s'il n'avait craint de gêner son ami en le relançant. Après tout, peut-être faudrait-il envisager autre chose pour Paul, qui filait sur ses quinze ans ? « Il sait lire, écrit assez bien, se dit Juste, si j'en parlais à Étienne, de mon garçon ? L'agent-voyer pourrait me suggérer une solution ? » Le onze octobre était prévue une réunion de la Marianne. Si ce jour-là l'entretien avec Étienne aboutissait, il annoncerait la bonne nouvelle à Marie, mais à ce moment seulement.

L'arrivée de P'tite-Bûche chez lui, avant la soupe, le onze octobre précisément, reporta la bonne nouvelle aux calendes. Le petit flotteur était particulièrement excité.

— L'Avocat vient de m'avertir. La réunion est annulée. Plus moyen de pénétrer dans la faïencerie !

— Les gendarmes ?

— Non, quelque chose sur les portes... Attends, je cherche...

— Des scellés ?

— C'est ça. Pour nous rencontrer, maintenant, mailloche !...

— Sûr. Rien d'autre ?

— Non. Surtout ne pas pointer son nez rue de Chevroches.

Les affiliés pourraient-ils jamais le pointer autre part ? Dix jours plus tard, une nouvelle plus stupéfiante encore ébranla leur détermination. Une affiche, apposée à la mairie,

apprenait à la population médusée que les départements de la Nièvre et du Cher étaient mis en état de siège !

Devant l'hôtel de ville, ce fut le défilé des jours d'émotion. Elle était forte, celle-là ! L'état de siège ! L'armée allait faire la loi dans le pays, maintenant !

— Beau cadeau de Louis-Napoléon ! murmura Juste en pointant le doigt vers le nom imprimé au bas de l'affiche.

— Pourquoi qu'i nous en veut ? s'étonna un ouvrier, à côté de lui.

— Regarde, ici, insista Juste. Tu veux que je te lise ? Le silence se fit autour de lui.

— *Le président de la République, considérant que des attentats nombreux ont menacé, dans ces départements, les propriétés et les lois...*

— Quels attentats ? Il déraille le Napoléon !

— Si, si... Mon beau-frère était dans le Cher, il y a huit jours. Un château a brûlé, et des récoltes aussi, affirma Auguste Carrier, du Crot-des-Grenouilles. C'était tout près de la Nièvre !

— *Considérant*, poursuivit Juste, *que les agents du désordre y fomentent des séditions et que des attentats à main armée ont été dirigés contre la force publique...*

— Pas dans la Nièvre ! se révoltèrent plusieurs voix.

— Si, ça a débordé un tout petit peu du Cher chez nous. Vous savez bien que ces maladies-là sont contagieuses, railla l'Avocat planté à côté de Juste. On nous administre gentiment la médecine avant que nous soyons totalement contaminés !

Les ouvriers eurent le sentiment qu'ils étaient une fois de plus les victimes d'une injustice profonde, sentiment qui se doubla de la certitude que désormais ils ne pourraient plus formuler la moindre réclamation sans trouver devant eux une compagnie de fantassins.

Quant aux affiliés, ils comprirent qu'à partir de ce jour leur liberté serait menacée comme elle ne l'avait jamais été. Être pris en flagrant délit de réunion politique signifierait à l'avenir la comparution devant un tribunal militaire.

Cette perspective incita les responsables de la Marianne à simplement maintenir les contacts, par quelques réunions exceptionnelles chez Pignon, pour le cas où Louis-Napoléon tenterait un coup d'État avant la date fatidique des élections, cette date qui n'en finissait pas d'arriver !

Cette prudence ne fut pas suffisante. Le mois de novembre s'achevait quand le ciel tomba sur la tête des affiliés. Un matin, Pignon n'ouvrit pas son cabaret. Il avait été arrêté dans la nuit et jeté dans la prison municipale, avec d'autres dont on chercha en hâte à connaître les noms.

L'Avocat se présenta chez Juste le lendemain matin de ce mauvais jour.

— Étienne est passé chez moi hier soir, lui apprit-il. Doucin a été arrêté avec Pignon. Notre imprimeur, ce brave M. Richard, aussi. Il y a eu d'autres arrestations, à Lormes et à Corbigny. C'est te dire si Étienne craint pour les affiliés ! Il paraît qu'une autre liste est prête, c'est le brigadier Letord qu'aurait lancé ça aux gars qui stationnaient devant chez Maxime.

— Qu'a décidé Étienne ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— On y fait le mort. Chacun vaque à ses affaires.

« On fait le mort, se répétait Juste en s'en allant vers les hauts de Sembert avec l'intention de proposer ses services à la mère du docteur Crouletin. Il a de ces formules, Étienne ! » Soudain, il sursauta, Marie l'appelait.

— Juste ! Une lettre !

Il se retourna d'un bloc. Sa femme agitait quelque chose dans sa main. Elle accourait en faisant claquer ses sabots.

— C'est Clément !

Il respira. Rapidement, il descendit à la rencontre de Marie.

— Clément ? Pour Paul ?

Marie était essoufflée. Elle hocha la tête, tendit la feuille.

Juste lut.

— Il aurait peut-être quelque chose pour lui... Rien n'est sûr, Marie.

— Il te demande d'y aller, en tout cas. Ça va t'éloigner quelques jours de Clamecy, ce n'est pas mauvais. Et pour Paul, ça va s'arranger. Tu pars quand ?

Il était vain de discuter.

— Allons préparer mon sac, dit simplement Juste.

Moins d'une heure après, il embrassait Marie et s'engageait sur la route de Paris. Il avançait vite, sous un ciel bas, l'esprit préoccupé par les récents événements. Que de coups durs en si peu de temps ! Il avait l'impression que la République subissait un pilonnage de plus en plus meurtrier. Louis-Napoléon s'apprêtait-il à porter le coup de grâce ?

Au soir du troisième jour, il avait derrière lui une bonne quarantaine de lieues, et des lourdeurs dans les jambes. À l'entrée de Melun, la vue d'une auberge l'incita à s'arrêter, mais au moment de franchir la porte, il eut un mouvement de recul. Quel bruit là-dedans ! Lui qui comptait sur une halte tranquille ! Il faisait déjà demi-tour, quand une exclamation lancée par un client le frappa comme une balle.

— L'Assemblée est dissoute, c'est pas un coup d'État, ça ?

Juste entra vivement, chercha une table, fila s'asseoir dans un coin.

— Coup d'État ou pas, c'est un joli coup ! répliqua un homme en faisant de la main le geste d'estourbir quelqu'un.

— Une saloperie, t'appelles ça un joli coup ? s'échauffa le même. Les Parisiens vont pas le laisser s'installer, ton Napoléon, ça va flamber !

— Écoutez-moi ! Écoutez-moi ! cria un grand gaillard moustachu comme un gendarme. J'arrive tout droit de Paris ! Le calme se fit à peu près. L'homme se mit à raconter.

— Partout dans les rues y a des affiches qui proclament la dissolution de l'Assemblée. Mais c'est pas tout. Elles disent aussi que le suffrage universel est rétabli et que le peuple français est convoqué dans ses comices du 14 jusqu'au 21 !

Un tumulte accueillit la déclaration.

— On va voter ! Tout le monde va voter !

— Ouiche, pour un seul homme ! Il s'prend pour un roi, vot'Napoléon ! Mais les Parigots, quoi qu'ils disent ? Quoi

qu'ils font ? interrogea anxieusement celui que Juste avait entendu en entrant.

De nouveau, les voix se calmèrent.

— Quoi qu'ils font ? ils font rien... ils s'arrêtent devant les affiches, ils rigolent.

— Ils rigolent ?

— Juré craché, ils rigolent ! Le président chasse les députés qui ont fait tirer sur eux en juin 48, et en plus il redonne le droit de vote à tous. C'est bien joué, qu'ils disent. En rigolant.

— Mais... mais c'est un piège ! Il ne faut pas laisser faire ça !

La clientèle se tourna d'un bloc dans la direction d'où venait la voix vibrante d'émotion. Juste s'était levé. Les mains appuyées sur la petite table, il répéta :

— C'est un piège ! Parmi les députés, il y a de vrais défenseurs des pauvres, il y a de vrais socialistes ! Ils sont chassés avec les autres ! Ou plutôt, c'est pour mieux les chasser, eux surtout, qu'on les chasse tous !

— Qui va à la chasse perd sa place ! ricana un freluquet. Ma parole, t'avais envie d'être élu ?

Un éclat de rire secoua la salle.

— Il avait surtout envie de toucher vingt-cinq francs par jour ! Ça a une bonne paie, un député ! clama une voix dans la masse.

— Cet homme a raison, c'est un piège ! intervint le républicain de l'endroit. Faut être abruti pour pas comprendre ça !

Tollé général... Abruti toi-même ! Déguerpis ! Va la construire, ta barricade !

Écœuré, le malheureux s'échappa. Juste, aussi écœuré que lui, se laissa retomber sur sa chaise, insensible aux regards sans chaleur qu'on lui décochait. Soudain, il leva la tête. L'aubergiste lui demandait ce qu'il voulait manger.

— Y a-t-il une voiture pour Paris ce soir ? fit-il en guise de réponse.

— Ce soir ?... Oui, une Touchard, elle s'arrête deux cents mètres au-dessus. Pas avant une heure, vous avez le temps.

— Entendu. Une soupe, du pain.

— Pas de vin ?

— Si. Un verre...

La discussion se poursuivit dans l'auberge, mais Juste ne l'écoutait pas. Il trempait ses morceaux de pain dans le bouillon, absent. Il imaginait le faubourg Saint-Antoine, trois ans et demi plus tôt. La révolte, le feu, le sang...

Aujourd'hui que Louis-Napoléon étouffait la République, rien... Non, il n'arrivait pas à croire ce que le grand moustachu avait raconté tout à l'heure. Le Faubourg ne pouvait pas rire de ce qui arrivait !

Il avala sa soupe, vida son verre d'un trait, paya, sortit. Bien lui en prit, la diligence avait de l'avance. Il remit sa pièce au cocher et fila se percher sur l'impériale, dans le vent glacé.

Quand la voiture cahota dans la rue de Charenton, il se pencha et cria qu'on l'arrête à hauteur de la rue d'Aligre. Il sauta sur le pavé et se hâta vers la maison de Clément. À la porte, il frappa deux coups. La voix de l'ébéniste perça le silence pour demander qui était là.

— Quelqu'un qui a fait un long voyage, prononça Juste. La porte s'ouvrit dans l'instant.

— Entre, messager nivernais ! jeta Clément.

Il était en chemise, assez comique avec sa chandelle à la main.

— J'arrive à une drôle d'heure, commença Juste. Je viens pour Paul...

— Tu viens pour Paul, mais tu vas me parler du coup d'État ?

Juste prit une chaise, s'assit dessus à califourchon. Il écarta les bras, l'air de dire : « Évidemment ! »

— Ça s'est fait la nuit dernière. Au petit matin, les proclamations étaient fraîches de colle sur les murs. Dans le Faubourg, c'en est plein.

Juste écoutait, silencieux.

— Tu ne dis rien ? Un 2 décembre, belle date, non ? Il a le sens de la grandeur, Louis-Napoléon. Une différence avec l'oncle illustre, tout de même : l'Empereur avait le soleil avec lui, à Austerlitz ; le neveu, lui, travaille la nuit.

— Les Napoléon se suivent et ne se ressemblent pas.

— Oh que si, pourtant ! Même soif du pouvoir ! Zou, la République ! Oust, les députés ! Moi, moi tout seul, plus prince que président, bientôt plus empereur que prince !

— Et le même enthousiasme imbécile dans la population ! J'étais à Melun, en début de soirée. Ce que j'ai entendu, dans cette auberge, à Melun, en début de soirée !

Juste raconta le navrant épisode. En l'écoutant, Clément n'avait pas l'air étonné.

— Le coup n'était pas facile à parer. Il y avait de la troupe dans les rues, aujourd'hui, tu peux me croire. Le bruit a couru que des représentants avaient été arrêtés. Au nom du peuple français, comme il se doit !

Juste était accablé. Il murmura :

— Elles sont à l'eau, les élections de 52... Dans mon petit pays, tu ne peux pas savoir combien de travailleurs comptaient dessus pour obtenir enfin le droit au travail, le droit de vivre ! Quand je pense qu'à une réunion de la Marianne de Clamecy on avait décidé de prendre les armes dès qu'un coup de feu serait tiré à Paris, au cas où Louis-Napoléon...

Il s'arrêta, secoua tristement la tête.

— Je te comprends, dit Clément. C'est désespérant d'être toujours vaincu. On croit que la victoire est là, à portée de la main, qu'on la touche, et pffft... J'admire même que tu aies eu tant d'espoir au cœur, ces temps passés.

— Bon. Parlons de Paul, coupa Juste en soupirant, comme s'il ne supportait plus l'énorme poids du découragement. Tu avais quelque chose pour lui ? Pas avec toi, peut-être ?

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Ta lettre, vague...

— C'est-à-dire que nous ne nous étions pas vus depuis tantôt cinq mois. T'aurais pu toi-même prendre d'autres

dispositions pour ton gamin. Je voulais pas t'obliger non plus !

— Si tu savais comme sa mère va être heureuse ! Elle a assez de son flotteur de mari pour souhaiter autre chose à son fils !

Ils parlèrent de Paul, de ce qui l'attendait. Il commencerait dès que Juste voudrait. Les douze coups de minuit sonnèrent qu'ils discutaient encore, la discussion étant revenue inévitablement sur la situation politique. Ils s'endormirent tard, pour être réveillés en sursaut par des cris montant du Faubourg.

— Qui braille comme ça ? demanda Clément d'une voix pâteuse.

— Tais-toi, écoute... Tu entends ? Aux armes !...

Juste enfila son pantalon en un clin d'œil. Il pressa son ami.

Au débouché de la rue d'Aligre, dans le faubourg Saint-Antoine, la foule faisait barrage. En son sein, trois orateurs habillés en bourgeois s'enflammaient.

— Louis-Napoléon a violé la Constitution ! Ne le laissez pas faire !

— Il fait emprisonner vos représentants !

— Nous sommes vos députés ! Nous coucherons au cachot ce soir si vous...

Une voix jaillie de la foule coupa :

— Vous pleurez après vos vingt-cinq francs !

Une autre renchérit :

— Il nous rend le suffrage universel ! Qui nous l'avait enlevé ? Vous !

— Non, pas nous ! C'est la majorité réactionnaire qui a voté cette loi infâme ! Aux barricades ! Vive la République !

Mais les orateurs s'époumonaient en pure perte. La foule demeurait complètement inerte. Juste repéra même des sourires goguenards sur des lèvres.

— Le Faubourg est méconnaissable, souffla-t-il à Clément.

À ce moment, retentit un galop de cavalerie. C'étaient des lanciers qui arrivaient de la Bastille, encadrant une file de berlines. L'un des députés pointa le doigt :

— Les représentants arrêtés hier ! Le tyran les jette en prison !

Dans la foule, pas un mot. Le cortège passa dans un bruit de sabots et de roues grinçantes. Le même orateur s'indigna :

— Vous restez muets ! Seriez-vous déjà étouffés ?

Mais un nouveau bruit de galop l'interrompit. Trois lanciers précédaient un omnibus tiré par quatre chevaux. La vue de cet équipage faiblement escorté agit comme un déclic. Des hommes soudain s'écrièrent :

— Arrêtez-les !

Joignant l'action à la parole, sept ou huit enragés subits se précipitèrent vers les chevaux et saisirent les guides. Les trois lanciers, cernés de partout, se gardèrent de résister. En même temps d'autres ouvriers se ruèrent aux portières en criant :

— Dehors ! Vous êtes libres !

— C'est le peuple qui vous libère, ne l'oubliez pas ! Brusquement, une porte est ouverte. Un gars en blouse bleue tire une manche d'habit bourgeois.

— Puisqu'on vous dit que vous êtes libres !

Mais le bras se tortille, s'arrache à la poigne qui le tire, et chacun peut voir la fine main blanche agripper la portière pour la refermer d'un coup sec. Stupeur ! Clément cogna Juste du coude :

— Braves députés ! Ils ont la frousse ! Ils veulent pas sortir !

Il s'écria à la cantonade :

— Les représentants ont peur des ouvriers !

La révélation éclaira les esprits. Un homme grimpa sur le marchepied, cracha sur la vitre. Un autre lui succéda, et à pleine gorge apostropha les occupants de la voiture :

— Vous avez la trouille de descendre parmi le peuple parce que vous avez fait tirer dessus en juin 48 !... Foutez le camp, bande de traîtres !

La huée se déchaîna. Le cocher frappa ses chevaux, qui se mirent à tirer. Après un court moment d'hésitation la foule s'écarta, laissant filer ces représentants aux mines effarées. Tant que l'omnibus fut en vue, les insultes fusèrent, puis le véhicule disparut, et un silence accablé succéda à l'excitation.

— Courage, les amis ! Ce n'étaient que des députés réactionnaires ! expliqua d'une voix forte l'un des représentants noyés dans la foule. Vous voyez bien que ceux-là préfèrent subir la dictature de Napoléon plutôt que de soutenir votre résistance.

Puis, prêchant l'insurrection, il s'exclama :

— Aux barricades ! Suivez-nous !...

Il fendit la masse et se précipita sur une carriole qui stationnait à proximité, en face d'une boulangerie. Il empoigna la jante d'une roue à pleines mains et fit basculer la voiture sur la chaussée, invitant une fois de plus à l'action.

— Avec nous, aux pavés !

Juste s'élança, mais suspendit son mouvement presque aussitôt. Les ouvriers ne bougeaient pas. Les mains dans les poches, ils regardaient leur député s'évertuer à bousculer une seconde charrette.

— Pas la peine d'insister, essayons dans le faubourg du Temple, proposa à son collègue l'un des deux autres parlementaires. Nous ne ferons rien ici !

Juste, entendant ces paroles désabusées, se retourna vers Clément avec brusquerie. La colère sourdait dans sa voix.

— Moi non plus je n'ai rien à faire ici. Je remonte chercher mon bagage et je m'en vais.

Clément suivit, aussi vite que le lui permettait sa jambe. Dans la chambre, Juste passa la sangle de sa musette autour de son épaule. Il n'avait pas prononcé d'autres paroles.

— N'en veux pas aux gars du Faubourg, dit l'ébéniste, visiblement peiné de lire une déception si grande sur le visage de son ami. Tant des leurs se sont fait tuer pour la République déjà ! Et pour quel résultat !

Juste haussa les épaules.

— Alors n'en parlons plus. La République est morte. C'est toujours entendu... pour Paul ?

— Bien sûr que c'est entendu ! Amène-le vite ! Juste fit oui, tout en serrant la main de son camarade.

— Je rentre. Merci, Clément. À bientôt, j'espère.

Il se retrouva dans Paris, marchant vers la porte de Charenton. Aux carrefours stationnaient des pelotons sous les armes, mais la présence de la troupe ne semblait guère troubler la capitale. Les omnibus viraient à grand bruit, les laitières tiraient leurs charrettes, la foule se pressait sur les trottoirs. Au spectacle de la vie qui poursuivait tranquillement son cours, Juste se prenait à douter qu'un coup d'État eût renversé la République. Mais les affiches placardées de distance en distance sur les murs lui rappelaient l'accablante vérité.

Il hâtait le pas, pressé de quitter cette ville pleutre qui s'inclinait lâchement. Il songeait à ses amis nivernais, à l'amertume qui allait être la leur lorsqu'ils apprendraient que la capitale n'avait pas fait un geste pour sauver la République. Ce n'était tout de même pas à partir de leur minuscule Clamecy que se développerait la résistance ! Les républicains sincères n'auraient au contraire qu'à bien se tenir s'ils ne voulaient pas grossir la fournée des emprisonnés.

À mesure que le nombre des lieues diminua, l'esprit de Juste se concentra plus intensément sur cette sombre perspective. Le sort des affiliés à la Marianne lui apparaissait de moment en moment plus précaire. Or, la traversée des villes et des villages ne lui fournissait pas une seule raison d'être plus optimiste. Aucune agitation, nulle part, pas un attroupement, pas une affiche, rien ! À Saint-Mammès, à Joigny, rien ! En arrivant à Auxerre, il se souvint qu'Étienne était en relation avec des affiliés de cette ville. Là, peut-être, des républicains indignés... mais non, là comme ailleurs, mêmes rues paisibles, mêmes habitants tranquilles, mêmes preuves manifestes que le prince-président n'avait à craindre aucun soulèvement.

« Paris bâille, pas étonnant que la province dorme », se répétait Juste en traversant le chef-lieu de l'Yonne, décidé à pousser jusqu'au hameau de Muffy, où il dormirait dans une grange isolée.

Réveillé avant le point du jour, il se lança dans le froid pour la dernière étape. Il avait beau la chasser, cette sale idée lui revenait sans cesse qu'une redoutable menace planait sur sa liberté. Il imaginait Clamecy vivant son petit train-train, offrant l'aspect sage des petites villes provinciales, cependant que, derrière cette hypocrite tranquillité, la chasse était lancée contre les républicains.

L'hésitation croissait en lui. Rentrer en ville, n'était-ce pas se jeter sottement dans la gueule du loup ? Ne serait-il pas plus avisé d'alerter Marie ? Elle saurait lui dire si les gendarmes étaient passés chez eux. Pour cela, il devait s'adresser à quelqu'un de sûr. Il réfléchit. Sur sa droite, les cloches de Pousseaux se mirent à sonner, comme pour l'appeler. Il connaissait tous les flotteurs, dans ce village.

« Pousseaux, se dit-il, si j'allais voir par là ? »

Il prit par les champs. Mais les cloches continuaient de sonner, et Juste s'arrêta. Le tocsin ? Ces coups pressés et redoublés... le tocsin ! Que se passait-il à Pousseaux ?

Il se remit en route à grandes enjambées. Ses lourds brodequins enfonçaient dans la terre molle. Arrivé à l'orée du village, il quitta les champs, tapa du pied pour décoller le plus gros de la boue et se hâta vers la place de l'église.

Le tocsin carillonnait de plus belle. Il déboucha sur la place, et se trouva en présence d'un rassemblement nombreux d'hommes et de femmes. Immédiatement il reconnut, planté au milieu de l'attroupement, l'Avocat, qui le vit arriver mais ne s'interrompit pas, lancé qu'il était dans une ardente péroraison :

— Clamecy vous réclame, camarades ! Aux armes, à bas l'usurpateur !

— Aux armes ! reprirent des voix nombreuses.

— Prenez chez vous de quoi vous battre ! Revenez sans tarder ! L'insurrection a besoin de vous !

La foule s'égailla, le tocsin sonnait toujours, les cris « Aux armes ! » fusaient des gorges.

Juste se précipita sur l'Avocat. Son cœur battait à grands coups.

— L'insurrection ? dit-il fiévreusement. Tu as bien dit...

— Exact, Juste ! Enfin déclenchée, oui ! Pendant que t'étais à Paris, Marie m'a expliqué.

— Écoute... je comprends pas... Clamecy ?...

Juste en bafouillait. Tout au long des cinquante lieues il n'avait traversé que des cités endormies, impassibles, et au bout de ces cinquante lieues, c'était Clamecy, sa ville, qu'il trouvait en état d'insurrection. C'était extraordinaire, et complètement fou.

— Remets-toi, lui lança l'Avocat qui devinait son trouble. Tu as dû en voir d'autres en cours de route !

— D'autres ?

— Ben oui, d'autres soulèvements ! Louis-Napoléon va manquer son coup, mon vieux. S'il se figurait qu'on allait le laisser faire !

Juste leva les bras au ciel en s'écriant :

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Où as-tu pris que le pays s'insurgeait ?

— On se bat à Paris, non ? À Joigny, à Auxerre...

— Mais tais-toi donc, coupa Juste, on ne se bat nulle part. Tu m'entends, nulle part ! Calme plat, partout !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Blême, l'Avocat ne savait plus que penser, ni que dire.

— Aux armes ! crièrent des hommes déjà de retour sur la place.

Le rassemblement grossissait, houleux. L'armement était hétéroclite : fusils de chasse, fourches, picots, bâtons, serfouettes, brandis à bout de bras.

— Ils sont remontés, murmura l'Avocat à l'oreille de Juste. Ne dis rien pour l'instant. Nous parlerons en cours de route.

— En avant, camarades ! hurla-t-il en prenant la tête.

Le cortège s'ébranla. Le tocsin sonnait toujours. Juste se mit à marcher à côté de son ami, qui demeurait muet. À la fin, il n'y tint plus :

— Explique-moi ! Tout ça me paraît incroyable ! — Et ce que tu m'as dit, c'est croyable ? grogna l'Avocat.

— Raconte d'abord. Il y a longtemps que l'insurrection a éclaté ?

— Hier soir, vers huit heures. Les chefs nous ont fait prévenir. On s'est tous rassemblés place de Bethléem.

— Les affiliés à la Marianne ?

— Et d'autres ! Et pas que des flotteurs ! Va, les gars se sont bien rendu compte que l'Napoléon il a jamais rien fait pour les pauv'gens, et qu'y a qu'une République sociale pour les tirer de leur misère. Ah, j'aurais voulu que tu voies ça ! Des centaines, qu'on était ! Drapeau rouge en tête, et tambours !

À ces souvenirs, l'Avocat s'échauffait.

— Il paraît que des mandats judiciaires avaient été lancés dans la journée, mais nous, la première chose qu'on a faite, ç'a été de défoncer la porte de la prison, place Saint-Jean. Doucin, Pignon, Richard, tous les autres ont été libérés !

— Il n'y a pas eu de réaction ?

— Et comment ! Les gendarmes sont arrivés sur la place. Quel feu d'un seul coup ! Pan, pan ! Et j'te tire, et j'te riposte !

— Des tués ?

— Un gendarme, j'crois. Et un blessé. Mais chez nous aussi ! Six gars touchés. Tiens, Claque-Pied, ça me revient. Salement amoché...

Juste secoua la tête. L'insurrection à Clamecy ! S'il s'attendait à cette nouvelle ! Mais l'Avocat reprit, toujours excité :

— La ville est à nous, remarque, les gendarmes se sont réfugiés dans la gendarmerie, avec quelques dizaines de bourgeois. Eux aussi y ont laissé des plumes, deux ou trois à ce qu'on m'a dit.

— Et le maire, le nouveau sous-préfet ? Ils ont envoyé chercher la troupe, non ?

— J'sais pas. J'ai quitté Clamecy pour Moulot, avec P'tite-Bûche et Hubert. Ce qu'on a pu marcher, cette nuit ! Et gueuler, pour rameuter les gars !

— Dis, l'Avocat, les fusils sont partis un peu vite, j'ai l'impression.

— Obligé, au début. Mais un comité révolutionnaire et social s'est constitué à la mairie. Tout s'organise !

— Étienne en fait partie ?

— Tu parles ! Avec Doucin, et d'autres. C'est eux qu'ont envoyé les affiliés dans les villages pour faire monter les républicains à Clamecy. Ah, mon vieux, sitôt arrivés, hop, sur les barricades !

— Sur quoi ? s'étrangla Juste. Sur les barricades ? Il y a des barricades dans Clamecy ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Y a pas qu'les Parisiens à savoir en construire !

Juste digéra cette autre nouvelle une longue minute.

— Évidemment, finit-il par reconnaître. Au reste, les Parisiens semblent en avoir perdu l'habitude.

Cette remarque refroidit à nouveau l'enthousiasme de l'Avocat.

— J'ai du mal à te croire, Juste. On a reçu une dépêche de Paris, mercredi...

— Mercredi ? J'ai quitté Paris ce jour-là. Je t'assure que les ouvriers n'avaient pas la moelle à construire des barricades !

— Hum, toussa l'Avocat, garde ces détails pour le comité...

La distance qui séparait Pousseaux de Clamecy fut couverte à un train d'enfer. Bientôt, ce furent les cloches de l'église Saint-Martin qui retentirent.

— Le tocsin, là aussi ? lança Juste.

— Normal, pour avertir les campagnes, fit l'Avocat. On l'a pas arrêté de la nuit. Comme ça, les bourgeois savent qu'on est les patrons... Dis donc, camarade, reluque-moi ça, devant !

Juste eut un léger sourire. Une barricade... beau symbole de révolte !

La troupe de Pousseaux se faufila par une brèche que les émeutiers qui la gardaient pratiquèrent, en accueillant ce nouveau renfort à grands cris.

— Je vais embrasser les miens, dit Juste.

— Ah, tu ne viens pas directement ?...

Juste dit « non », simplement, et se rendit tout droit chez lui.

Marie était assise et enroulait de la laine autour des bras que lui tendait Paul. Elle sursauta, posa la laine et se jeta contre celui qu'elle attendait. Juste l'embrassa, avant de tendre une joue à son fils qui le regardait d'un air interrogateur.

— Tu es bon pour Paris, petit ! Clément t'attend ! Tu es content ?

Paul se mordit les lèvres avant de répondre.

— Oui... puisque ça fait plaisir à maman, finit-il par lâcher.

Marie se sépara de Juste et se tourna vers son fils.

— Ça me fait plaisir, parfaitement. Surtout quand je vois ce qui se passe. Oh, Juste, ce tocsin, ce tocsin ! Cette ville est devenue folle ! Qu'est-ce qu'ils espèrent, tous ces hommes, renverser Napoléon avec leurs trois bouts de bois empilés les uns sur les autres ?

Juste attira Marie et la garda un moment contre lui pour l'apaiser.

— Ne t'énerve pas... nos amis se sont emballés... mais il y a de quoi !

Quelqu'un frappa au carreau. C'était P'tite-Bûche, qui entra, essoufflé.

— Bonjour Marie, bonjour Paul... Salut Juste ! L'Avocat vient de passer à la mairie. Le comité révolutionnaire et social aimerait t'entendre...

— Je m'en doutais. Je te suis.

Mais Marie eut un haut-le-corps.

— Du calme, dit doucement Juste. Le pays n'est pas dans le même état que Clamecy. Les chefs de l'insurrection doivent savoir. Ne t'inquiète pas, je serai raisonnable.

— Reviens vite, cette ville me fait peur.

Marie prononça ces derniers mots en fixant le fusil de P'tite-Bûche, qui fut bien aise de tourner les talons.

La femme n'avait pas tort de parler de folie. Des groupes d'hommes arpentaient les rues d'un pas décidé, le verbe haut. Parfois, ils faisaient halte devant une maison bourgeoise et se mettaient à tambouriner sur la porte.

— Au nom du peuple, ouvrez ! criaient-ils.

La maison aux volets clos demeurait silencieuse. Alors les hommes se déchaînaient, y allaient de ce qui armait leurs mains pour cogner sur l'huisserie, vociféraient des menaces contre les aristos trouillards, ennemis de la République et des républicains.

Sur les marches de la mairie, Juste manqua heurter Étienne.

— Ah, vous voilà déjà ! Je me rendais place des Victoires. Mais je remonte avec vous, l'Avocat nous a fait mystère de vos déclarations.

En gravissant l'escalier qui conduisait au premier étage, Juste fit observer que l'Avocat lui avait demandé de ne rien dire devant les insurgés de Pousseaux.

— Il a eu raison, confia Étienne en pénétrant dans la salle où discouraient une douzaine d'hommes. À en juger par sa mine, vous n'êtes pas porteur de bonnes nouvelles.

Puis l'agent-voyer demanda le silence, et les membres du comité s'approchèrent. Juste reconnut Doucin, Benoît, les frères Grivel, Vincent Larsène. Visages familiers. Plus surprenante pour lui fut la présence, parmi ces « têtes de l'insurrection », de M. Darnérat, ancien avoué, et de Léopold Arnaud, l'épicier de Moulot. Il ne se serait jamais douté que ceux-là pussent être des affiliés. Mais après tout, lui n'était qu'un exécutant, il n'avait pas à connaître d'autres responsables que ceux de son secteur.

Doucin l'interrogea sans attendre.

— Qu'avez-vous observé sur la route de Paris ?

— Ce que j'ai observé ? Rien. Rien du tout. C'était une réponse particulièrement laconique.

— Paris, insista Doucin, quand avez-vous quitté Paris ?

— Le matin du trois décembre.

Il décrivit l'attitude des ouvriers du faubourg Saint-Antoine, parla de la vie tout à fait normale des Parisiens.

— Pourtant, nous avons reçu une dépêche, ce même jour, nous apprenant qu'on se battait à Paris, précisa M. Arnaud sur un ton qui parut à Juste empreint d'une certaine suspicion, ce qui l'agaça.

— Vous me demandez ce que j'ai vu, je vous réponds.

Étienne intervint, apaisant.

— Et à Joigny, à Auxerre ? C'était hier et avant-hier ?

— Des villes mortes... Je sais que ce n'est pas très encourageant...

Alors M. Darnérat prit la parole.

— Si nous avions besoin d'une confirmation, cet homme nous la fournit. Nous avons intercepté le courrier ce matin, ajouta-t-il tourné vers Juste. Les journaux de Paris font état d'une tentative de soulèvement, mais l'ordre a été très vite rétabli. La France est tout à fait tranquille, paraît-il.

— En tout cas, tout le parcours de Paris à Clamecy l'était. Et je ne vous cacherai pas que trouver notre ville en état d'insurrection...

Il n'acheva pas, mais les autres avaient deviné sa pensée.

— Il fallait proclamer l'insurrection, lança Étienne. Il le fallait ! répéta-t-il comme pour se convaincre lui-même. C'était un devoir, une question d'honneur ! Napoléon nous volait des élections au moment où nos idées allaient triompher ! Voir mourir la République et ne rien faire... C'était impossible ! Et puis — il regarda Doucin — nous ne pouvions laisser tomber les camarades jetés en prison.

— Ou qui allaient nous y rejoindre, compléta l'ancien numéro un de la Marianne.

Le silence succéda à ces paroles, un silence lourd de gêne, d'indécision. Tous les hommes rassemblés dans cette pièce savaient que seule une victoire des républicains dans la capitale aurait pu justifier l'insurrection dans leur petit Clamecy. Que décider maintenant ? Du dehors montaient

les cris des insurgés. Le tocsin sonnait toujours. On entendit même une voix réclamer sous les fenêtres :

— À Auxerre ! À Paris ! À bas l'usurpateur !

Léopold Arnaud soupira.

— Écoutez ça...

— C'est le but que nous leur avons fixé ! coupa sèchement le charpentier Larsène. J'en vois de drôles de têtes, devant moi ! Si nous tenons, ici, qui vous dit que notre exemple ne fera pas tache d'huile ? Y en a marre de toujours être à la remorque de la capitale !

— Vincent n'a pas tort, prononça Étienne. Je propose...

Un gros bruit de brodequins, des coups sourds cognés contre la porte l'empêchèrent de poursuivre. P'tite-Bûche alla ouvrir. Il se trouva face à un colosse dont la tête hirsute apparaissait à travers un entrecroisement de canons de fusils.

— Un cadeau de la sous-préfecture ! annonça l'homme en pénétrant dans la pièce, avec sur ses pas cinq autres insurgés chargés du même cadeau. Quand on sait chercher, on trouve !

Devant l'allure décidée des arrivants, les membres du comité révolutionnaire et social s'efforcèrent d'adopter une attitude combative.

— Bonne chasse, compagnons ! déclara Doucin. Gardez ces armes, je me rends avec vous sur les barricades. J'en connais qui vont échanger de bon cœur leur fourche ou leur picot !

— De mon côté, je vais faire élever un barrage en bas du Crot-Pinçon, avertit Étienne, puis envoyer quelques équipes à la recherche de munitions.

— Nous pouvons nous occuper de ça, indiqua l'aîné des Grivel. Nous rendrons d'abord visite aux armuriers.

— N'oubliez pas le pain ! clama le colosse. Les gars ont faim !

Étienne interpella Juste.

— Vous voulez bien faire la tournée des boulangeries ? Avec P'tite-Bûche, par exemple ?

Mais devant le visage fermé du flotteur, il se ravisa.

— À moins que... Cette insurrection vous semble un peu folle, n'est-ce pas ? Mais nous allons envoyer des émissaires à Auxerre. Qu'une autre ville se soulève, et cent brûlots peuvent s'allumer ! Juste, nous devons lutter pour nos idées, nous n'avons pas le droit de renoncer !

Juste reconnaissait les paroles qu'il avait lui-même prononcées devant Clément.

— C'est vrai, admit-il. Il est difficile d'encaisser ce coup sans réagir... Mais je m'attendais si peu... l'inertie de Paris m'a tellement... Bon, laissons ça. D'accord, je fais la tournée des boulangeries. Qu'est-ce que je leur dis aux boulangers ? Ils ne vont pas être très chauds, j'imagine ?

— Ordre leur a été donné dès hier soir de préparer du pain.

— Gratuitement ?

— Non. Vous leur direz qu'ils seront payés sans retard. L'un de nous doit se rendre à la recette particulière pour se faire délivrer des fonds, au nom du peuple. Pour le reste, trouvez une carriole, voyez ça... Je file, à plus tard !

Juste et P'tite-Bûche le suivirent de près. Place Saint-Jean, l'Avocat, Hubert et l'Artiste constituaient à grand-peine des groupes avec les nouvelles recrues qui arrivaient, diablement excitées.

— Je sais où dénicher une carriole, dit P'tite-Bûche.

Le petit flotteur entraîna son ami vers le faubourg de Beuvron, barré par une barricade que gardaient deux douzaines d'insurgés. Avec autorité, P'tite-Bûche réquisitionna une voiturette renversée par-dessus des poutres entrecroisées.

— Par qui commençons-nous ? demanda Juste.

— Par Plassard, impasse du Crot-des-Grenouilles ?

Juste accepta. Il n'y voyait pas malice. P'tite-Bûche, si... Le Bouffeu habitait l'impasse en question, et le rancunier petit flotteur fit halte devant l'antre du monstre, apparemment déserté : volets clos, deux planches clouées en croix sur la porte... Juste s'inquiéta.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? Nous n'avons pas de temps à perdre !

— Rien qu'une minute, Juste...

Il se mit à appeler, frappant du poing sur la porte.

— Ohé, gras à lard ! On manque de débris pour construire les barricades, sors donc, tu f'ras l'affaire ! T'as la pétoche ?

Juste piaffait d'impatience. Il allait partir, seul, quand soudain un volet claqua. Le Bouffeu pointait un fusil dans la direction de P'tite-Bûche.

— Fous le camp, sinon j'te lâche dans l'ventre c'qu'y a là-dedans ! gronda l'énorme bonhomme rouge de fureur.

Pris au dépourvu, avec son arme en bandoulière, P'tite-Bûche pâlit, et prudemment s'écarta, rejoignant Juste sans quitter des yeux le canon braqué sur lui.

— Ça vaut pour toi aussi, l'Bourdon !

Les deux compagnons s'éloignèrent. Le Bouffeu se barricada de nouveau.

— Salaud ! explosa P'tite-Bûche. Ah, tu veux...

Il fit glisser son fusil et sottement tira vers le volet, mais Juste avait d'un geste instinctif relevé le canon. La balle se perdit dans l'espace.

— Fou ! Fou à lier ! T'es comme un gosse, nom de dieu ! C'est pas en jouant à la petite guerre qu'on rétablira la République !

P'tite-Bûche baissa la tête, toujours honteux lorsque son ami le sermonnait. Devant la boulangerie Plassard il laissa ostensiblement Juste s'occuper des choses. Celui-ci frappa et le boulanger ouvrit sans difficulté. Son accueil fut cependant glacial. Pas d'argent, pas de pain, c'était convenu ainsi avec ceux qui se prétendaient les chefs de l'insurrection, des bandits plutôt, qu'il faudrait bien fusiller un jour... Mais l'impatience de P'tite-Bûche tripotant son fusil ne lui échappa pas. Il livra rapidement le pain. Juste promit un paiement sans retard, et remercia même, au nom du peuple, ce qui lui valut une porte claquée au nez.

L'arrivée des boules de pain sur les barricades libéra d'ardents cris de joie. Les deux livreurs parcoururent la ville en

tous sens, mangeant eux-mêmes en tirant leur carriole pour ne pas perdre de temps. Chez les boulangers, la scène de chez Plassard se reproduisait presque mot pour mot. Juste pensait avec amertume qu'au moins dans le faubourg Saint-Antoine, en juin 48, certains d'entre eux avaient pris parti pour les émeutiers.

L'heure tourna. Il était un peu plus de trois heures après-midi, et ils se dirigeaient vers la barricade qu'Étienne avait fait édifier près de la gendarmerie, en bas du Crot-Pinçon. Déjà, alors qu'ils remontaient la rue de la Monnaie, ils avaient perçu, malgré le lancinant tocsin, une sourde rumeur, dans la direction de la gendarmerie, précisément. Lorsqu'ils parvinrent rue du Grand-Marché, la rumeur s'enfla.

— J'te parie qu'ils délogent les bourgeois réfugiés chez les képis ! lança P'tite-Bûche.

À ce moment, une détonation retentit. La curiosité les jeta en avant, malgré la fatigue qui alourdissait leurs jambes. Une énorme huée emplit l'air soudain. En même temps, la foule jaillit de la place des Victoires.

— Garons-nous, v'là l'grand flot ! rigola P'tite-Bûche.

Il poussa la carriole contre le mur. Une meute grondante déferla. Juste ne comprit rien aux hurlements poussés, mais il vit — un instant seulement, car il ferma aussitôt les yeux — un spectacle qu'il n'aurait plus jamais voulu revoir : un corps pantelant, rouge de sang, étendu sur des fusils portés à bout de bras.

Quand il rouvrit les yeux, ce fut pour trouver devant lui un P'tite-Bûche étonné.

— Qu'est-ce t'as ? Tu roupilles ?

— J'aurais préféré, prononça Juste sourdement. Ce que j'ai vu ne serait qu'un cauchemar, pas la réalité.

— Mais c'était un gendarme !

— Ben voyons !... Allez, viens !

P'tite-Bûche, une fois de plus, ne comprenait pas très bien la réaction de son ami, mais il respecta son silence. Lorsqu'ils passèrent devant la gendarmerie, ils entendirent des beuglements provenant de l'intérieur du bâtiment. Puis

des chaises, des tables, propulsées au dehors, vinrent s'écraser sur le perron.

— Nettoyage par le vide, ils s'marrent, eux aut'! s'exclama P'tite-Bûche.

Parvenu près de la barricade, Juste laissa son camarade procéder à la distribution. Il venait d'apercevoir Étienne, qui se dirigeait vers les Promenades. Il le rattrapa.

— Qu'est-ce qui s'est passé à la gendarmerie ?

— Un drame, répondit l'agent-voyer, la voix altérée. La foule déchaînée, un gendarme qui refuse de se rendre, coup de fusil, coups de picot... Horrible !

Il ajouta, si bas que Juste l'entendit à peine :

— J'ai bien peur que la situation ne soit en train de nous échapper.

Juste se mordit les lèvres. Cette idée l'avait effleuré à diverses reprises au cours de l'après-midi. Il avait croisé des groupes surexcités, dans lesquels des hommes avinés faisaient piètre figure. La palme dans le genre revenait à Pied-de-Vigne qu'il avait contemplé, attristé, en train de tirer dans la porte d'un marchand de vin de la rue Neuve. Un fusil entre les mains de Pied-de-Vigne ! Ce scandale revint à sa mémoire, et il ne put s'empêcher d'en faire état devant Étienne.

— Je sais bien... Nous devrions établir un contrôle plus judicieux de l'armement. Je vais de ce pas en parler au comité. Vous continuez de ravitailler les barricades ?

— Oui, P'tite-Bûche me fait signe.

— Pour l'argent, passez donc voir Doucin, il vous remettra quelque chose...

Doucin ne leur remit pas suffisamment pour éponger la dette, et les boulangers ne manquèrent pas de signifier aux deux préleveurs qu'ils ne s'exécutaient que sous la menace d'une arme. Ces discours aigres, ces milliers de pas d'une barricade à l'autre eurent raison de l'endurance des deux hommes. À la nuit tombante, ils réintégrèrent leur logis.

— Tu m'avais dit que tu serais raisonnable, rappela Marie. Je ne t'ai pas revu de la journée !

Juste expliqua pourquoi il avait été retenu si longtemps, puis s'installa devant son assiette de soupe.

— Je suis fourbu... Je ne pense qu'à mon lit, souffla-t-il. Ils avalaient leur dernière cuillerée lorsque le tocsin cessa. Marie poussa un soupir de soulagement.

— Enfin ! Enfin !... répéta-t-elle.

Hélas, ce fut le tocsin qui les réveilla, alors que le jour pointait à peine.

XII

P'tite-Bûche, plus matinal encore que les cloches, arriva, l'air affairé.

— Juste, il faudrait... comme hier... pour les gars qu'ont passé la nuit...

Il lançait des regards en coin vers Marie.

— Parlez donc clairement, coupa la femme. Je sais trop que Juste ne restera pas ici à se croiser les bras.

— Je ne ferai rien de plus qu'hier, essaya de la rassurer son mari, tandis qu'il boutonnait sa vareuse. Ça n'a jamais été un crime que de distribuer du pain.

— Les autres ne font pas que distribuer du pain. J'ai peur qu'à cause de quelques enragés tout le monde trinque ! Sois prudent, je t'en prie. Ne fais rien qui puisse t'accuser !

— Ne crains rien.

Marie craindrait tout, Juste le savait bien. Pourtant il n'imaginait pas rester auprès d'elle, honteusement caché, quand tant de ses amis allaient affronter les fusils de la réaction. Car s'il n'avait qu'une certitude, ce matin, c'était que le dimanche ne s'achèverait pas sans que la troupe n'apparût aux portes de la ville.

La tournée des barricades le renforça dans son idée.

L'effectif des insurgés avait fondu, signe évident que certains d'entre eux, dans la tranquillité de la nuit, dégrisés, s'étaient fait de la suite prévisible des événements une peinture peu rassurante.

À la mairie, où il se rendit un peu après midi, il constata que ces nombreuses défections avaient de nouveau plongé

les membres du comité révolutionnaire et social dans le pessimisme. C'est ainsi que Darnérat et Arnaud prêchaient carrément pour l'arrêt de l'insurrection, et qu'ils supportaient avec une impatience mal contenue les bordées de Vincent Larsène, le plus enragé à vouloir poursuivre l'action. Doucin hésitait.

— Si nous n'avons plus de défenseurs...

— Il faut inviter les hommes retranchés chez eux à se joindre à nous, coupa Étienne.

— Les inviter ? ironisa l'épicier Arnaud. Vous devrez les inviter de façon pressante...

— Je m'en charge ! s'écria Larsène. Tout ça, c'est des bavasseries ! Quelques patrouilles de gars sûrs vont nous les procurer, les volontaires !

Il sortit, non sans avoir décoché des regards furieux à ces chefs timorés. Le silence un peu gêné qui suivit ne dura pas. En coup de vent, l'Artiste pénétra dans la pièce, faisant sursauter tout le monde.

— La troupe !... Elle arrive !

— Où ? crièrent dix voix en même temps.

Le flotteur s'appuya contre une table, reprit souffle. Du doigt, il montra une direction.

— Route de Nevers. Un détachement arrive déjà au pont de Beaugy. C'est Mougin qu'a vu ça du haut de la tour Saint-Martin.

C'est alors que plusieurs coups de feu crépitèrent.

— Ça vient d'où j'vous disais ! Étienne réagit immédiatement.

— Il faut renforcer la barricade rue de l'Abreuvoir ! Son regard parcourut rapidement l'assemblée, s'arrêta sur Juste.

— Vous vous chargez de ça ? En attendant les renforts promis par Larsène, dégarnissez le quartier de Beuvron.

Juste, à qui P'tite-Bûche et l'Artiste emboîtèrent le pas, quitta la mairie pour exécution. Lorsqu'une demi-heure plus tard il parvint au poste de l'Abreuvoir, il fut accueilli par Étienne lui-même.

— Changement de direction ! s'écria l'agent-voyer. Les mouvements de la troupe ont été repérés, elle va occuper la promenade des Acacias. C'est la barricade du Crot-Pinçon qu'il faut renforcer !

— Vous allez nous faire tourner longtemps comme ça ? grognèrent des hommes au visage mangé de barbe.

Étienne se raidit, mais garda assez de sang-froid pour expliquer :

— Nous devons parer au danger là où il se présente. Nous avons dénombré une bonne centaine de fantassins, et presque autant de chasseurs à cheval. Allez prendre position, je vous fais envoyer des munitions.

— Et du renfort ! ajouta une voix.

— Et du renfort... Je fais prévenir Larsène.

Étienne quitta les lieux, et les insurgés gagnèrent leur poste. Un émeutier qui vint à passer leur fournit l'occasion de commenter l'événement le plus récent. Au pont de Beaugy, quatre gars s'étaient heurtés à l'avant-garde arrivée de Nevers. Trois étaient morts. Le quatrième, prisonnier...

— Le plus râlant, ajouta l'émeutier, c'est qu'avec les soldats y avait des civils armés ! Si on est battus et qu'on doit se réfugier dans les environs... aïe, aïe, aïe... faudra choisir le point de chute !

La veille encore, semblable déclaration eût valut mille morts à son auteur. Juste remarqua qu'aujourd'hui, au contraire, elle faisait naître l'inquiétude sur les visages, une inquiétude que ne tempéra pas l'arrivée des premiers renforts de Larsène. Juste en resta bouche bée. Encadrés de chaque côté par trois insurgés en armes, des « volontaires » extirpés de leur demeure étaient censés apporter leur soutien à l'insurrection. Et qui composait ce renfort ? Le Rouquin, Tondu, Palotte et, pour couronner ce recrutement exceptionnel, Caillot en personne !

P'tite-Bûche, un instant paralysé, explosa :

— Qu'est-ce que c'est qu'cette clique ? Vincent, tu l'as fait exprès, c'est pas possib', i manque plus que l'Bouffeu !

Le charpentier ne se démonta pas.

— Bien sûr, que j'l'ai fait exprès ! Vous m'avez assez parlé d'eux ! Tous piqués au même nid, comme par hasard ! C'est-i des gars à garder dans son dos quand on a l'ennemi devant soi ? J'vous les laisse, ayez l'œil ! Tout à l'heure je r'viendrai avec un colis moins pourri !

La petite patrouille s'éclipsa. Caillot, raide au milieu de la nichée des flotteurs maudits, toisa les barricadiers avec un souverain mépris. Son regard accrocha rapidement celui de Juste. Il lança :

— Dois-je me considérer comme votre prisonnier, Monsieur Bourdon ? Hâtez-vous de savourer votre vengeance, d'une minute à l'autre votre équipée peut prendre fin.

Juste répondit avec un calme dont il ne se serait pas cru capable :

— Non, Monsieur le garde-port, vous n'êtes pas mon prisonnier. Vous n'êtes le prisonnier de personne, d'ailleurs, car je vous demande de vous retirer au plus vite avec vos chiens fidèles.

Caillot ne put cacher sa surprise. Juste poursuivit :

— Nous n'avons pas besoin de vous. Le peuple n'a pas besoin d'hommes tels que vous.

— Et quand nous aurons tourné le dos, vous ferez tirer ! Comme vous avez fait tirer sur les gendarmes !

— Je n'ai fait tirer sur personne ! se fâcha le flotteur dont la voix se durcit. Et sachez que je ne commande à personne, mais que si j'avais à le faire, ce serait pour éviter à tout prix l'effusion de sang !

Caillot le fixa longuement, puis, imité de ses trois comparses, fit demi-tour, non sans jeter, haineux :

— J'espère vous retrouver devant un tribunal ! Je ferai ce qu'il faut pour cela !

— Je ne l'espère pas, se contenta de répliquer Juste.

Les insurgés, muets pendant l'altercation, se mirent aussitôt à donner leur avis. On aurait dû les garder là, les placer en avant de la barricade ! Non, pas d'espions parmi les républicains, si ça tournait mal, ils raconteraient ce qu'ils auraient entendu !

Si ça tournait mal... Les hommes avaient beau essayer de paraître détendus, les incessants coups d'œil lancés vers le haut du Crot-Pinçon révélaient assez leur crainte du proche avenir. Des soldats campaient, là-haut. Dans le jour finissant, on distinguait nettement les feux de leur bivouac. Est-ce qu'une attaque aurait lieu ce soir ? Demain ?

Sur les sept heures, Étienne arriva. Ce qu'il révéla était plutôt surprenant, mais parut tout compte fait assez sage en regard de la situation. Des affiliés s'étaient rendus à trois reprises auprès du préfet qui accompagnait le détachement, afin de négocier la soumission des insurgés, devenus assiégés... Les discussions n'avaient pas abouti. Le comité avait donc décidé de tenter une ultime démarche. L'agent-voyer qui, jusqu'à ce point de son récit, avait parlé d'une voix naturelle, marqua un temps d'hésitation. Malgré le demi-jour, chacun put observer la tristesse grave empreinte tout à coup sur son visage.

— Au moment où je vous parle, deux émissaires sont avec le préfet. Leur but est d'épargner à la cité un assaut militaire. Je ne vous cacherai pas que j'ai plaidé pour la résistance, mais on ne m'a pas entendu. Peut-être est-ce mieux ainsi ?... Nous devons penser aux femmes, aux enfants...

Étienne marqua un autre temps d'arrêt. Il lui coûtait d'avoir à prononcer ces paroles d'abdication.

— J'aurais souhaité que notre résistance fût exemplaire... Mais Paris n'a pas répondu à notre espérance. Même les courriers expédiés à Auxerre ne sont pas revenus. À cette heure, nous touchons au terme. Si nos envoyés reviennent sans avoir rien obtenu du préfet, il y aura lieu de craindre un assaut.

— Comment serons-nous prévenus ? questionna une voix qui ne cherchait pas à cacher son angoisse.

— Si le préfet a accepté de négocier, quelqu'un viendra aussitôt vous en informer. Dans le cas contraire, le tocsin s'arrêtera de sonner. Vous saurez alors ce que vous aurez à faire...

Étienne prononça ces derniers mots d'une voix brisée. Il partit, silhouette sombre, un peu voûtée, porter son message à ce qu'il restait de barricadiers aux portes de la ville. Personne ne prit la parole, cette fois. Le tocsin sonnait, sonnait, mais chacun se demandait s'il aurait le courage d'attendre. Des regards s'échangeaient dans l'obscurité. Que l'un se décide, les autres suivraient !

Personne ne se décida. Le temps passa. Et brusquement le tocsin cessa. Alors les hommes se dressèrent, demeurèrent un instant figés sur place, comme pour s'assurer que les cloches s'étaient tues, puis ce fut la débandade.

— Juste, qu'est-ce tu fais ? interrogea P'tite-Bûche.

— Je rentre chez moi.

— Chez toi ? s'étonna l'Artiste. Tes fou ! Ils vont te cueillir comme une fleur !

— Faut s'débiner dans la campagne, attendre qu'ça s'passe, renchérit P'tite-Bûche.

— Faites ce que vous voulez ! dit fermement Juste.

— C'est ton dernier mot ? Tu nous accompagnes pas ? Bon alors adieu, et bonne chance !

Juste se retrouva seul dans la nuit. Il tourna ses regards vers les feux du bivouac. Le danger était là. Que faire ? Quitter Clamecy ? La pensée de Paul et de Marie s'imposa à son esprit. Quitter Marie, quitter son fils, fuir ? Impossible ! Jamais, jamais il n'abandonnerait ceux qui étaient toute sa vie ! Il eut brutalement envie de les voir, de les serrer contre sa poitrine, de sentir leur présence. Comme un fou, il dévala vers les quais de l'Yonne, sans accorder un regard aux insurgés qui désertaient la ville.

Il frappa au carreau, et Marie se jeta avec force contre lui. Paul sauta du lit où il n'avait pas trouvé le sommeil et s'approcha de ses parents.

— Tout est perdu, Marie, dit Juste d'une voix assourdie. C'était une folie, une révolte désespérée... Tout le monde fuit...

Marie fut secouée d'un tremblement. Elle cria :

— Tu vas fuir aussi ?

Juste la serra plus fort.

— Non !

À ce moment lui revint la menace de Caillot. « J'espère vous retrouver devant un tribunal. Je ferai ce qu'il faut pour cela. »

— Marie... Écoute-moi...

Il parla, raconta.

— Il fera ce qu'il faut pour cela, prononça Marie. Juste, il va t'accabler ! Tu ne peux pas rester ! Je ne veux pas qu'ils te prennent, je ne veux pas qu'ils te jettent en prison ! Pars, Juste ! Je préfère te savoir loin et vivant plutôt que...

Un sanglot la secoua. Paul vint se blottir contre son flanc. Juste se sentait perdu. Il devait partir, alors qu'il n'avait rien fait de mal, qu'il n'avait même pas touché un fusil... si, une fois, pour dévier le coup de P'tite-Bûche. Mais Caillot serait souverain devant un tribunal.

Marie pleurait doucement à présent. Juste caressait ses cheveux, incapable de se séparer de ce corps qu'il lui faudrait oublier des jours, des semaines, combien de temps ? Et où aller ? Une idée traversa son esprit : la forêt de Sanclerge, chez son beau-père ! Non. Trop de gens bien intentionnés se douteraient, parleraient... Alors où ? Il soupçonnait la trahison partout. À moins que...

Il venait de trouver. Un endroit écarté, à quelque dix kilomètres de Clamecy. Le hameau de Julien, le bronzier de Clément, son pays. « Si je devais un jour me faire oublier, c'est chez mon frère que je me rendrais. » Voyons, comment s'appelait ce frère ?... Est-ce que Julien avait seulement prononcé son nom... Pourtant, il avait dit autre chose... Oui ! Il habite la première bâtisse en venant de Clamecy... Juste se souvenait : « Même si toi t'as besoin, un jour... »

Il était arrivé, ce jour.

— Marie, je viens de trouver où je vais me cacher.

— Chez qui ? C'est sûr ? C'est loin ? Est-ce que je connais ?

— Non. C'est chez le frère d'un ami, mort en juin 48.

— Est-ce que c'est sûr ? insista Marie.

Juste ne l'eût pas juré, mais l'inquiétude de sa femme était telle qu'il affirma :

— C'est le meilleur abri que je puisse trouver rapidement, pas très loin, mais vous devrez attendre que je vous donne de mes nouvelles. Marie, je ne veux pas que tu me rejoignes sur un coup de tête. On pourrait te suivre, nous ne serons jamais assez prudents. Bientôt, nous quitterons le pays. Nous irons à Paris. Nous travaillerons avec Clément...

— Oh oui..., oui..., répétait la femme après chaque affirmation.

— Je dois y aller, Marie.

Il se tourna vers son fils, mais celui-ci parla le premier, mettant dans sa voix une fermeté qui réussit à masquer assez bien son émotion.

— Je reste près de maman. Mais si tu as besoin de moi, papa, fais-moi prévenir, je viendrai aussitôt !

Juste sentit ses yeux se mouiller. Il abattit sa main sur la tête de son petit.

— Tu es fort, c'est très bien. Au revoir, Paul.

Enfin il écrasa Marie contre sa poitrine, une dernière fois, puis se détacha d'elle et se jeta très vite dans la nuit.

Sur sa droite, vers le haut du Crot-Pinçon, un faible rougeoiement rappelait la présence du bivouac. La ville semblait dormir du sommeil calme des petites cités provinciales. Silence trompeur : en remontant la route d'Armes, Juste entrevit des ombres furtives et pressées.

Il franchit l'Yonne vers minuit au pont de Chevroches, et s'engouffra dans les bois du Marché. Là, il suivit des laies forestières, hésita plusieurs fois sur la direction à prendre, perdit un peu de temps en tournant en rond, mais du temps, il en avait à revendre : l'important, c'était l'accueil que le frère de Julien lui réserverait. Parvenu à la porte de la maison recherchée, il hésita de longues minutes. Et si le frère était mort ? Ou parti ? Si un étranger ouvrait ? S'il courait le dénoncer ? Si...

Juste mit brutalement un terme à ces irritantes suppositions. Il frappa.

— Quoi qu'vous voulez donc à c't'heure ?

Le flotteur sursauta. La voix venait de résonner derrière lui. Il se retourna. Une silhouette en blouse, le chapeau au ras des yeux, pointait une fourche dans sa direction. Juste avala sa salive. Il avait réellement eu peur, et il fit effort pour calmer les battements de son cœur.

— Je suis un ami de Julien, dit-il, tout en se demandant s'il avait devant lui l'homme qu'il cherchait.

Le paysan ne bougea pas. Le silence devenait insupportable. De nouveau, Juste avait l'impression qu'il entendait les battements du sang qui affluait à son cœur.

— Je suis un ami de Julien, hasarda-t-il pour la seconde fois.

La réponse claqua comme un reproche.

— Mon frère est mort ! Et vous avez fait c'qu'il fallait pour aller le rejoindre ! Car vous arrivez d'Clamecy, à c't'heure ?

— Oui.

— Qu'est-ce qui vous a pris de déclencher cette révolte imbécile ? Vous allez tous y passer !

La prédiction fit frémir Juste, qui se hâta de formuler sa requête.

— Si vous m'abritez quelque temps, peut-être que je trouverai le moyen de m'échapper ? J'ai une femme et un fils...

— Naturellement, que j'vas vous aider, à c't'heure ! Mais ça m'étonne pas qu'vous étiez un ami d'mon pauv'Julien. Qui s'ressemble s'assemble. Les républicains, ça n'a point d'raison !

Juste se contenta de suivre le paysan, qui l'entraîna vers le bâtiment collé à la maison, sur la gauche.

— La grange, indiqua l'homme en poussant un battant de la porte. Vous serez mieux caché dans la paille que chez moi. Y a des yeux malins par ici. Quand il f'ra jour, j'porterai à manger. Tâchez de dormir, à c't'heure !

Les heures ! Dans les jours qui suivirent, Juste devait les trouver interminables, les heures. Il avait beau se dire que pour une fois la chance lui avait souri en lui faisant trouver facilement un abri sûr, il supportait de plus en plus mal son

isolement. Romain — ainsi s'appelait son sauveur — lui rendait visite une fois le matin, au lever du jour, une autre fois à la tombée de la nuit. Le reste du temps, c'était la solitude complète. Une semaine loin de Marie et loin de Paul, c'est si long ! Mais deux semaines, trois, cela ressemble à l'éternité !

Pourtant, la prudence exigeait de garder la retraite. Romain avait entendu dire que des colonnes de soldats ratissaient la campagne, pénétraient dans les bois, investissaient les villages. Des fugitifs avaient été capturés.

Un soir, c'était le dernier soir de l'année 51, Romain s'assit à côté de son protégé, dans la paille. Une maigre lueur entrait par les ouvertures qui, dans le mur, marquaient les encastrements d'anciennes poutres, et par lesquelles Juste regardait à longueur de journée les buses tournoyer dans le ciel. Romain partagea un morceau de pain, puis un morceau de fromage. Il avait l'air préoccupé.

— J'suis allé à Clamecy, aujourd'hui, annonça-t-il enfin. J'ai vu... J'ai vu vot'femme.

Juste agrippa le bras de Romain.

— Marie ? Comment va-t-elle ? Racontez...

— Elle va comme va une femme qu'a plus son homme. Ben triste. L'gamin non plus, l'est pas gai. Ah, quelle misère !

— Mais comment avez-vous trouvé ? Je ne vous avais même pas dit...

— Tsst, tsst... coupa le paysan. Juste, c'est un nom connu à Clamecy. On s'demande où qu'vous êtes passé.

— Est-ce que Marie sait, maintenant ?

— Non. Elle s'rait venue illico. J'l'ai rassurée comme j'ai pu. Elle vous embrasse...

Juste sentait sa gorge se nouer. Quand reverrait-il Marie ?

— Vot'femme m'a parlé de gars qu'vous connaissez, reprit Romain avant de mordre dans son morceau de pain. Vous connaissez P'tite-Bûche ?

— Bien sûr !

— Et un aut', l'Artiste ?

— Oui...

— L'Avocat, Hubert ? Benoît ?... À chaque nom, Juste inclinait la tête.

— Tous pris. C'est vot' femme qui m'a dit.

— Pris ? Tous ?

Juste était assommé. Ses amis, ses vieux flotteurs, capturés... Il ferma les yeux, accablé, et il fallut la main amicale de Romain sur son épaule pour le faire revenir à lui.

— Courage, gars. T'es encore dehors, toi !

— On va tous y passer... Qui encore a été pris ? Vous vous rappelez ?

— Oh non ! La liste est trop longue. En ville, les gens racontent que les officiers s'croient en Algérie. Les razzias, ça les connaît. J'en ai entendu qui annonçaient le nombre de cinq cents prisonniers !

— Cinq cents ? C'est pas possible !

— Faut croire que si, puisque c'est la salle d'asile qui sert de prison à c't'heure. Mais t'es pas dedans, toi, faut espérer ! Tiens, j'ai pas encore vu le bout d'un fusil autour du Beauchet. I vont ben s'calmer !

Encouragements dérisoires. Juste avait soudain l'impression d'être le rescapé d'un immense naufrage, un rescapé trop chanceux, une sorte de déserteur qui fuyait ses juges au lieu de les affronter, au lieu de leur crier sa haine de l'injustice qui accule les pauvres à la révolte, sa haine de la tyrannie, de la toute-puissance de l'argent, sa haine de l'égoïsme des accapareurs.

Mais que vaudraient ces cris en face d'un tribunal ? Des années de prison, sans doute. Il eut un sursaut. Non, il ne se laisserait pas prendre. Il quitterait le pays avec les siens, il s'installerait ailleurs, mais là où le destin le ferait échouer, il continuerait de lutter pour abattre l'injustice qui écrase les hommes. Un besoin d'action, décuplé par des semaines d'un désœuvrement total, s'empara de tout son être.

— Je pars, annonça-t-il sans préambule. Je passe prendre ma femme et mon fils, un petit bagage, et hop...

— Tu te fais cueillir par les mouchards qui infestent la ville ! Innocent ! Quand j'dis qu'les républicains ça n'a point d'raison !

Juste serra les poings. L'insupportable attente, la rage de savoir ses compagnons prisonniers allaient lui faire commettre l'erreur irréparable. Heureusement, Romain voyait clair. Bien sûr que les Bouffeu et autre Tondu devaient se tenir à l'affût pour rabattre le gibier. Bien malin celui qui échapperait à leur vigilance sournoise.

— Va pas t'jeter dans la gueule du loup, reprit Romain. À c't'heure, y aurait pas grand monde pour t'aider dans la ville, après l'beau cadeau qu'elle vient d'faire à Napoléon !

— Quoi, quel cadeau ?

— Un oui aux élections, gars, un gros oui. Clamecy a voté pour le prince-président, comme la France entière. C'était affiché à la mairie ce matin. Tu vois, fallait pas trop t'faire des illusions !

Coupé du monde, Juste avait complètement oublié ces élections, et Romain lui en parlait ce soir pour la première fois, sans doute parce que lui-même ne s'y intéressait guère. Ainsi, Louis-Napoléon l'emportait ! Et à Clamecy autant qu'ailleurs ! Que s'était-il passé dans l'esprit des gens ? La réponse lui vint immédiatement, évidente : la peur. Les urnes avaient été remplies de peur. L'émeute avait terrorisé tout le monde. Les républicains avaient donné l'image de la violence, or Napoléon représentait l'ordre. Alors on avait voté par peur, pour l'ordre.

— Je ne sais plus trop ce que je dois faire, prononça Juste qui sentait fondre son sursaut d'énergie.

— Attendre.

— Mais j'en crève, d'attendre !

— Vaut mieux crever d'ça que d'une balle dans l'cœur ! répliqua sèchement Romain. Patience, bon sang ! T'es pas si mal, ici !

Très bien, même, au point que Juste profita un grand mois supplémentaire de l'hospitalité si cordialement offerte. Ah, brave Romain ! Il se mettait en quatre pour rendre moins

pénible une solitude à se cogner la tête contre les murs. À trois reprises, il alla bavarder avec Marie et Paul. Le soir de ces jours-là, Juste ne le laissait partir qu'il n'eût raconté plusieurs fois son entretien dans la petite maison du quai de Bethléem.

— Tout va bien, rassurait-il. Ta femme est raisonnable. Les jugements en conseil de guerre ont commencé. Bientôt l'affaire sera classée, la troupe quittera le coin. Alors, vous pourrez vous envoler !

N'empêche, l'absence d'activité, le qui-vive permanent usaient les nerfs, et Juste s'en voulait parfois d'être un peu brusque avec celui qui était devenu l'ami le plus serviable qui fût. Heureusement, Romain comprenait. De temps à autre, il écornait une heure sur son temps de travail pour venir lui tenir compagnie. C'est ainsi qu'un après-midi Juste entendit avec plaisir la porte s'ouvrir. Il quitta son poste d'observation habituel, un des trous dans le mur, et s'approcha du haut de l'échelle pour tendre la main à son ami. Il se rejeta brusquement en arrière, paralysé. L'homme qui venait d'entrer n'était pas Romain !

— Oh, Romain ! appela l'inconnu, la Blanche va vêler, tu donnes la main, l'viau s'présente point comme i faut !

Juste avala sa salive, péniblement.

— Marche, quoi donc qu'tu fais ?

Le paysan montait à l'échelle. Juste recula jusqu'au mur, qu'il aurait voulu pouvoir traverser pour disparaître, pour ne pas tomber sous le regard de celui dont il distinguait maintenant le chapeau.

— T'es donc muet... Ah !

L'homme demeura bouche bée. Dans ses yeux écarquillés, Juste ne lut pendant quelques secondes qu'une extrême surprise, puis le regard changea lentement d'expression. « Ça y est, il a compris qui je suis », se dit Juste.

Un lourd silence s'installa, brisé par un bourdonnement de mouches. Le paysan, immobile en haut de l'échelle, sembla se réveiller.

— J'savais point que l'Romain il avait embauché un valet, fit-il d'un ton neutre. J'pensais qu'c'était lui qu'était entré dans c'te grange.

Juste sentit qu'il devait dire quelque chose, mais les mots ne lui venaient pas.

— Bon... J'vous laisse, fit l'homme sur le même ton neutre. C'est-i qu'il s'rait aux champs, l'Romain ?

Juste hocha rapidement la tête, mais le chapeau avait disparu. La porte claqua et de nouveau le silence emplit l'espace. Juste s'abandonna aux suppositions les plus alarmantes. Qu'allait conclure cet homme ? Qu'allait-il décider ? L'avait-il réellement pris pour un valet de ferme ? L'expression de son regard ne semblait pas en accord avec ses paroles. Et le ton de sa voix... Trop innocent pour être honnête !

C'est alors que les chiens de la maison voisine se mirent à aboyer, avec une force qui sembla immédiatement insolite à Juste. Il se jeta vers l'ouverture la plus proche... Son sang se glaça. Des hommes en armes approchaient de la grange. Littéralement hypnotisé, Juste fit glisser son regard de l'un à l'autre, compta malgré lui —...huit, neuf, dix — tout en pensant à son visiteur. « Le salaud ! Il aura surpris Romain, il est venu s'assurer que l'oiseau était au nid ! »

Dans un réflexe d'une stupéfiante rapidité, Juste s'arracha à sa vision, se précipita vers l'échelle qu'il dévala, sur la porte qu'il entrouvrit. Il passa la tête... Personne encore ! Devant lui, à cent mètres, le bois. Il se rua vers la lisière. Dans ses yeux, les raies parallèles des ornières se brouillaient, la ligne des arbres dansait, se rapprochait, se rapprochait...

— Là-bas, il fuit ! hurla une voix.

— En joue... Feu !

Juste plongea dans le hallier. Une détonation déchira l'air.

— Manqué !... Vite !... À droite ! À gauche !

Les ordres claquaient comme des balles. Juste se releva, fonça droit devant lui, traversa un roncier. Échapper, échapper... Au rythme de son cœur fou, il ne pensait qu'à cela : échapper. Il courait, droit devant, il courait, le feu dans la poitrine, il courait à perdre haleine, il courait, ivre de

fatigue, mais son esprit lui répétait que s'il s'arrêtait, c'était sa vie qui s'arrêtait.

— Par ici, encerclez-le !

Les chasseurs n'avaient pas lâché leur proie. Juste n'était plus qu'une machine à courir, éperdument. Les basses branches le giflaient, les ronces l'agrippaient, n'importe, il filait, comme une bête traquée, sans songer à dévier sa course, à brouiller sa piste.

Et soudain, une de ces mares tranquilles où les biches viennent boire lui barra la route. Il s'arrêta court. Un vertige le saisit. Les bras en croix sur la poitrine, il ressentait une brûlure atroce dans ses poumons. Pourtant, dans son regard trouble, de l'autre côté du miroir d'eau, un chemin... Oui, un chemin, taillé par les hommes pour aboutir à la mare. L'atteindre, vite ! Juste repartit, contourna l'obstacle, s'engagea sur le sentier. Là, les foulées étaient faciles, là, il fuyait plus vite. Mais où conduisait ce chemin ? Vers quelle ferme ? Vers quels hommes ? La laie forestière serpentait parmi les arbres. Il sembla même à Juste qu'elle se retournait sur elle-même. Tout à coup, la surface luisante de la mare réapparut à quelques mètres de lui ! De nouveau, il bloqua sa course. Le souffle court, il ne savait quelle décision prendre. Il était perdu. Est-ce qu'un autre chemin existait, partant de ce point d'eau ? Il s'approcha lentement de la berge hérissée de joncs. Surpris, un héron s'envola brusquement. Juste regarda le grand oiseau s'enfuir à tire d'aile. C'est alors qu'une déflagration déchira le silence de la forêt, et Juste, pétrifié, vit le corps de l'animal tomber dans l'eau comme une pierre, déchiqueté.

— Reste où tu es, si tu ne veux pas subir le sort de cette bestiole !

Juste tourna la tête vers sa droite, en direction de la voix : cinq hommes le couchaient en joue. Instinctivement, il se détourna vers la gauche : même présence ennemie.

— Inutile de chercher à t'enfuir, reprit la voix du lieutenant qui commandait le détachement lancé à sa poursuite.

Ceux qui ont essayé sont déjà passés devant le tribubal. De saint Pierre !...

Des ricanements félicitèrent le militaire pour son esprit, mais Juste n'accordait déjà plus d'importance à ces hommes. Il pensait à Marie, il pensait à Paul, et soudain crispa les poings, ses ongles s'incrustèrent dans la paume de ses mains, de rage, de la rage folle de s'être laissé prendre, de n'avoir pas su se garder libre.

Sur la route de Clamecy, il n'y en eut que pour le lieutenant. Les razzias dans les villages arabes, les colonnes mobiles dans le Sahara, parlez-moi de ça ! Truffer de plomb des émeutiers, courir dans les forêts, en comparaison, tenez, c'est comme de la piquette à côté du champagne ! Mais l'esprit pétillant de l'officier n'atteignit jamais Juste, qui n'émergea de son abattement qu'à l'approche de la place de Bethléem. Quand il prit conscience qu'il se trouvait dans Clamecy, à deux cents mètres à peine de sa maison, il crut défaillir. Marie et Paul étaient là, tout près, et ils ne savaient pas !

Au moment où le détachement s'engagea sur le pont, une femme tout à coup sortit d'un groupe qui regardait arriver ce prisonnier de la dernière heure.

— Juste ! Oh, Juste, toi aussi, ils t'ont pris !

— Adrienne !

C'était la femme d'Hubert.

— Va dire à Marie...

— Silence dans le rang ! ordonna le lieutenant qui bombait le torse depuis son entrée en ville.

Adrienne fit un signe de la main, puis partit en courant porter la sinistre nouvelle.

La destination était proche. Quelques instants plus tard, les portes de la salle d'asile se refermèrent sur le captif.

Invité à décliner son identité à un sous-lieutenant, Juste fut ensuite conduit devant un sergent qui lui remit une écuelle, une cuillère, un quart, une mince couverture et un bout de savon.

— Voilà, fit le sous-officier, tu mets une croix ici, en bas de la colonne, pour bien prouver que je t'ai donné ça.

Juste signa son nom sur le registre.

— Mais tu sais écrire ? s'étonna le militaire. Le sous-lieutenant l'a vraiment affecté ici ? demanda-t-il aux gardes qui escortaient Juste.

— Puisqu'il est là, dit l'un.

— Ouais... Après tout, c'est pas mes oignons. Conduisez-le à la quatorzième section. C'est celle de Casimir Revillot.

Casimir, c'était Tête-d'Ail ! Il avait dû fricoter avec les autorités, pour se retrouver chef de section.

— Désigné d'office, tu veux dire ! s'exclama Tête-d'Ail. Nom de dieu, Juste, ils ont réussi à te pincer ! Tout le monde te croyait échappé. Raconte-moi ça... Tiens, tu vas t'installer là. C'est tout confort ici, essaya-t-il de plaisanter en éparpillant une botte de paille sur le sol.

Mais Juste n'avait pas le cœur à la blague. Marie savait, maintenant. Adrienne lui avait dit. Tête-d'Ail dut insister pour qu'il consentît à lui narrer sa triste aventure. En échange, son compagnon lui relata la sienne, semblable à celle de beaucoup d'autres. Dénonciations, razzias dans les villages...

— Tu ne me dis rien de P'tite-Bûche, de l'Avocat, d'Hubert, d'Étienne, de Doucin ou de Pignon... Où sont-ils ? Enfin, vas-tu parler ? s'excita Juste devant le mutisme buté de son camarade.

— Ils sont à la prison du palais de justice, lâcha Tête-d'Ail avec un air sombre.

— Explique-toi ! Ça veut dire quoi ?

— Que c'est le conseil de guerre qui a jugé leur cas. Il y a quatre jours. Les peines sont lourdes...

— Dis ! Il faut que je t'arrache les mots ?

— C'est qu'c'est pas facile à dire. Ils sont tous condamnés à la déportation dans une enceinte fortifiée.

— À la déportation ? s'effara Juste. Pour toujours ?

— À Cayenne, toujours, ça doit pas faire beaucoup d'années.

Juste approuva de la tête.

— Le bagne... La mort lente, quoi... Oh, les salauds !

— Chut, chut ! le calma hâtivement Tête-d'Ail. T'y changeras rien. Va pas te faire repérer dès le premier jour. Les gars d'ici sont jugés par une commission mixte qui siège à Nevers. C'est le sous-lieutenant qui t'a interrogé à l'entrée qui nous a expliqué. Des dossiers sont préparés sur chacun de nous, et c'est un préfet, un procureur et un général qui jugent.

— Sur un dossier, simplement ? T'es pas appelé pour t'expliquer ?

— Non. Mais quand on compare avec le conseil de guerre... Il y en a eu de libérés, déjà, et d'autres assignés à résidence, comme ils disent, à Dijon, ou à Nevers. Ça pourrait être plus terrible, finalement.

— Et toi, et moi, enfin, tous ceux qui restent ? Tête-d'Ail haussa les épaules, l'air incertain.

— Un peu moins bon, à ce qui se raconte dehors... Parce qu'ici, je te l'ai pas encore dit, on peut recevoir des visites !... Oui, pour nous... l'Algérie, peut-être. Pas le bagne, en tout cas !

— Parle-moi de ces visites qu'on peut recevoir. Entendu. Mais viens dans la cour, on ne peut s'attarder plus longtemps.

Dehors, des hommes erraient par petits groupes, d'un mur à l'autre. D'autres se tassaient autour d'un feu, surveillant en même temps la soupe qui chauffait dans un grand chaudron. Beaucoup vinrent à Juste. Il serra des mains, écouta des récits d'arrestations. Sous un hangar, au fond de la cour, des détenus bricolaient des objets hétéroclites, en fer-blanc, en bois, en cuir. Juste eut la tristesse de rencontrer parmi eux Couellon, le cordonnier de la rue de l'Abreuvoir, un affilié de longue date qui n'essaya pas de cacher son amertume.

— Alors, toi aussi, mon pauv'Juste ! Tu vois, je m'fais une provision d'semelles. Nos maîtres sont pleins d'égards, ils veulent bien qu'on s'occupe à des tâches utiles... Tout

de même, quelle connerie cette insurrection, quand on y pense ! Un vrai suicide !

— Vous minez pas, camarades, intervint Tête-d'Ail. Nous ne sommes pas les plus à plaindre !

— Alors, à quelle heure, les visites ? le pressa de nouveau Juste.

— Tous les jours, entre dix et quatorze heures. Dix minutes.

Juste fit la grimace.

— Eh oui, mais tu serais à la prison du palais de justice, tu verrais Marie que la veille de ton départ pour Cayenne ! Tandis que là...

Au fond, Tête-d'Ail avait raison. Dix minutes avec Marie, chaque jour, en attendant la sentence, c'était inespéré. Jusqu'au soir il ne pensa qu'à cette visite. Il comptait : cela faisait exactement soixante-cinq jours qu'il ne l'avait pas vue. Est-ce qu'elle viendrait avec Paul ? Car il ne doutait pas de sa venue. Le lendemain matin, dès dix heures, il n'essaya même pas de contrôler les battements de son cœur, heureux de sentir comme un vertige le gagner. Un sergent sortit des bâtiments, et du seuil hurla :

— Baliveau, au parloir !

Le premier élu s'élança. Les autres détenus se pressèrent vers la porte. Le sergent était reparti, mais il allait revenir. Personne ne voulait perdre une seconde des précieuses dix minutes, et chacun se préparait à s'élancer vers la pièce où l'attendait l'être cher à son cœur.

— Tourlier ! Caprin !... Parloir !... revint annoncer le sergent.

Juste piétinait d'impatience à côté de Tête-d'Ail. Le sergent réapparut une troisième fois.

— Bourdon !

En trois pas il fut auprès du gradé.

— Allez chercher vos affaires !

— Mes aff...

Tête-d'Ail s'approcha.

— Pressez-vous. Vous ne restez pas ici.

Juste était abasourdi. Il fit un effort pour articuler :

— Mais où... où me...

— Prison du palais de justice. Allons, vite !

XIII

Sous escorte, Juste fut conduit à la prison du palais de justice, dont les bâtiments touchaient à la mairie. Là, un capitaine consigna une nouvelle fois son identité, puis un sergent l'emmena dans une cellule, dont l'étroite fenêtre ne laissait passer qu'un peu de la lumière de février. Le soir, un geôlier militaire déposa par terre une gamelle d'un liquide tiède et un morceau de pain. La porte se referma sans que le garde eût prononcé une parole. La nuit, Juste dormit par fractions de quelques minutes. Il pensa aux siens, puis il pensa à ses compagnons condamnés, puis il pensa encore aux siens.

Dans la matinée du jour suivant, la porte s'ouvrit de nouveau. Le geôlier en armes le reconduisit devant le capitaine, qui lui déclara que son jugement par le conseil de guerre aurait lieu dès le lendemain, car un dossier le concernant était prêt depuis plusieurs semaines. L'officier ajouta qu'un avocat serait commis pour assurer sa défense, puis il le renvoya dans sa cellule sans lui avoir posé aucune question. Juste s'assit, le dos au mur, et s'efforça d'envisager la journée qui l'attendait. Mais la perspective de comparaître devant un conseil de guerre paralysait sa réflexion. Un tel tribunal ne s'occupait que de cas graves. Qu'allait-on lui reprocher ?

Il essaya de repasser dans sa mémoire ce qu'il avait fait au cours de l'insurrection. Bien sûr, il n'était pas resté neutre, mais différait-il en cela des prisonniers de la salle d'asile ? Pourquoi le conseil de guerre ? Il n'était pas un chef, il n'avait pas tiré un coup de fusil, il avait distribué du pain. Qu'on l'ait capturé, qu'on le juge, c'était dans l'ordre des choses. Mais pourquoi le conseil de guerre ? Le titre même de ce tribunal avait quelque chose d'effrayant. Le capitaine avait parlé d'un avocat. Que connaissait-il de lui, ce défenseur inconnu ? À

mesure que se rapprochait l'heure fatidique, Juste sentait grandir en lui le sentiment d'une totale solitude.

Le jour baissa dans la cellule froide. Le garde déposa la gamelle et le pain, sans rien dire. La porte claqua, et Juste eut définitivement l'impression qu'il n'appartenait plus au monde des vivants. Ce geôlier, là, à l'instant, l'avait à peine regardé. À un chien, aucun homme n'aurait ainsi donné sa nourriture. Seul, oui, demain il serait seul, et devant ses juges, il n'aurait pour se défendre que les mots que lui dicterait sa conscience.

Le gardien qui vint le chercher pour le conduire dans la salle d'audience était accompagné de deux fusiliers. C'est encadré par ces deux militaires que Juste pénétra devant ses juges. Il ne les vit pas tout de suite. Les premières figures qui se dessinèrent sous ses yeux, dans cette pièce éclairée par de hautes fenêtres garnies de barreaux, furent celles des témoins venus déposer contre lui, ainsi que le mentionna peu après le président. Juste ressentit un choc en reconnaissant, assis côte à côte, le garde-port Caillot, le Bouffeu, Tondu, Palotte, le Rouquin, les boulangers Plassard et Vermeulen, le juré-compteur Gallard et l'agent général Marcoux. Mais des mouvements au fond de la salle attirèrent son attention, et cette fois Juste crut que son cœur se décrochait dans sa poitrine. Derrière la balustrade qui séparait le public de la salle d'audience, il venait de voir Marie, debout, droite au milieu d'autres femmes.

— Marie, tu es venue... murmura-t-il pour lui-même. Ils échangèrent un regard tous les deux, le long regard de deux êtres qui brûlent de se jeter l'un vers l'autre, pour s'enlacer, pour se serrer, sans rien se dire, pour la joie sans borne de se retrouver.

— Veuillez gagner votre place ! ordonna une voix.

Juste eut un sursaut, et s'arracha à la contemplation de Marie. Les fusiliers l'accompagnèrent jusqu'à un banc, où il s'assit, entre eux.

— Je suis votre défenseur, prononça aussitôt derrière lui un homme qui plaça une main sur son épaule. J'ai des

objections à présenter, ne répondez à aucune question concernant votre affaire tant que je n'aurai pas eu la parole.

Juste voulut se retourner pour découvrir le visage de l'avocat mais la même voix qui l'avait invité à s'asseoir retentit. C'était celle du président, un colonel assez âgé, à la figure bonasse, moins rébarbative en tout cas que celle des officiers qui s'alignaient à sa droite et à sa gauche, un chef de bataillon, deux capitaines et deux lieutenants, armée de moustachus à l'air revêche.

— L'audience est ouverte, prononça le colonel. Greffier, veuillez procéder à l'appel des témoins.

Un lieutenant, assisté d'un maréchal-des-logis, se mit alors à lancer à voix haute les noms des témoins présentés par l'accusation. Les appelés répondaient « présent », et Juste s'interrogeait. Que faisaient là Marcoux et Gallard ? Il ne les avait même pas aperçus au cours de l'insurrection. Mais la voix du président reprit :

— Les témoins de la défense, à présent, greffier.

— Mais... je n'ai eu communication d'aucune liste, Monsieur le Président.

— Je demande la parole ! s'écria alors l'avocat en se dressant.

— Vous l'avez, Maître Derain.

— Monsieur le Président, je tiens à faire observer au conseil que je n'ai été prévenu qu'hier en fin d'après-midi. Le temps de prendre connaissance du dossier, l'heure avait tourné. Il ne m'a pas été possible de joindre les témoins de moralité qui eussent profité à la défense de l'accusé. Cette hâte...

— Vous nous rendrez cette justice, Maître Derain, qu'il n'y a pas de notre faute. Ce jugement vient en exécution de la circulaire gouvernementale de février que vous connaissez aussi bien que nous, et qui ordonne de statuer sans délai sur le sort de tous les individus compromis dans les mouvements insurrectionnels. Je vous ai fait prévenir, non par les moyens ordinaires, mais par une estafette. Une telle mesure, vous ne le nierez pas, a été prise dans l'intérêt de l'accusé.

— Une telle mesure ne me laissait cependant pas le temps de préparer ma plaidoirie. Je tiens à déclarer avec force que l'accusé ici présent se trouve sans véritable défenseur et sans témoins.

Juste fixa intensément le colonel. Qu'allait-il répondre à cela ? L'avocat avait parlé avec fermeté, presque avec indignation.

— Eh bien, je prends acte de votre déclaration, dit simplement l'officier. Greffier, veuillez donner lecture des pièces.

Juste en ouvrit la bouche d'étonnement. Comment, c'était tout ? Ça se passait comme ça ? La méthode était expéditive ! Malheureusement, elle le confirmait dans le sentiment qu'il se trouvait totalement seul face à ce tribunal.

Le commis-greffier passa un feuillet à son supérieur, qui se remit debout pour lire.

— Bourdon Juste, flotteur de son état, marié et père d'un enfant, comparaît ce 12 février 1852 devant le Deuxième conseil de guerre de la Dix-neuvième division militaire pour avoir participé à l'insurrection qui a jeté le désordre et l'anarchie dans Clamecy les vendredi 5, samedi 6 et dimanche 7 décembre 1851. L'accusé a fui la ville et s'est réfugié dans un hameau du canton où il a pu être délogé grâce aux renseignements fournis par un citoyen conscient de son devoir.

Juste eut une pensée pour cette canaille qui, du même coup, avait dû envoyer en prison le brave Romain, et probablement s'approprier quelque terre convoitée... Le greffier poursuivait :

—... écouté de nombreux flotteurs qu'il a à plusieurs reprises entraînés dans des manifestations inconsidérées, le susnommé est à ce jour accusé d'avoir participé de façon active à l'insurrection. Vu sur toutes les barricades ; complice d'une tentative d'assassinat sur la personne de Thomas Maquignon, flotteur ; auteur de menaces qualifiées de « fort inquiétantes » par M. le garde-port Caillot contre le sieur Caillot lui-même, ainsi que contre les flotteurs Fossard, Martin et Saillard ; extorqueur de pain dans toutes les

boulangeries de la ville, sous la menace d'une arme tenue par son complice Rousselet, dit P'tite-Bûche.

Juste éprouva nettement la sensation qu'une chape de plomb lui tombait sur les épaules. Sa participation à l'insurrection, ainsi rapportée, ne lui laissait aucune chance. Il allait périr, noyé sous un flot de mensonges et d'approximations. Assassinat, menaces..., voilà ce qui expliquait le conseil de guerre ! Qui avait rédigé cet acte d'accusation infâme ? Il eut la brusque envie de protester et se dressa d'un bloc. Le président, de sa main rapidement tendue, arrêta les paroles qui se pressaient sur ses lèvres.

— Ce que l'on vient d'entendre a effectivement de quoi faire bondir, dit le colonel avec esprit, mais rasseyez-vous. La parole est d'abord à M. le commissaire du gouvernement.

Juste, tiré par les deux fusiliers, se rassit, tandis que sur sa droite se levait un homme longiligne, sinistre dans son habit noir, qu'il n'avait pas encore remarqué. L'homme parla, lentement, avec l'intention évidente d'en imposer à l'auditoire.

— Je souhaiterais n'intervenir qu'en conclusion des débats, Monsieur le Président. Ce que je dirais maintenant ne ferait que reprendre ce que j'ai déclaré lors de l'audience des complices de cet homme.

— Dans ce cas, je vais procéder à l'interrogatoire de l'accusé. Accusé, vous pouvez vous lever.

Juste serra les dents, mais l'heure n'était pas aux éclats. Il obéit.

— Vous vous appelez Juste Bourdon, vous êtes marié...

Il fallut répondre oui à des constatations d'identité multiples, comme si vraiment on avait craint de le rater !

— Reconnaissez-vous les faits qui vous sont reprochés ?

— Non. Du moins, pas tels qu'ils ont été rapportés. Ils sont trop graves, trop...

— Oh là, doucement ! coupa le président. Ce n'est pas vous qui avez à juger de la gravité des faits. Les faits sont les faits ! Je vous repose ma question : reconnaissez-vous ceux qui vous sont reprochés ?

Juste secoua négativement la tête. Le piège était trop bien tendu.

— Non, Monsieur le Président.

— Non ? Voyons, niez-vous avoir participé à l'insurrection ? J'ai là, sous les yeux — le colonel tapa quelques coups du revers de sa main sur la table — de multiples dépositions affirmant que vous avez été vu sur toutes les barricades. Et il en a été dénombré plus de vingt !

— Je distribuais du pain, il est naturel que l'on m'ait vu à tous les endroits où étaient postés des hommes. Je n'ai rien fait d'autre que de distribuer du pain.

— Rien fait d'autre ! Encore une fois, laissez-nous juger, je vous prie. Parlons-en du pain, précisément.

Le colonel détacha son regard de Juste pour le reporter vers la salle, tout en priant le greffier d'appeler le premier témoin.

— Monsieur Plassard Marcel !

Le boulanger vint à petits pas rapides se placer entre le tribunal et l'accusé. Il avait l'air pressé de vider son sac.

— Faites votre déposition, lui intima le Président.

Plassard se mit à parler, sur un rythme précipité, comme s'il craignait qu'on ne le laisse pas aller au bout de ce qu'il avait sur le cœur.

— Cet homme (il tendit le doigt vers Juste) a frappé à la porte de mon magasin le samedi 6 décembre avant midi. Il est revenu le soir, et le lendemain matin. Il tirait une carriole, et son complice me couchait en joue. J'ai été contraint d'obéir, Monsieur le Président, sinon je tombais sous leurs balles ! Je n'ai même pas assez de mots pour décrire leurs figures terrifiantes !

— Calmez-vous, Monsieur Plassard, il n'y a plus de danger... Bourdon, qu'avez-vous à répondre ?

— Ce qu'a dit le témoin est partiellement exact. Je lui ai demandé trois fois du pain. J'ajoute qu'à chaque fois, il m'a réclamé de l'argent, et qu'il ne l'a pas refusé lorsque je lui en ai donné un peu. La colère de Monsieur Plassard vient peut-être du manque de recette ?

— Monsieur le Président ! s'étrangla le boulanger.

— Je vous rappelle, Juste Bourdon, que c'est votre procès que l'on instruit, pas celui du témoin !

Juste croisa les mains dans son dos et les serra très fort pour se calmer. Son procès ! Est-ce qu'il n'y en avait pas un autre à faire, immense, de procès ? Celui de tous ces gavés, de tous ces gens qui n'avaient jamais eu à réclamer du travail ou du pain, et qui se souciaient si peu de ceux que leur égoïsme poussait à la révolte ! Mais le colonel l'interpellait :

— Pour obtenir ce que vous demandiez, vous vous êtes fait accompagner par un homme en armes dont nous aurons à reparler ultérieurement. Niez-vous cette affirmation ?

— Mon camarade P'tite-Bûche m'accompagnait. Il était armé, c'est vrai. Mais je n'aurais jamais accepté qu'il utilise son arme.

— C'est faux, tonna Plassard. Il fallait voir leurs figures, à tous les deux !

— Ma figure n'avait rien de particulier, rétorqua Juste. Nierez-vous, Monsieur Plassard, que je vous ai toujours parlé poliment, et que je n'ai pas eu un geste brutal à votre égard ?

— Mettez-vous à la place du témoin, Bourdon, intervint le président. Croyez-vous qu'il ait pu être enclin à trouver vos visages sympathiques ? Je vous remercie, Monsieur Plassard. Greffier, le témoin suivant !

À l'en croire, Vermeulen, le boulanger de la rue Basse, avait littéralement été agressé. Il n'avait survécu que grâce à un miracle. Lui aussi en voulut beaucoup à la figure de Juste, haineuse, satanique, Monsieur le Président !

Juste considéra comme une chance que tous les fabricants de pain de la ville ne soient pas venus témoigner oralement. Ces deux-là venaient suffisamment de le faire passer pour une espèce de monstre assoiffé de leur sang. Caillot, le témoin suivant, aurait du mal à le noircir davantage, mais on pouvait lui faire confiance, il essaierait. Debout, les jambes écartées, les bras croisés, il affichait cette morgue qui lui valait tant d'amitié dans le monde des flotteurs.

— Faites votre déposition, Monsieur le garde-port.

— Je serai bref, Monsieur le Président. Bref, mais précis. Lors d'une précédente séance du conseil de guerre j'ai dit comment le nommé Vincent Larsène et sa bande nous avaient conduits, moi et MM. Fossard, Martin et Saillard, jusqu'à la barricade édifiée en bas du Crot-Pinçon. L'accusé ici présent, que j'ai d'ailleurs dû à diverses reprises rappeler à l'ordre, lorsque son comportement sur les ports ne s'accordait pas avec le règlement, l'accusé, dis-je, se trouvait parmi la trentaine d'émeutiers qui nous reçut. Il fut le seul qui m'adressa la parole, apparaissant ainsi nettement comme l'un des chefs de l'insurrection.

Juste leva le bras. Il voulait intervenir. Le garde-port s'interrompit, se tourna vers le président.

— Laissez le témoin déposer ! Continuez, Monsieur Caillot. Que vous a dit l'accusé ?

— Qu'il n'avait pas besoin de nous, pas besoin de chiens tels que nous ! Ce sont ses propres termes, Monsieur le Président !

Juste fouilla dans ses souvenirs. Il avait dit ça ? C'était précisément ce que voulait savoir le colonel. Il hésita.

— Dans l'emportement, peut-être...

— Dans l'emportement ! souligna le colonel. Monsieur Caillot, quelle était l'attitude de l'accusé ?

— Terriblement inquiétante, je l'ai signalé dans ma déposition écrite. Les barricadiers avaient des visages menaçants. Ils se taisaient, visiblement à l'écoute de leur chef, et j'ai eu très nettement l'impression qu'il eût suffit d'un geste de sa part pour que nous tombions criblés de balles !

— C'est faux ! s'écria Juste en faisant un pas vers son ennemi de toujours. Je n'étais pas un chef, je n'avais aucun pouvoir sur les hommes de cette barricade, c'est vous qui m'avez interpellé, je n'ai fait que vous répondre !

— Vous vous défendez de n'être pas un chef, intervint le président, pourtant j'aimerais entendre M. Gallard et M. Marcoux. Leur témoignage sera, je crois, assez révélateur...

— Mais je n'ai pas vu ces deux personnes au cours de l'insurrection ! s'écria de nouveau Juste. Leur témoignage n'a rien à voir avec mon affaire.

— Vous allez finir par mener les débats à ma place, c'est une manie ! Greffier, veuillez appeler les deux témoins.

Juste sentait l'étau se resserrer. Tout cela ressemblait à une conspiration. Le juré-compteur et l'agent général s'approchèrent, et l'un et l'autre déversèrent leur fiel. L'accusé ? Un meneur ! Pas de manifestation de flotteurs sans qu'on le voie au premier rang. Un meneur, parfaitement, qui avait dévoyé ses camarades, et qui méritait la peine la plus lourde !

— Monsieur le Président, déclara Juste lorsque Marcoux eut terminé, je rejette ces accusations. J'ai bien écouté M. le greffier, tout à l'heure. Je ne comparais pas aujourd'hui pour ce que j'ai pu faire autrefois.

— Pardon, pardon... Vous n'allez pas encore insinuer...

Le colonel soulevait des papiers, trouva celui qu'il cherchait.

— La circulaire gouvernementale précise que seront effectivement jugés tous ceux qui..., je lis, écoutez bien : *tous ceux qui, par leurs actes, leurs discours, leurs menées, ont, même antérieurement au 2 décembre*... Vous entendez, Bourdon, *même antérieurement au 2 décembre, préparé les populations au désordre, au mépris du principe d'autorité et à la haine et à l'envie contre les classes riches* !

— Je n'ai jamais réclamé que du travail et du pain, comme tous mes compagnons flotteurs !

— Et cela finit par une révolution ! tonna le colonel. Avec tous ses excès, ses pillages, ses crimes !

— Monsieur le Président, je n'ai pas pillé, je n'ai tué personne ! Demandez à M. Caillot... Monsieur Caillot, est-ce que je ne vous ai pas dit, ce même jour, que si j'étais un chef j'éviterais toute effusion de sang ?

Le garde-port fit la moue, leva les yeux au ciel, comme s'il essayait de se souvenir.

— Je ne m'en souviens pas.

— Je l'ai dit !

— Vous l'avez peut-être dit, mais je ne m'en souviens pas !

— Vous vous souvenez de ce qui m'accable, c'est tout !

Le président dut hausser la voix pour ramener le calme.

— Greffier, appelez les trois flotteurs qui accompagnaient M. Caillot.

Qu'attendre de ces trois vendus à la Compagnie ? La répétition mot pour mot des paroles du maître. C'en était consternant.

— Avez-vous quelque chose à ajouter ? demanda alors le président à Juste.

— Cet homme, dit celui-ci en désignant d'un mouvement de tête le garde-port, ne m'a jamais porté dans son cœur. C'est sa parole contre la mienne, je me tais.

— Merci, messieurs..., fit le colonel, vous pouvez vous retirer. Greffier, le dernier témoin !

— Thomas Maquignon !

Le Bouffeu vint se planter en face du président. Jamais il n'avait été si gros, si répugnant.

— Faites votre déposition.

Juste tendait toute son énergie pour ne pas perdre pied. Tous ces gens ne retenaient des événements que ce qui pouvait l'accabler. Pire, ils déformaient la vérité en parlant sous la pression de leurs sentiments, à pleine peur comme Vermeulen ou Plassard, à pleine haine, comme Caillot, et comme en ce moment le Bouffeu. Le « gras à lard » ne venait-il pas d'accuser Juste d'avoir mêlé sa voix aux menaces de P'tite-Bûche ? Ne déclarait-il pas, en cet instant-même, qu'il avait entendu Juste Bourdon pousser son complice à tirer ?

— Même qu'après ils ont ri, M'sieur le Président. C'est criminel !

— Toutefois, P'tite-Bûche, comme vous l'appelez, a reconnu avoir agi de sa propre initiative, fit observer le colonel.

— Sûr qu'il n'allait pas noyer Bourdon avec lui, ils sont comme les doigts de la main, tous les deux ! P'tite-Bûche, Bourdon, c'est du pareil au même. D'abord, ils étaient

toujours ensemble pour m'causer des ennuis. Demandez à m'sieur Caillot, M'sieur l'Président !

Pour un peu, le Bouffeu aurait pleurniché comme un gosse !

— Qu'avez-vous à répondre ? demanda une fois de plus le président.

Juste était partagé entre la tentation de ne plus rien dire, tant ses paroles pesaient peu dans la balance, et l'envie d'exploser, de hurler que le Bouffeu mentait comme il respirait. Tout était faux dans ses déclarations. Oui, il fallait le crier !

— Je nie tout, Monsieur le Président, se décida Juste avec force. Je n'ai jamais incité mon camarade à tirer, je n'ai pas ri quand il a eu commis cette sottise.

— Une sottise ? Un crime, M'sieur l'Président, rugit l'énorme flotteur.

— Monsieur Bourdon sait employer les mots qui l'arrangent, prononça alors le colonel sur un ton ironique. Il n'était pas sur les barricades, il servait le pain. Il ne voulait pas d'effusion de sang, mais il circule pendant deux jours avec un homme en arme. Se trouve-t-il face à d'honnêtes citoyens, il les traite de chiens. Pour couronner tout cela, son complice ouvre le feu, c'est une sottise !... N'empêche, Juste Bourdon, enchaîna le président d'une voix soudain chargée de gravité, que vous avez participé à l'insurrection, et que vous le vouliez ou non, dans les violences dont Clamecy a été le théâtre, vous avez toute votre part de responsabilité !

Le ton n'était plus celui de l'interrogatoire, mais celui du discours. Juste comprit que le président était en train de conclure. Le colonel allait le ficeler dans des phrases aussi ronflantes qu'accablantes, il ne s'en sortirait pas. Il sentit une boule dans sa gorge, en même temps qu'un élan de révolte dans tout son corps. Non, ça ne pouvait pas être aussi simple. Il avait participé à l'insurrection, soit, mais on ne lui avait pas demandé pourquoi ! Des hommes se soulèvent, prennent le risque de braver la force armée, celui d'être durement condamnés, et on ne leur demande pas pourquoi ? Des témoins défilent, racontent, oublient, tissent leurs

mensonges, et l'accusé reste empêtré comme une mouche dans la toile d'araignée, incapable de se faire entendre ?

Le colonel, calculant ses effets, suspendait sa harangue. Juste se jeta dans ce trou de silence.

— Je ne nie pas avoir ma part de responsabilité, Monsieur le Président. Mais je ne suis pas sûr que vous connaissiez tous les responsables de l'insurrection.

— Voyons donc ! s'exclama le colonel, se méprenant sur le propos. Auriez-vous des révélations tardives à communiquer au conseil de guerre ?

— Vous m'avez posé beaucoup de questions, poursuivit Juste sans se laisser distraire de son idée, sauf une.

— Et quelle ?

— Pourquoi l'insurrection a-t-elle éclaté à Clamecy ?

Le président manqua défaillir. Il se mit à regarder autour de lui, avec l'air de celui qui croit avoir mal compris. Puis ce fut l'explosion.

— Parce que vous vous imaginez que nous ne le savons pas ? Ah, mais si, Monsieur Bourdon, nous le savons ! Nous savons tout ! Vous et vos pareils n'aviez qu'un but : assouvir vos ambitions déçues par l'acte vigoureux de Louis-Napoléon, plonger la ville, puis le pays, dans le désordre, afin de mieux procéder à son pillage, d'exercer sur les personnes représentant l'autorité d'odieuses pressions, en un mot de déchaîner partout la violence ! La violence !

Le président reprit souffle, tournant la tête à droite, à gauche, cherchant l'approbation des autres membres du conseil, qui la lui donnèrent sans rechigner.

— C'est vrai, reprit Juste, guère surpris d'entendre ces sempiternelles attaques dans la bouche du président, la violence a déferlé sur Clamecy, mais la première violence, est-ce que ce n'est pas l'injustice, les conditions de vie que la Compagnie fait aux flotteurs, par exemple ? Il faut connaître la vie d'un flotteur, Monsieur le Président, il faut savoir que lorsque le prix du pain augmente, c'est la détresse dans les familles. Construire un train, Monsieur le Président, vais-je construire un train, vais-je pouvoir flotter, gagner un peu

d'argent ? Voilà la question que l'ouvrier se pose, à longueur d'année, à longueur de vie ! Les flotteurs ne se nourrissent pas de violence ! Ceux d'entre eux qui ont construit des barricades l'ont fait parce qu'ils en avaient assez d'être comme des jouets entre les mains des faiseurs de flottage, des gardes-ports, des jurés-compteurs, de tous les dévoués à une compagnie qui s'enrichit sur leur dos !

Juste parlait, il ne voyait plus les visages de ses juges, il parlait, et à mesure qu'il parlait l'indignation montait du fond de son être, grandissait, éclatait, les mots naissaient sur ses lèvres, faciles. En même temps, sa conscience lui soufflait qu'il s'enferrait, qu'il se condamnait, n'importe, il vidait une dernière fois son cœur.

Au fond de la salle, Marie, qui n'avait pas une seconde détaché de lui son regard, ferma les yeux. Oh Juste, Juste, si tu pouvais te taire, Juste, tais-toi, tais-toi...

Mais Juste ne se taisait pas. Il savait qu'au moment où il perdrait la parole, il perdrait tout, sa vie, sa liberté, le droit de crier les vérités simples des pauvres gens.

— Vous allez me condamner, Monsieur le Président, je le sais depuis la première minute. Alors supportez que je vous dise que je ne regrette rien, que si c'était à refaire, je ferais davantage. Qui nous accuse de violence ? Ceux qui ont peur de perdre leur place au festin de la vie. Mais nous, nous voulons seulement que ceux-là se serrent un peu pour que nous puissions approcher de la table. Je vais disparaître, oui, mais d'autres après moi lutteront...

Juste s'arrêta brusquement, paralysé par l'émotion qui l'avait soulevé. La sueur perlait à son front. Le président s'empressa d'intervenir.

— D'autres après vous lutteront, c'est cela ! Et avec vos idées, vous croyez qu'ils construiront le meilleur des mondes !

— Le meilleur des mondes, je ne sais pas, fit Juste, haletant. En tout cas, un monde meilleur...

— L'accusé se croirait-il encore sur une barricade ? s'écria soudain le commissaire du gouvernement en se dressant de

toute sa hauteur. Je demande à Monsieur le Président de retirer la parole à un individu qui ose attaquer la société en présence même de ses juges !

L'intervention du magistrat fit sursauter. Le président, d'un signe dans sa direction, indiqua qu'il allait en finir.

— Maitre Derain, dit-il, s'adressant à l'avocat, avez-vous quelque chose à ajouter ?

Le défenseur se leva, sans quitter son banc.

— Mon intervention ne pourra être que fort brève, Monsieur le Président, pour la raison dont vous avez pris acte en début de séance. Je faillirais cependant à mon devoir si je ne faisais observer au conseil qu'il n'est aucunement établi que Juste Bourdon se soit rendu coupable de violences. Plusieurs témoins ont fait état d'une attitude menaçante, mais il y a une marge entre l'attitude et le passage aux actes. Aucun des témoins ne s'est plaint d'avoir été molesté par l'accusé ! Quant à l'ascendant que celui-ci aurait pu exercer sur d'autres insurgés, les interrogatoires auxquels vous avez procédé antérieurement ne l'ont pas mis en lumière, Monsieur le Président. Aussi souhaiterais-je qu'en délibérant le conseil se souvienne que seules des présomptions pèsent sur l'accusé !

— Des présomptions si fortes qu'elles valent pour nous des déclarations plus positives ! s'écria de nouveau le commissaire du gouvernement. Entre les témoignages de citoyens honnêtes et les dénégations embarrassées de l'accusé, je ne balance pas ! Juste Bourdon est de cette espèce d'hommes qui renient leur pays, leur religion, leur famille même, pour satisfaire leurs ignobles penchants et se livrer à tous leurs hideux débordements ! Heureusement, la civilisation a triomphé de la barbarie. Aujourd'hui, l'extrême sévérité n'est que justice, et je ne doute pas que le conseil, en sa sagesse, infligera à ce meneur actif et violent la peine prévue par les articles 87 et 91 du Code pénal. J'ai terminé, Monsieur le Président.

Le colonel inclina la tête doucement.

— Je vous remercie, Monsieur le Commissaire du Gouvernement. Les débats sont clos. Le conseil va se réunir dans la salle des délibérations. Gardes, emmenez l'accusé !

Voilà. C'était fini. Les officiers se levaient. Juste, immobile, avait encore dans la tête les derniers mots du commissaire : la peine prévue par les articles 87 et 91 du Code pénal... la peine... Il se mit à marcher entre les deux fusiliers, et soudain se tourna vers le fond de la salle. Sa femme était là, si pâle ! Elle lui fit un petit geste de la main, comme pour l'appeler. Il crut lire, il lut sur ses lèvres, son nom : « Juste ! » Alors il leva la main à son tour, prononça : « Marie ! », et repartit entre ses gardes.

Il fut conduit dans une petite pièce voisine de la salle d'audience. Vidé de toute force, maintenant, il fixait le mur écaillé en face de lui. Quand la porte s'ouvrit, il se dirigea machinalement vers elle. Des yeux, il toucha Marie une fois encore, puis fit face au tribunal.

Les officiers avaient repris leurs places. Le commissaire du gouvernement se tenait raide, les bras croisés. Le président, debout, le regardait par-dessus une petite feuille, et attendait. Une porte claqua. L'avocat fit peser sa main une seconde sur son épaule : « Courage ! » Puis le silence s'établit. Le président déclara :

— Après délibération, le Deuxième conseil de guerre de la Dix-neuvième division militaire s'est prononcé à l'unanimité pour la culpabilité de l'accusé. En conséquence, en application des articles 87 et 91 du Code pénal relatifs au crime d'insurrection, Juste Bourdon est condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée.

Juste se retourna. Marie !

Il ne vit pas Marie. Elle gisait sur le sol et des femmes se penchaient vers elle.

XIV

Tourner en rond pendant une heure dans une cour cernée de murs gris, avec au-dessus de la tête le ciel gris de l'hiver, telle fut l'unique activité quotidienne offerte aux

condamnés de la prison du palais de justice jusqu'à la veille de leur départ pour la Guyane. Comme P'tite-Bûche, comme l'Avocat, comme Étienne, comme tous les autres compagnons de misère, Juste tourna, sous l'œil de deux gardiens en armes qui veillaient à ce qu'aucune parole ne s'échangeât entre les prisonniers. L'heure écoulée, les portes des cellules se refermaient, et pour toute une journée chacun se retrouvait seul avec ses pensées et ses souvenirs.

Pour Juste, la vie s'était arrêtée le 12 février 1852. Depuis trente-deux jours, il ne vivait plus, il accomplissait les gestes de la vie, miné par l'insupportable certitude qu'il allait partir, abandonnant Marie et Paul à une existence où il n'aurait plus de part.

La déportation dans une enceinte fortifiée, il savait que cela signifiait le bagne, très loin, de l'autre côté de l'Atlantique sous un climat tellement éprouvant que le corps s'y décomposait en quelques années, parfois en quelques mois. Les insurgés du faubourg Saint-Antoine, en juin 48, étaient allés pourrir ainsi, dans des îles tropicales au bout du monde. Un retour sur les dernières années écoulées lui montrait le fatal enchaînement qui l'avait conduit aux portes de la mort. Et malgré le désespoir qui le plongeait dans une sorte d'engourdissement du corps et de l'esprit, sourdait parfois en lui comme une révolte, née du sentiment qu'il tombait victime d'avoir osé réclamer un peu plus de justice. Dans ces moments, il se sentait la proie d'une sorte d'exaltation, la même qui l'animait lorsqu'il prêchait la générosité de la République démocratique et sociale. Mais la détresse qu'il lisait dans les yeux d'un P'tite-Bûche qui tournait dans la cour comme une mule, ou d'un Artiste sur les lèvres duquel ne fleurirait plus jamais un couplet joyeux, lui rappelait sa propre détresse, son propre destin de gueux numéroté qui avait perdu jusqu'à son nom.

En dehors de la promenade quotidienne, seul le passage des geôliers rompait le monotone déroulement des jours. L'un d'eux, celui qui était de service le lundi et le mercredi, accordait souvent l'aumône d'une parole à ses prisonniers.

Juste attendait de lui l'annonce du jour où il faudrait quitter Clamecy pour n'y jamais revenir.

Et un jour, la nouvelle tomba. Le garde venait de tendre à Juste sa gamelle de soupe ; il se retournait, quand il fit volte-face.

— Bourdon... Après-demain, 18 mars... le départ !

Juste resta debout, la bouche ouverte, l'air de n'avoir pas compris, mais le tremblement qui agitait ses mains montrait que le sens des paroles avait pénétré son cerveau.

— Vous quitterez Clamecy avec les autres déportés, à l'aube. Destination Toulon. Ensuite, vous savez... la Guyane, Cayenne... Ah, pourquoi est-ce que vous n'êtes pas resté tranquilles !

Le geôlier regardait son prisonnier en secouant la tête.

— Dites, aujourd'hui, on est quel jour ? demanda Juste.

— Le 16.

— On part le 18... alors, demain ?...

— Les visites d'adieu. Allez, courage !

La porte claqua une fois de plus. L'après-midi, la ronde dans la cour fut sinistre. La nouvelle avait pénétré chaque cellule, et les détenus, voûtés comme des vieillards, tournèrent, le pas lent, relevant la tête parfois, pour chercher une aide dans un regard, mais tous les regards appelaient au secours...

Le lendemain, dans le courant de la matinée, des chocs de verrous tirés avec force, des grincements de portes, des « Au parloir ! » criés par les gardiens, annoncèrent que les visites avaient commencé. Juste n'avait pas touché à sa nourriture. Les mains moites, la gorge serrée, il surveillait sa porte, guettait le bruit des pas dans le couloir. Enfin son tour vint.

— Juste Bourdon, au parloir !

Deux fusiliers attendaient pour l'accompagner jusqu'à une pièce située à l'étage inférieur, dont la porte était elle-même gardée. Avant de livrer passage, le militaire lui lança :

— Vous avez cinq minutes. Votre femme et votre fils vous attendent.

Marie se tenait debout, Paul auprès d'elle. Juste se précipita vers eux, les serra dans ses bras tour à tour.

— Marie... Mon petit...

Les mots ne venaient pas. Il ne savait que presser contre sa poitrine, follement, sa femme et son enfant. Il avait espéré cet instant depuis tant de jours, et on ne lui accordait que cinq minutes, cinq misérables minutes ! Que dire en si peu de temps ? Que raconter, que demander ?

Il prit le visage de Marie dans ses mains, le contempla comme s'il eût craint de l'oublier jamais. Triste visage, aux yeux noyés, doux visage, visage aimé... De nouveau il attira Marie contre lui, la serrant comme pour fondre son corps dans le sien.

— Juste, c'est pour demain, souffla Marie. Il l'écarta, un peu, la prit aux épaules.

— Oui, demain. Je ne te verrai plus.

Il tourna la tête vers son fils.

— Paul...

— Papa, où est-ce qu'ils t'envoient ?

— Très loin... De l'autre côté de la Terre. C'est très loin.

— Mais si on y va, on peut en revenir ?

Juste remua doucement la tête.

— Oui..., oui..., en attendant, mon grand garçon, ta mère aura besoin de toi, de ta tendresse...

— Nous t'attendrons ensemble, papa ! Tu reviendras, dis, tu reviendras ?

Paul ne pouvait plus retenir le sanglot qui montait dans sa gorge. Il se jeta contre la forte poitrine de son père et se mit à pleurer. Juste, terrassé par tant d'émotion, caressa les cheveux de son enfant.

— Marie, dit-il en effleurant doucement de son autre main la joue de sa femme, je n'ai jamais voulu ça. Je te demande pardon.

— Non, tais-toi, murmura Marie. Tu as fait ce que tu croyais bon, honnête... Je t'ai aimé tel que tu étais, et je t'aimerai toujours...

Un sanglot à son tour la secoua. Elle se blottit contre l'être qui était toute sa vie.

— Oh, Juste, Juste, ils me séparent de toi ! Ils me séparent de toi !

Elle répétait les mêmes mots, mêlant ses cheveux à ceux de son enfant, et Juste les retint prisonniers tous deux.

— Marie... Paul...

Les dernières secondes s'écoulèrent dans le silence. Le garde, resté en faction sur le seuil de la pièce, toussota.

— Juste Bourdon, appela-t-il, il est temps de regagner votre cellule.

Déchirement de la séparation définitive. Les corps se dessoudent, les bras se tendent, les mains se cherchent une dernière fois, les yeux ne se quittent pas...

— Allons, Madame, insista le militaire, laissez la place, d'autres attendent à l'extérieur.

Marie saisit la main de Paul, puis murmura dans un souffle :

— Nous t'attendrons, Juste... Je t'aime.

La mère et le fils, lentement, se retournèrent. Juste sentit la main du garde peser sur son épaule. C'était fini.

Le lendemain, alors que le jour n'était pas levé, les deux charrettes de condamnés à la déportation en Guyane s'ébranlèrent. Tout était silencieux dans la ville. Des groupes de femmes, des groupes d'ombres, s'égrenaient depuis la place Saint-Jean jusqu'à la place de Bethléem. Mais la troupe les maintenait à distance et, dans l'obscurité, personne ne reconnut personne.

Les îles du Salut en Guyane, le 30 août 1852

Ma chère Marie,

L'autorisation d'écrire à nos familles vient enfin de nous être accordée. Que de fois je t'ai écrit dans ma tête, depuis six mois ! Et quelle émotion aujourd'hui de penser que ces mots tracés de ma main vont tomber sous tes yeux. Marie, tes yeux, ton visage, toi, pourquoi ne pas te dire tout de suite que tout me manque de toi ? Ce n'est pas de moi que j'ai envie de

parler, mais de toi. Pourtant, je sais que tu attends des nouvelles. Ne t'inquiète pas trop, je suis encore en bonne santé, même après un voyage très dur.

Nous avons quitté Clamecy au matin du 18 mars. J'ai vu des formes dans l'ombre, place de Bethléem, je suis sûr que tu étais l'une d'elles. Nous sommes arrivés à Nevers le soir, et nous avons dormi dans une caserne de cette ville. Nous étions très fatigués parce que dans les charrettes nous ne pouvions pas nous reposer. Le lendemain, toujours dans les charrettes encadrées par un fort contingent militaire, nous avons pris la route de Lyon. Arrêt de plusieurs jours dans cette ville, en attendant d'autres détenus venus de la région de Grenoble (nous avons appris qu'il y avait eu ailleurs d'autres insurrections). Puis nous avons suivi la vallée du Rhône et nous sommes arrivés à Toulon.

Là, nous sommes restés dans un pénitencier jusqu'au 23 avril. Même la présence de tous mes pauvres amis n'a pu m'empêcher d'être très triste. Tout le monde était triste. Rien à faire, qu'à marcher dans une cour, avec appels, contre-appels. Nos gardes disaient que ce séjour nous donnait un avant-goût du bagne. Mais le bagne, c'est pire que tout ce qu'on peut imaginer.

Le 23 avril, nous avons été cent deux, embarqués sur la frégate à vapeur le Mogador, qui nous a d'abord conduits à Brest. Le départ a été assez agité car les condamnés chantaient des chants politiques. La menace d'une mise aux fers a calmé ce mouvement. Le voyage par mer a été très pénible. Entassés à côté de voisins victimes du mal de mer — tout ça n'est pas beau à raconter et se devine facilement. Nous sommes restés à Brest huit jours, puis nous avons pris le départ pour la Guyane. Des semaines de navigation épuisante. On croyait que le bateau tournait en rond et qu'il n'arriverait jamais. Beaucoup d'entre nous ont été malades pendant toute la traversée. Depuis qu'ils sont en Guyane, leur santé ne s'est pas améliorée. Nous avons tous peur des maladies, par exemple de la dysenterie, et des fièvres.

Le bagne ne se trouve pas sur la côte même de l'Amérique du Sud, mais au large, dans les îles du Salut. Ce sont des îles boisées, qui s'appellent île Royale, île Saint-Joseph et île du Diable. Nous sommes dans cette dernière, qui porte malheureusement bien son nom. De la colonie pénitentiaire, nous voyons d'un côté l'océan Atlantique, et de l'autre la montagne d'Argent. On la voit mal, car au pied s'étendent des marais, et il en monte des vapeurs à l'odeur insupportable que le vent nous apporte quand il souffle dans notre direction. Même quand ce vent puant ne souffle pas vers nous, il est difficile de respirer ici. Il fait très chaud et très humide, surtout dans la plaine côtière où nous allons couper des arbres qui serviront à construire je ne sais pas quoi. On ne nous dit jamais pourquoi nous faisons ceci ou cela. Depuis des mois, je mange des légumes dont j'ignore le nom. Pas beaucoup de viande. Porc ou bœuf salé une fois par semaine. À Clamecy, nous ne mangions pas beaucoup, mais comme je regrette ta soupe, avec le pain et des fois le morceau de lard. Et le vin aussi. L'eau n'est pas bonne, elle a une odeur et un drôle de goût. Mais il fait si chaud qu'on ne peut pas ne pas boire.

Voilà une vie très monotone, elle est aussi très fatigante. Nous sommes tous habitués à beaucoup travailler, pas sous un climat pareil tout de même ! Mais c'est parfois dans la tête que ça ne va pas. J'essaie d'être courageux, je pense à toi Marie et à mon petit Paul, mais vous savoir si loin... Quand je regarde l'océan, et que je me dis : des milliers de kilomètres ! Est-ce que je pourrai vivre, séparé toujours de vous ? Tu me connais assez pour deviner mes pensées, Marie, et je ne veux pas écrire des choses trop tristes. Je t'imagine déjà tellement accablée. Que faire ? Nous écrire toute une vie ? Est-ce que le ciel nous imposera cette peine indéfiniment ?

Je vais arrêter parce que le temps a passé. J'ai deux petites lettres à écrire, pour la mère de P'tite-Bûche et pour un oncle de l'Avocat (ils vont comme moi tous les deux, mais ils ne sont plus aussi bavards). Après, nous devrons remettre nos lettres au surveillant, c'est obligatoire, c'est lui qui expédie le courrier. Dis à Paul que je pense à lui, tous les jours, dis-lui

qu'il m'écrive sur ta lettre. Tu vas me répondre, Marie, que je sache ce que tu fais. Je vais vivre maintenant dans l'impatience d'avoir sous mes yeux les feuilles que tes mains auront touchées.

Je t'embrasse, Marie, j'embrasse Paul.

Je ne pense qu'à vous.

Juste

Clamecy, le 14 décembre 1852.

Mon Juste,

J'ai reçu ta lettre. C'est un gendarme qui vient de me l'apporter. Que je suis heureuse d'avoir enfin de tes nouvelles ! J'ai eu si peur de ce voyage, et j'ai si peur de ce pays au bout du monde. Ta lettre a mis plus de trois mois avant de me parvenir.

La semaine dernière, c'était l'anniversaire des journées qui ont entraîné notre malheur, mais il faut espérer qu'une grâce nous permettra de nous retrouver. Je commence par cela, parce que l'idée court parmi les femmes qui, comme moi, sont seules depuis un an. Demander la grâce. Il n'y a plus d'autre recours. Pendant que tu étais à Toulon, le gouvernement a envoyé en mission dans notre région le général Canrobert, pour qu'il se prononce sur des grâces à accorder. Malheureusement, ce général ne s'est pas intéressé aux condamnés à Cayenne. D'autres familles ont été réunies, et leur joie rendait bien sûr notre peine plus grande.

La grâce, Juste, il faut la demander. Il faut écrire à l'empereur lui-même (Louis-Napoléon est empereur des Français depuis quatre jours). Explique-lui que tu voulais plus de bonheur pour les pauvres gens. Tu sais les mots qu'il faut dire mieux que moi. Écris. Répète, à l'empereur, que tu n'as commis aucune mauvaise action pendant l'insurrection. S'il t'entendait, Juste, s'il te graciait, au prochain printemps nous serions à nouveau réunis, tu flotterais sur ta belle rivière. Dis-moi que je ne suis pas folle de rêver à ces choses. Il faut t'arracher à ce bagne. J'ai peur. Ta lettre ne me dit pas toute ta souffrance, parce que tu ne veux pas augmenter ma peine,

je te connais. Mais je devine, et j'ai peur de ce pays sauvage, des fièvres, du soleil.

En ce moment, il pleut. C'est bientôt l'hiver. Il sera dur car il fait froid déjà. Je chauffe notre maison avec le bois que tu as entassé l'année dernière dans la cour. Nous nous couchons de bonne heure, Paul et moi. Il va t'écrire ce qu'il fait, mais moi je dois t'apprendre que ton ami Clément m'a écrit deux fois. Une première pendant le mois de mars. Je n'ai pas eu le temps de t'en parler, tu te rappelles comme on nous a laissés ensemble peu de temps la veille de ton départ. Il avait entendu parler des événements de Clamecy et s'inquiétait pour toi. Je lui ai répondu en lui racontant la vérité. Pour Paul, je ne me suis pas décidée parce que ce n'était pas le moment de nous séparer. Il y a un mois et demi, j'ai reçu une autre lettre. Il a l'air de bien t'aimer, cet ami parisien, il écrit des choses sur toi qui te font honneur. Et puis il se déclare toujours prêt à prendre le petit chez lui. Je ne sais pas quoi décider. Paul ne touche plus beaucoup au bois, mais je crois qu'il le fait exprès. Il est toujours sur les bords de l'Yonne, il a même réussi à se faire embaucher comme garnisseur. Enfin, il va te le dire après moi.

Quant à moi, Juste, ne t'inquiète pas. Je suis en bonne santé. Je veux que tu me retrouves comme tu m'aimes. Je travaille à mes dentelles, bien sûr, et avec ce que rapporte Paul, nous vivons. Une dame de Saint-Révérien a même envoyé ici pour m'acheter des napperons. Je mets un petit sou de côté de temps en temps, avec je m'achèterai du tissu à fleurs et je me ferai une robe, comme celle que j'avais quand tu m'as connue. Je veux être belle pour quand tu reviendras. Mais il faut écrire comme je t'ai dit, mon amour, fais-le dès que tu recevras cette lettre.

Je suis heureuse d'avoir pu t'écrire. Que tu as bien fait de m'apprendre ! Tu te rappelles, quand Paul était tout petit, il dormait près du poêle, et toi tu te transformais en maître d'école pour ta forestière, comme tu disais. Chaque fois que tu grondais, je faisais : « Chut, tu vas réveiller ton fils ! »

Notre vie, Juste, toute notre vie, c'est notre seule richesse. Elle doit continuer, heureuse parce que nous serons ensemble. Maintenant je laisse la place à Paul qui attend à côté de moi avec impatience. Je t'embrasse comme je t'aime,

Ta Marie

Mon cher papa,

Maman m'a expliqué que si tu écrivais à l'empereur tu pourrais sans doute revenir vite auprès de nous, alors il faut le faire. Peut-être que tu serais à Clamecy pour le grand flot de mars. Je serais de nouveau ton p'tit homme, mais avant, ton garnisseur aussi, et même ton approcheur. Je suis fort, papa, j'ai seize ans. M. Clément voudrait bien de moi à Paris. Moi, je ne souhaite pas laisser maman. Je veux faire ton métier. Alors je voulais te dire ma préférence.

Ici, il fait froid. Le travail sur les ports est très ralenti, mais je suis allé chez la mère du docteur Crouletin, sur les hauts de Sembert. Elle a accepté que je lui coupe son bois pour l'hiver, comme tu le faisais. Elle me parle de toi gentiment, des fois, mais elle a toujours autant de mal à sortir ses sous. Après, j'irai dans l'île Margot fabriquer des fagots.

Vivement le printemps, je t'attends papa, et je t'embrasse.

Paul

Les îles du Salut en Guyane, le 1er février 1853

Ma chère femme,

Ta lettre m'est donnée le lendemain d'événements cruels. Hier, le corps de notre bon P'tite-Bûche a été porté en terre dans le cimetière de l'île du Diable. La cérémonie n'a pas été longue. Trois bagnards ont creusé un trou. Le corps a été jeté dedans, puis recouvert. Nous étions ses meilleurs camarades autour de la tombe, avec l'aumônier qui a récité une prière.

Dans ce pays, on enterre tout de suite les morts car il fait trop chaud. La vieille mère de P'tite-Bûche sera prévenue par les autorités militaires, un gendarme ira lui porter la triste nouvelle. D'ici quelque temps, va la voir, elle habite sur le haut du Crot-Pinçon. Dis-lui que P'tite-Bûche parlait d'elle

dans son délire. Sa mort est la suite d'un accident bête, que seul notre état d'épuisement physique peut expliquer. J'écris notre parce que je travaillais avec lui à l'abattage d'un arbre. Celui-ci s'est abattu sur nous. Nous avons mal calculé le point de chute, et une grosse branche a heurté P'tite-Bûche. Moi, j'ai eu le bras gauche entaillé. Cela me fait souffrir, mais ce n'est rien. P'tite-Bûche, lui, a été touché à la tête. Peut-être qu'à Clamecy il aurait guéri, mais ici nous sommes trop affaiblis. Et puis le climat fait se développer les infections à une vitesse effrayante. L'Île du Diable est bien une terre de bagnards dont on veut se débarrasser.

L'accablement est grand dans la colonie. Nous sommes ici au fond de la misère humaine, avec la douleur de nous voir mourir jour après jour. Demande ta grâce, m'écris-tu. La grâce, Marie, il faut l'espérer. La demander, c'est autre chose. Tu as entendu ce qu'on m'a reproché au procès ? Vois-tu, je ne veux pas offrir à mes tortionnaires le plaisir supplémentaire de les supplier. Si j'avais des remords, je demanderais grâce, mais je n'en ai pas, sinon ceux de t'avoir plongée dans la souffrance, et Paul avec toi. Plus je mesure la violence qui m'écrase, plus je me dis que j'avais raison.

Je sais, Marie, tu attends autre chose que ces lignes, mais il faut que tu comprennes qu'au fond de ma déchéance je n'ai plus pour me soutenir que la certitude d'avoir eu raison. Demander grâce, ce serait reconnaître que je me suis trompé, que les hommes n'ont pas tous un égal droit de vivre. Ce serait admettre, par exemple, que notre fils doive remercier jusqu'à terre ceux qui daigneront lui octroyer un peu de travail.

À propos de Paul, je voudrais m'étendre un peu, mais ce bras m'élance et les tempes me cognent. Je vais demander au surveillant la permission de poursuivre ma lettre ce soir, quand j'irai mieux...

Marie retourne le feuillet qu'elle vient de lire. Page blanche. Elle reprend l'enveloppe sur la table. Non, il n'y avait bien qu'une feuille. Elle reporte les yeux sur les dernières lignes. Les tempes me cognent..., quand j'irai mieux...

Mon Dieu ! Est-ce que, comme P'tite-Bûche... Mon Dieu ! La femme reste pétrifiée sur sa chaise, la lettre entre les mains. Elle la relit tout entière, des mots qui l'avaient touchée la transpercent : porté en terre, sa mort, bras gauche entaillé, les infections... Le pressentiment le plus déchirant l'étreint. La faiblesse, le climat, la blessure... Oh non, ce n'est pas possible !

Elle relit une troisième fois la lettre, s'arrête sur chaque mot, cherche un signe, un rien qui lui parle, qui lui dise la vérité. La douleur de nous voir mourir jour après jour... Non ! Ce ne sont que des mots, de terribles mots d'abattement, mais des mots écrits par un vivant... Tu es vivant, Juste, tu vis, tu vis...

Des bruits de pas précipités, dans la cour, la font se lever brusquement. C'est Paul qui arrive en courant. Vite, elle glisse la lettre dans l'enveloppe, plonge le tout dans la poche de son tablier. La porte s'ouvre.

— Il y a une lettre de papa ? lance Paul, l'air heureux. Marie se dirige vers le fourneau. Avec le plus de calme qu'elle peut, elle ajoute une bûche.

— Une lettre ? Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Du pont, j'ai vu un gendarme se diriger par ici, j'ai cru... Dis, maman, ils ne le laissent pas écrire souvent. C'est le grand flot dans une semaine. Est-ce que tu crois... qu'il a demandé sa grâce ?

Marie sent sa gorge se serrer.

— Je ne sais que croire, Paul... Nous devons espérer.

— En tout cas, s'il revient, ce sera pour trouver la ville en folie une fois de plus ! J'étais sur le port de la Bouille. Les hommes sont furieux. Il paraît que la Compagnie n'accorde même pas le tiers du flot à Clamecy, cette année.

Marie regarde son fils. Les traits de Juste, en plus fins, en plus doux, sans les rudes marques qu'impriment aux visages des hommes les duretés de l'existence. Mais dans l'allure, le même élan, dans les yeux, la même étincelle.

— Ne va pas prendre de mauvais coups, dit-elle en s'efforçant de mettre de l'autorité dans sa voix.

Paul secoue la tête. Il est embarrassé, voudrait demander quelque chose. Il se décide :

— Demain après-midi, les flotteurs organisent une marche sur la sous-préfecture. Les autorités... Maman, écoute, ne dis pas non tout de suite !

— Paul, crois-tu que ce soit le moment pour toi ? Alors que ton père a peut-être écrit pour demander sa grâce ? Et puis, tu m'as bien dit que tu allais couper du bois à Surgy, avec ton ami Marcel ?

Le garçon se mord les lèvres et baisse la tête. Sa mère place la soupe sur la table, sert. Ils mangent tous deux, silencieusement, puis se couchent. Paul, à son habitude, s'endort vite. Marie reste plus longtemps éveillée. Elle se conforte dans l'idée qui lui est subitement venue alors qu'elle avalait son bouillon. Juste a écrit une autre lettre, sur une autre feuille, et le surveillant n'aura pas fait attention. Un surveillant de pénitencier, ça ne doit pas être très malin. Il aura expédié une seconde enveloppe. Peut-être même qu'elle est à la gendarmerie. Les gendarmes l'auront trouvée après, ils la lui apporteront demain. Elle saura comment va Juste. Elle saura aussi ce qu'il décide pour Paul. L'apprentissage chez Clément ? Ce serait une réponse à opposer si le garçon revient à la charge pour lui demander de participer à la manifestation des flotteurs.

Quand elle se lève, au point du jour, elle constate que Paul est déjà parti. « Il va s'arranger pour finir avant midi », se fait-elle réflexion. Elle s'apprête, puis ouvre les volets. Elle reste un moment à la fenêtre, malgré le vent froid, les yeux dans la direction du pont de Bethléem, espérant l'arrivée de sa lettre. Car il y aura une suite à celle d'hier, elle ne veut pas croire autre chose, elle se raccroche à cette pensée qui la sauve, qui l'empêche de sombrer dans un désespoir qu'elle sent prêt à fondre sur elle. Elle reprend ses aiguilles, s'assoit, travaille. Mal. Elle ne fixe pas assez son attention, elle perd ses mailles, casse son fil. Elle reprend l'ouvrage, obstinément, dompte la nervosité de ses doigts, chasse toute pensée de sa tête, entrelace les fils.

Un bruit, au-dehors. Elle se redresse. Son cœur bat. Quelqu'un vient ? Non. Silence. Brusquement, elle pose son travail sur la table. Elle a oublié de dire à Paul qu'il rapporte une boule de pain. Elle va y aller. Elle décroche son châle de laine, s'enveloppe les épaules, sort, hâtive. Il y a peu de monde place de Bethléem, mais du pont elle voit, sur le quai, autour de la baraque du garde-port, un attroupement de flotteurs. Elle détourne les yeux, explore la rue de la Gravière, où elle s'engage. Elle guette une silhouette en uniforme, qui peut-être se rendrait chez elle ? Personne. Place des Barrières, elle achète son pain. Elle repart. Longe le quai du Canal. Un gendarme passerait par là, pour venir dans le faubourg de Bethléem. Elle tourne dans la rue des Jeux, remonte le long de l'Yonne jusqu'au pont, rentre dans sa petite maison. Cette sortie n'aura rien avancé. Les gendarmes ne sont pas des gens pressés, ils ne savent pas qu'elle est morte d'impatience, que chaque moment qui passe redonne force à l'insupportable pressentiment.

Elle s'assied, reprend son ouvrage, s'oblige à ne pas lever la tête lorsqu'un bruit retentit dans la cour. Les heures s'écoulent, le temps s'étire. Des pas... Marie suspend ses gestes, fixe le fil tendu au bout de son aiguille, ce mince fil fragile comme une vie... Deux coups secs au carreau. Elle regarde. Au-dessus du rideau, un képi. Elle dépose sa dentelle, dit : « Entrez ! »

La porte s'ouvre. C'est un brigadier nommé depuis peu à Clamecy. Il a un visage jeune, poupard, et le ton de sa voix contraste avec sa physionomie bon enfant.

— Madame Bourdon ? Un message pour vous... Quand vous en aurez pris connaissance, je vous demanderai de bien vouloir passer à la gendarmerie. Mais plus tard, vous avez le temps...

Marie tend la main, fait oui de la tête. Elle ne comprend pas bien. Le gendarme s'esquive, en refermant doucement la porte. Un message ? Elle n'attend pas un message, elle attend une lettre. Elle voit d'abord, dans l'angle droit, un

gros tampon rouge : « Gendarmerie de Clamecy », surmontant une date : *reçu le 27 mars 1853.* Au-dessous, des lignes d'écriture, tracées à la plume. Elle lit, et dès les premiers mots, elle sait. Juste est mort. Juste ne reviendra plus jamais. Elle poursuit sa lecture, mais un froid de glace a saisi tout son corps. Blessure grave, gangrène, foudroyant... chaque mot la fouille comme une bête, chaque mot vrille son corps d'une douleur aiguë qui la paralyse. *Inhumé au cimetière de l'île du Diable en Guyane, le 4 février 1853.*

Marie ferme les yeux. Juste. Elle le voit. Il est allongé dans l'herbe, sur les pentes du Gros-Mont, au-dessus de la forêt de Sanclerge. Il rit, il est heureux, il rit... Juste ! La tête de Marie tombe sur ses poings fermés. Elle tremble, elle n'est plus qu'un tremblement.

Dans la petite maison, nul autre bruit que celui des bûches qui éclatent par intermittence. La femme est immobile sur sa chaise. À présent, toute vie semble l'avoir quittée. Ce n'est que lorsque tourne la poignée de la porte qu'elle se redresse, avec lenteur. Paul est là, sur le seuil, qui la regarde. Alors elle crispe les poings sur le feuillet bleu pour qu'il ne le voie pas, pas tout de suite. Par la porte ouverte parvient une rumeur, en provenance des quais de l'Yonne.

— Maman, tu ne te sens pas bien ? Tu as l'air tout chiffonné...

Marie ébauche un vague sourire.

— Ça va, Paul... La dentelle, ça me pique les yeux quand je m'y tiens trop.

— Eh bien, arrête un peu. Papa te le disait déjà, que tu ne savais pas t'arrêter.

Un coup sourd dans la poitrine. Marie se dit qu'elle ne tiendra pas. Elle interroge :

— Tu as fini de couper ton bois ?

— Oui... Maman, tu entends, sur les quais ? Les flotteurs se préparent. Permets-moi de les accompagner !... Si papa était là, il serait au premier rang. Il a toujours été au premier

rang pour obliger la Compagnie à céder. Puisqu'il n'est pas là, c'est à moi d'y aller. Les flotteurs de Clamecy ont le droit d'exiger leur part de travail, ils veulent travailler ! Laisse-moi y aller !

Marie fixe son enfant dans les yeux. La tête lui tourne. Elle doit refuser, pourtant elle s'entend dire oui, oui mon petit, va...

Paul a bondi dans la cour. Marie est seule de nouveau. Elle a froid. Dehors, la rumeur s'enfle, devient tumulte. Marie se tasse sur elle-même. Elle a froid et elle frissonne. Elle n'entend pas les cris qui s'élèvent, distincts maintenant, les cris qui éclatent :

— Du pain ! Du travail ! Du pain ! Du travail !

Non, Marie ne les entend pas. Elle a froid, elle frissonne. Et pleure.